This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

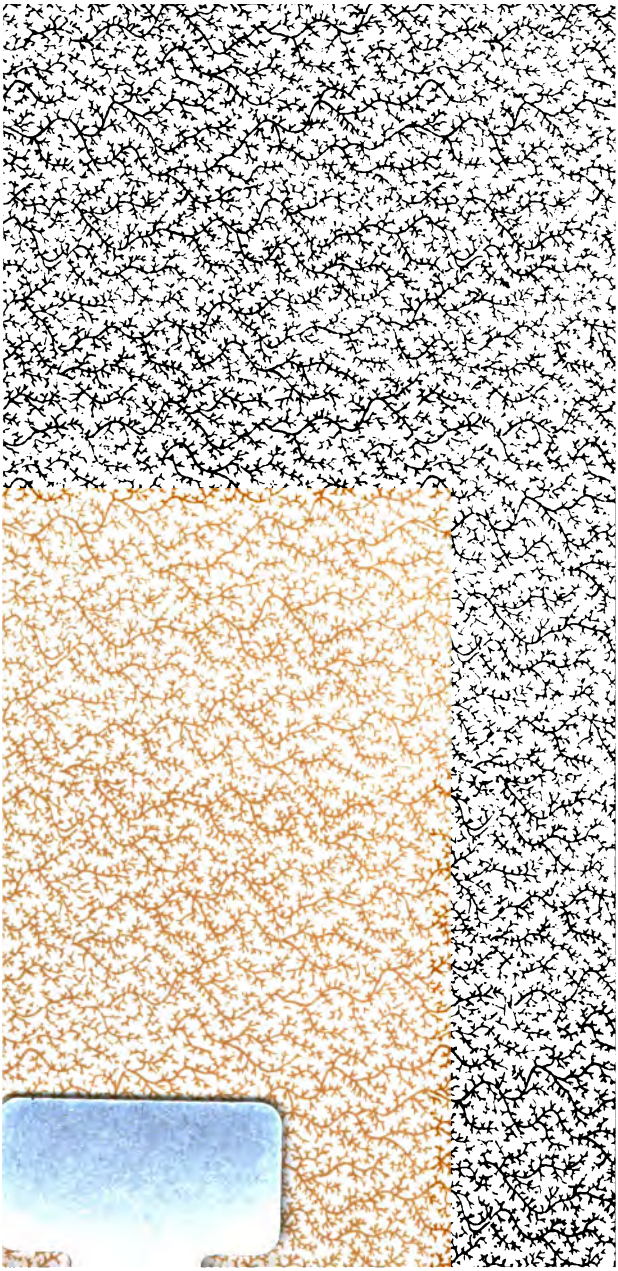
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



1. [illegible] History [illegible] 1832.
2. [illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

DE

LA FRANCE

PAR

HENRI HEINE

N.Y. PUBLIC LIBRARY

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

Les éditeurs défendent toute reproduction de cet ouvrage

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Il y a quelque chose de plus remarquable peut-être que l'étendue de l'intelligence, la richesse et la hauteur de l'esprit, c'est la force de l'âme, cette puissance qui élève parfois l'être humain au-dessus des douleurs et des épreuves de la vie, et qui, lui donnant à la fois un calme et un courage d'une rare grandeur, le met à même dans ce cas de tenir en échec, non-seulement toute souffrance, mais la mort elle-même. C'est le spectacle qu'ont donné les dernières années du poëte éminent qui a écrit ce livre.

Jusqu'au dernier moment, je pourrais presque dire jusqu'à la dernière heure, il a lutté contre le mal capricieux et terrible qui lui avait déjà infligé une agonie de huit années. Il revoyait les livres anciens, il créait les nouveaux; puis, pour se délasser de tant de fatigues, il laissait tomber de sa plume, ou pour parler plus exactement, de son crayon, quelques-uns de ces chants qu'on dirait inspirés par un effet de l'émulation de la muse tudesque et de l'esprit gaulois.

Aussi quand, par le fait d'un sentiment de confiance dont

je me sens très-honoré, je fus chargé de recueillir toutes ces richesses littéraires, de les classer, de les compulser avec soin et d'en faire part au public, je n'éprouvai aucune surprise en trouvant, à côté de poésies inédites, un exemplaire de *la France* corrigé de la main de l'illustre mourant. Le poëte qui sentait sa fin approcher avait eu assez de sang-froid, d'empire sur soi-même et de laborieuse intrépidité pour parcourir d'un bout à l'autre cette œuvre, qui date des premières années de son séjour en France. Il y avait introduit quelques changements, fait quelques suppressions, ajouté de nouveaux passages. En un mot, il avait préparé une édition nouvelle, et il semble que la mort ait attendu qu'il eût fini son travail pour réclamer sa haute proie.

Mon premier soin, on le conçoit, est de poursuivre pieusement l'idée d'Henri Heine et de présenter au public un livre qu'il lui avait destiné lui-même. J'y ai joint quelques lettres écrites en 1838 à M. Auguste Lewald, directeur de la *Revue théâtrale* à Stuttgart. Ces lettres, rédigées primitivement en allemand, furent traduites en français et publiées par le poëte dans la *Revue du dix-neuvième siècle*, recueil qui s'imprimait alors à Paris. Henri Heine voulait les joindre au livre de *la France*, et je ne fais à cet égard que suivre sa pensée en les faisant imprimer de nouveau corrigées comme elles l'ont été par l'auteur. Quant à la place qu'elles occupent, j'ai cru devoir la leur donner et les mettre à la suite des lettres adressées en 1832 à la *Gazette universelle d'Augsbourg*, d'abord parce qu'elles leur sont postérieures,

ensuite parce qu'elles forment, à mon avis, comme une sorte de post-scriptum de ce que l'illustre auteur de *Lutèce* avait déjà écrit sur la France.

Je n'ajoute plus rien. Ce n'est pas à moi, c'est au public qu'il appartient d'apprécier un livre du genre de celui que je mets sous ses yeux. C'est à lui surtout qu'il convient de confirmer le jugement, si éclairé et si flatteur, qu'il en a déjà porté plusieurs fois. Puisse seulement mon intervention, si faible qu'elle soit, avoir pour résultat de lui procurer un nouveau plaisir et d'attirer une fois de plus sur une mémoire si chère et si honorée l'attention bienveillante, la sympathie respectueuse de tous ceux dont le cœur et l'esprit sont sensibles aux œuvres du génie !

HENRI JULIA.

Paris, le 18 juillet 1856.

PRÉFACE

DE

L'ÉDITION ALLEMANDE.

« Ceux qui savent lire remarqueront bien d'eux-mêmes dans ce livre que les plus grands défauts ne m'en peuvent être imputés, et ceux qui ne savent pas lire ne remarqueront rien du tout. » Ce simple syllogisme, dont le vieux Scarron a fait précéder son Roman comique, je pourrais aussi le mettre en tête de ces pages plus sérieuses.

Je publie ici une série d'articles et de bulletins quotidiens que j'ai écrits pour la *Gazette universelle d'Augsbourg*, selon les exigences du moment, au milieu de circonstances orageuses de toute sorte, dans un but facile à deviner et sous le bon plaisir de restrictions qu'on devinera mieux encore. Je suis obligé de publier et de resserrer en forme de livre, et sous mon nom, ces feuilles anonymes et légères, afin qu'aucun autre, comme j'en ai été menacé, ne les réunisse à sa guise, ne les mutile selon son caprice, ou n'y mêle des produits étrangers qu'on m'attribuerait à tort.

Je profite de cette occasion pour déclarer de la manière la plus positive que, depuis deux ans, je n'ai pas fait imprimer une seule ligne dans un journal politique allemand autre que

la *Gazette d'Augsbourg*. Celle-ci, qui mérite si bien l'autorité si réputée dont elle jouit, et qu'on pourrait nommer la *Gazette universelle de l'Europe*, m'a paru, en raison de cette autorité et de son immense débit, la feuille la plus faite pour des articles qui n'avaient en vue que la connaissance du présent. Si nous arrivons à ce point, que la grande masse comprenne le présent, les peuples ne se laisseront plus exciter à la haine et à la guerre par les écrivains serviles de l'aristocratie; la grande confédération des peuples, la sainte-alliance des nations se formera; nous ne serons plus forcés, par défiance mutuelle, de nourrir des armées permanentes de meurtriers au nombre de quelques centaines de mille; nous utiliserons au profit de l'agriculture leurs glaives et leurs chevaux, et nous aurons enfin paix, aisance et liberté. Ma vie restera consacrée à cette mission : c'est mon emploi à moi. La haine de mes ennemis peut servir de garant que j'ai rempli jusqu'à ce jour cet emploi fidèlement et avec honneur. Je me montrerai toujours digne de cette haine. Mes ennemis ne prendront pas le change, lors même que mes amis, au milieu du tumulte des passions, en viendraient à tenir pour tiédeur mon calme raisonné. Sans doute ceux-ci me méconnaîtront moins aujourd'hui que naguère, alors qu'ils croyaient toucher au but de leurs vœux et que l'espérance de la victoire enflait leurs voiles. Je ne pris aucune part à leurs folles illusions, mais j'en prendrai toujours à leur malheur. Je ne rentrerai point dans ma patrie, tant qu'un seul de ces nobles fugitifs, qu'un enthousiasme trop sublime a empêchés d'écouter la raison, languira sur la terre étrangère et dans l'affliction. Je mendierais une croûte de pain auprès du Français le plus pauvre, plutôt que de prendre du service sous ces orgueilleux protecteurs, dans la patrie allemande, ces hommes qui tiennent la modération de la force pour lâcheté, ou même pour un prélude de transition au servilisme, et considèrent notre plus belle

vertu, la foi aux nobles sentiments d'un adversaire, comme une stupidité héréditaire chez la race plébéienne. Je ne rougirai jamais d'avoir été trompé par ceux qui faisaient luire à nos yeux de si belles espérances. « Comme tout devait s'arranger entre eux et nous de la manière la plus aimable ; comme nous devions garder une aimable modération, afin que les concessions ne fussent pas forcées et partant stériles ; comme ils voyaient bien eux-mêmes qu'on ne pouvait sans danger nous retenir plus longtemps notre liberté !... » Oui, nous avons été dupes encore une fois, et nous devons avouer que le mensonge a de nouveau remporté une grande victoire et moissonné de nouveaux lauriers. Dans le fait, nous sommes les vaincus ; et depuis que la fourberie héroïque a été officiellement publiée, depuis la promulgation des déplorables résolutions de la diète germanique en date du 28 juin, notre cœur se noie dans l'affliction et dans la colère.

Malheureuse patrie ! quelle honte t'est réservée si tu supportes cet outrage ! Que de douleurs, si tu ne le supportes pas !

Jamais peuple n'a été insulté plus cruellement par les hommes du pouvoir. Ce n'est pas seulement parce que ces ordonnances de la diète présupposaient que nous trouverions tout pour le mieux ; mais on voudrait absolument nous faire croire que nous n'avons éprouvé en cela ni tort ni préjudice. Mais si vous avez pu attendre avec confiance de notre part une soumission servile, vous n'aviez pas du moins le droit de nous prendre pour des imbéciles. Une poignée de gentillâtres, qui n'ont rien appris qu'un peu de maquignonnage, de coups de volte dans les jeux de cartes, de tours de gobelets, ou quelque autre misérable métier de fripons, à l'aide duquel on peut au plus ébahir les paysans dans les foires, s'imaginent pouvoir éblouir tout un peuple, bien plus le peuple qui a inventé la poudre et l'imprimerie, et la *critique*

de la raison pure. Cet affront immérité, de nous avoir supposés plus sots que vous ne l'êtes vous-mêmes, de vous être figuré que vous pouviez nous tromper, c'est là l'affront le plus offensant que vous nous ayez fait en présence des peuples qui nous contemplaient et qui attendent avec impatience ce que nous ferons. Il n'est plus seulement question de la liberté, disent-ils ; il s'agit aujourd'hui de l'honneur.

Je ne veux pas inculper les princes constitutionnels allemands; je connais l'embarras de leur situation : je sais qu'ils languissent dans les chaînes de leurs petites camarillas et ne peuvent être responsables. Et puis, ils ont aussi été embauchés, à l'aide de contraintes de toute espèce, par l'Autriche et par la Prusse. Nous n'avons pas l'intention de les injurier, mais bien de les plaindre. Tôt ou tard, ils recueilleront les fruits les plus amers de la mauvaise semence. Les insensés ! ils sont encore jaloux les uns des autres, et pendant que tout œil clairvoyant entrevoit qu'ils seront à la fin médiatisés par l'Autriche et par la Prusse, toutes leurs idées, tous leurs efforts ne tendent qu'aux moyens d'arracher au voisin une parcelle de son petit territoire : semblables, en vérité, à ces voleurs qui, pendant qu'on les mène pendre, se dévalisent encore les uns les autres.

Nous ne pouvons accuser sans réserve, à raison des hauts faits de la diète germanique, que les deux puissances absolues, l'Autriche et la Prusse. Je ne saurais préciser quelle part de reconnaissance chacune d'elles peut réclamer de nous. Il me semble cependant que l'Autriche a su de nouveau reporter sur les épaules de son sage confédéré tout l'odieux de ces actes éclatants. Au fait, nous pouvons combattre contre l'Autriche, lui livrer hardiment un combat à mort, et le glaive à la main; mais nous sentons dans le fond du cœur que nous ne sommes pas fondés à insulter cette puissance avec des paroles offensantes. L'Autriche a toujours été un ennemi franc et loyal, qui n'a jamais nié ni

même suspendu un seul instant sa lutte contre le libéralisme. Metternich n'a jamais fait les doux yeux à la déesse de la liberté ; jamais, dans l'inquiétude de son cœur, joué le démagogue ; jamais chanté les chansons d'Arndt, en buvant la bière blanche du Brandebourg; sauté avec Jahn des sauts gymnastico-patriotiques sur la *Haasenheide;* il n'a fait jamais de la bigoterie piétiste ; il n'a jamais pleuré sur les détenus des forteresses, pendant qu'il les y tenait à la chaîne. On a toujours su ce qu'il pensait à cet égard, toujours su qu'il fallait se garder de lui, et l'on s'en est fort bien gardé. Ç'a toujours été un homme sûr, qui ne nous a jamais trompés par de gracieuses œillades, ni révolté par des malices privées. On savait qu'il n'agissait ni par amour, ni par haine mesquine, mais grandement, et dans l'esprit d'un système auquel l'Autriche est demeurée fidèle depuis trois siècles. C'est le même système pour lequel l'Autriche a combattu contre la Réforme, le même pour lequel elle a engagé la lutte avec la révolution. Pour ce système ont combattu non pas seulement les hommes, mais encore les femmes de la maison de Habsbourg. C'est pour le maintien de ce système que Marie-Antoinette livra le combat le plus hardi dans les Tuileries ; pour ce système que Marie-Louise qui, déclarée régente, aurait dû combattre pour son mari et pour son fils, s'en abstint dans ce même palais des Tuileries, et déposa les armes; pour ce système que l'empereur François a renié les sentiments les plus chers, et supporté d'indicibles souffrances de cœur; il porte encore en ce moment le deuil de son petit-fils chéri qu'il a immolé à ce système : cette nouvelle douleur a bien courbé la tête blanchie qui porta jadis la couronne impériale d'Allemagne..... Ce pauvre empereur en deuil est encore aujourd'hui le véritable représentant de l'Allemagne malheureuse !

Pour la Prusse, nous en devons parler sur un autre ton. Nous ne sommes du moins arrêtés ici par aucune piété

pour la sainteté d'une tête impériale d'Allemagne. Que les savants valets des bords de la Sprée rêvent un grand empereur des Borussiens et proclament l'hégémonie et la magnifique et protectrice suzeraineté de la Prusse, à la bonne heure! Mais jusqu'à présent, la couronne de *Carolus Magnus* est suspendue trop haut, et les doigts crochus des Hohenzollern pourraient bien ne pas réussir encore à la faire descendre jusqu'à eux et à l'ajouter dans leur escarcelle à leur précédent butin de tant de joyaux saxons et polonais. Oui, la couronne de Charlemagne est encore trop haut, et je doute qu'elle descende jamais sur la tête badine de ce prince engoué de moyen âge, auquel ses barons rendent déjà, et par avance, hommage, comme au futur restaurateur de la chevalerie. Je crois plutôt que S. A. R. le prince royal de Prusse ne sera, au lieu d'un continuateur de Charles le Grand, qu'un continuateur de Charles X et de Charles de Brunswick.

Il est vrai que, naguère encore, beaucoup d'amis de la patrie ont souhaité l'agrandissement de la Prusse, et espéré voir dans ses rois les chefs d'une Allemagne une et indivisible; qu'on a su amorcer le patriotisme, et qu'il y a eu un libéralisme de Prusse, et que les amis de la liberté tournaient déjà des regards confiants vers les tilleuls de Berlin. Pour moi, je n'ai jamais voulu consentir à partager cette confiance. J'observais bien plutôt avec inquiétude cet aigle prussien, et pendant que d'autres vantaient sa hardiesse à regarder le soleil, moi je n'étais que plus attentif à ses serres. Je ne pouvais me fier à cette Prusse, à ce bigot et long héros en guêtres, glouton, vantard, avec son bâton de caporal qu'il trempe dans l'eau bénite avant de frapper. Elle me déplaisait, cette nature à la fois philosophe, chrétienne et soldatesque, cette mixture de bière blanche, de mensonge et de sable de Brandebourg. Elle me répugnait, mais au plus haut degré, cette Prusse hypocrite, avec

ses semblants de sainteté, ce Tartuffe entre les États.

Enfin quand Varsovie tomba, tomba aussi le tendre et pieux manteau dont la Prusse avait si bien su se draper, et les plus myopes aperçurent l'armure de fer du despotisme qui était restée cachée. Cette salutaire révélation, c'est au malheur des Polonais que l'Allemagne en a été redevable.

Les Polonais!... Le sang tremble dans mes veines quand j'écris ce mot, quand je pense à la conduite que la Prusse a tenue vis-à-vis de ces nobles enfants du malheur, combien elle s'est montrée lâche, petite, assassine! L'historien, ému d'horreur, ne trouvera pas de paroles s'il veut raconter ce qui s'est passé à Fischau; c'est plutôt au bourreau à écrire ces déshonorants hauts faits.

— J'entends déjà le fer rouge siffler sur le maigre dos de la Prusse. —

J'ai lu naguère, dans la *Gazette d'Augsbourg*, que le conseiller intime Frédéric de Raumer, qui s'est acquis dernièrement la réputation d'un révolutionnaire de S. M. le roi de Prusse, en se révoltant, comme membre de la commission de censure, contre une rigueur trop oppressive, venait d'être chargé de justifier les procédés du gouvernement prussien à l'égard de la Pologne. L'écrit est achevé, et l'auteur a déjà reçu pour sa peine ses 200 thalers sonnants. Cependant, j'apprends qu'il n'a pas paru à la camarilla de Brandebourg écrit d'une manière assez servile. Quelque peu important que paraisse ce fait, il l'est pourtant assez pour caractériser l'esprit des hommes du pouvoir et la position de leurs subordonnés. Je connais par hasard le pauvre Frédéric de Raumer; je l'ai vu quelquefois se promener sous les tilleuls avec sa petite capote gris-bleu et sa petite casquette bleu-gris. Je le vis une fois en chaire, traitant le sujet de la

mort de Louis XVI et versant à cette occasion quelques larmes officielles d'un fidèle fonctionnaire de S. M. le roi de Prusse; puis j'ai lu, dans un *Almanach des Dames*, son histoire des Hohenstaufen; je connais aussi ses *Lettres de Paris*, où il communique à madame Crelinger, l'actrice, et à son mari, ses idées sur la politique et le théâtre en France. C'est un homme tout à fait paisible, qui fait queue avec tranquillité. C'est le meilleur parmi les écrivains médiocres; et puis, il ne manque pas de sel, et il a une certaine érudition extérieure, qui ne le fait pas mal ressembler à un vieux hareng sec enveloppé chez la beurrière dans le papier d'un bouquin scientifique. Je le répète, c'est la créature la plus pacifique, la plus patiente, qui s'est toujours laissé paisiblement bâter par ses supérieurs, portant avec un trot obéissant son sac jusqu'au moulin académique et ne s'arrêtant que là où l'on faisait de la musique de Sébastien Bach. Jusqu'à quel degré d'infimité a-t-il donc fallu que descendît l'esprit d'oppression d'un gouvernement, puisqu'un Frédéric de Raumer lui-même en a perdu patience, est devenu rétif, et n'a plus voulu trotter plus loin, et même a commencé à parler en langage d'homme? Aurait-il vu peut-être l'ange avec son glaive au milieu du chemin, tandis que les Balaam de Berlin, éblouis qu'ils sont, ne le voient pas encore? Hélas! ils ont donné des coups de pied à la pauvre créature, ils l'ont déchirée avec leurs éperons dorés et l'ont déjà battue jusqu'à trois fois. Mais le peuple des Borussiens (et l'on peut d'après cela juger sa position) a vanté son Frédéric de Raumer comme un Ajax de la liberté. Aujourd'hui ce même révolutionnaire de S. M. prussienne vient d'être employé à écrire une apologie de la conduite du gouvernement dans l'affaire de Pologne et à réhabiliter dans l'opinion publique le cabinet de Berlin.

Cette Prusse! elle sait mettre tout à profit, même ses révolutionnaires. Elle emploie des comparses de toute cou-

leur pour sa comédie politique; elle utilise ses zèbres aux raies tricolores. Elle a fait servir dans les derniers temps ses démagogues les plus fougueux à prêcher par le monde que toute l'Allemagne devait devenir prussienne. Hégel lui-même a été obligé de démontrer comme rationnel le *statu quo* de la servitude; il a fallu que Schleïermacher protestât contre la liberté et recommandât le dévouement chrétien au bon plaisir de l'autorité. C'est chose infâme et révoltante que cette profanation de philosophes et de théologiens, par l'influence desquels on veut agir sur le peuple, et qu'on force à se déshonorer publiquement, à trahir la raison et Dieu. Que de beaux noms flétris! que de charmants talents desséchés dans le but le plus indigne! Qu'il était beau le nom d'Arndt avant que, par ordre supérieur, il écrivît ce pamphlet teigneux, où il frétille comme un chien, en l'honneur de l'ancien maître, et en vrai chien vandale, aboie après le soleil de juillet! Il rendait un son bien honorable le nom de Staegemann: combien il est tombé bas depuis qu'il a écrit des poésies russes! Puisse lui pardonner la muse dont le saint baiser avait consacré ses lèvres pour de meilleurs chants! Schleïermacher est devenu chevalier de l'aigle rouge de troisième classe! C'était jadis un meilleur chevalier, et par lui-même un aigle, et il appartenait à la première classe. Mais ce ne sont pas seulement les grands, ce sont aussi les petits qu'on ruine de cette façon. Nous avons le pauvre Ranke, que le gouvernement prussien a fait voyager à ses frais: il avait un joli talent pour découper et coller d'un air pittoresque les unes à côté des autres de petites figurines historiques; excellente âme, tendre comme de l'agneau aux navets de Teltow; homme innocent, que je prendrai pour ami de la maison si jamais je me marie, et certainement libéral aussi. Ce pauvre garçon a été récemment obligé de faire, dans la *Gazette d'État*, une apologie des résolutions de la diète. D'autres stipendiés, que je ne

veux pas nommer, ont dû faire de même, et ce sont pourtant des libéraux.

Oh ! je les connais, ces jésuites du Nord ! Quiconque, par besoin ou par légèreté, a une fois accepté d'eux la moindre chose, est perdu pour toujours. De même que l'enfer n'abandonne plus Proserpine depuis qu'elle y a mangé un pepin de grenade, ainsi ces jésuites détiennent à tout jamais l'homme qui a reçu d'eux la plus chétive bagatelle, ne serait-ce qu'un pepin de la grenade d'or, ou pour parler prosaïquement, un simple louis; à peine lui permettent-ils, comme l'enfer à Proserpine, de remonter, l'espace d'une demi-année, sous le soleil de la terre ; pendant cette période, ces gens nous apparaissent comme des hommes de lumière, et prennent place parmi nous autres olympiens, et ils parlent et ils écrivent tout d'ambroisie libérale ; cependant, au temps prescrit, on les retrouve dans les ténèbres infernales, dans l'empire de l'obscurantisme, et ils écrivent des apologies prussiennes, des déclarations contre les journaux français, des projets de lois de censure, ou mieux encore, une justification des résolutions de la diète.

Ces résolutions, je veux dire celles de la diète, je ne puis m'abstenir d'en parler : ce n'est ni pour en réfuter les défenseurs, et moins encore pour en démontrer, comme on l'a fait tant de fois, l'illégalité. Comme je sais très-bien par quelles gens a été fabriqué le document sur lequel s'appuient ces résolutions, je ne doute pas que cet acte, l'acte fédéral de Vienne, ne contienne les dispositions les plus légales au gré du premier caprice despotique venu. On a fait jusqu'à présent peu d'usage de ce chef-d'œuvre de la noble gentilhommerie, et le contenu en importait fort peu au peuple. Mais aujourd'hui qu'on l'a mis en son jour, ce chef-d'œuvre, que les beautés particulières à ce travail, les ressorts secrets, les anneaux cachés auxquels peuvent être rivées toutes les chaînes, les fers pour les pieds, les colliers garnis,

les menottes, enfin tout ce travail si ingénieusement fini est à jour, chacun peut voir aujourd'hui que le peuple allemand, lorsqu'il a sacrifié en 1813 et 1814 ses biens et son sang pour ses princes et qu'il devait recevoir la récompense promise de la gratitude, a été trompé de la manière la plus impie, qu'on a joué avec nous un criminel jeu d'escamotage, et qu'au lieu de rédiger la grande charte de la liberté, on ne nous a expédié qu'un contrat d'esclavage.

En vertu de ma compétence académique, comme docteur en droit, je déclare solennellement qu'un tel acte, rédigé par des mandataires infidèles, est nul et de nulle valeur; de mon devoir, comme citoyen, je proteste contre toutes les conséquences que les résolutions de la diète du 28 juin ont tirées de ce document sans valeur; de la plénitude de mes pouvoirs, comme publiciste populaire, je m'élève contre les rédacteurs de cet acte, et je les accuse d'abus de la confiance du peuple; je les accuse du crime de lèse-nation; je les accuse de haute trahison envers le peuple allemand; je les accuse!

Pauvre peuple! pauvres Allemands! pendant que vous déposiez vos armes au retour des combats livrés pour vos princes, que vous enterriez vos frères tombés dans ces combats, que vous pansiez mutuellement vos fidèles blessures et que vous voyiez en souriant couler encore le sang de votre cœur aimant, si plein de joie et de confiance: de joie, à la vue de vos princes sauvés; de confiance, dans les sentiments les plus sacrés de la reconnaissance humaine: c'est alors que là-bas, à Vienne, dans les vieux antres de l'aristocratie, on forgeait l'acte fédéral!

Chose étrange! Le prince même qui devait le plus de reconnaissance à son peuple, qui, dans ces temps de dure nécessité, avait promis pour cette raison à ce peuple une constitution représentative, une constitution populaire, comme d'autres peuples libres en possèdent, promis noir sur blanc, dans les termes les plus exprès, ce même prince

aujourd'hui a eu l'art de rendre également infidèles et parjures les autres princes allemands qui s'étaient crus obligés de donner à leurs sujets une constitution libre, et il s'appuie maintenant sur l'acte fédéral de Vienne pour anéantir les constitutions allemandes à peine épanouies, lui, qui ne devrait point sans rougir entendre prononcer le mot constitution.

Je parle de Sa Majesté Frédéric-Guillaume, troisième du nom, roi de Prusse.

Monarchiste comme je l'ai toujours été, comme je le suis toujours, il répugne à mes principes et à mes sentiments de faire porter un blâme trop acerbe sur la personne des princes eux-mêmes. C'est peut-être une suite de mes inclinations quand je les loue pour leurs bonnes qualités. Je loue donc avec plaisir les vertus personnelles du monarque dont j'ai qualifié avec tant de franchise le système de gouvernement, ou plutôt le cabinet. Je constate avec plaisir que Frédéric-Guillaume III mérite, comme homme, la haute vénération et l'amour dont la plus grande partie du peuple prussien lui paie si largement le tribut. Il est bon et brave; il s'est montré constant dans le malheur, et ce qui est plus rare, doux dans la prospérité; il est de cœur chaste, d'une modestie touchante, d'une simplicité bourgeoise, de mœurs bonnes et sédentaires, très-bon père, surtout très-tendre pour la belle czarine, tendresse à laquelle nous sommes peut-être heureusement redevables du choléra et d'un autre mal plus grand encore avec lequel nos descendants seront aux prises. De plus, le roi de Prusse est un homme fort religieux; il est fort attaché au culte; c'est un bon chrétien, ferme dans la foi évangélique; il a composé lui-même une liturgie; il croit au symbole..... Ah! je voudrais qu'il crût à Jupiter, le père des dieux, qui punit le parjure, et qu'il nous donnât enfin la constitution promise!

Ou bien est-ce que la parole d'un roi ne serait pas aussi sacrée qu'un serment?

De toutes les vertus de Frédéric-Guillaume, celle qu'on vante pourtant le plus est son amour de la justice. On raconte à ce propos les histoires les plus touchantes. Dernièrement encore, il a sacrifié 11,227 thalers et 13 bons groschen de sa cassette pour satisfaire les prétentions fondées d'un bourgeois de Kyritz. On raconte que le fils du meunier de Sans-Souci avait voulu, par besoin d'argent, vendre le fameux moulin à vent pour lequel son père s'était chamaillé avec Frédéric le Grand. Le roi actuel fit remettre au meunier gêné une somme considérable afin que le célèbre moulin à vent demeurât dans son ancien état, comme un monument de l'amour qu'on a en Prusse pour la justice. Tout cela est très-pittoresque et très-louable... Mais où est la constitution promise que le peuple prussien peut revendiquer de la manière la plus déterminée, d'après le droit humain et divin? Tant que le roi de Prusse ne remplira pas cette obligation sacrée, tant qu'il déniera à son peuple la constitution libre si bien payée d'avance, je ne puis le nommer juste, et le moulin à vent de Sans-Souci me rappelle, non l'amour de la Prusse pour la justice, mais le vent *der wind* de la Prusse [1].

Je sais très-bien que ses laquais littéraires soutiennent que, le roi de Prusse ayant promis cette constitution de son gré plein et privé, cette promesse a été tout à fait indépendante des circonstances du temps. Les insensés! sans âme comme ils sont, ils ne sentent pas que les hommes, lorsqu'on leur retient ce qu'on leur doit légalement, se tiennent beaucoup moins offensés que lorsqu'on leur refuse ce qu'on leur a volontairement offert; car, dans ce dernier cas, notre vanité est en outre blessée de ce que celui qui nous a librement promis quelque chose n'attache plus autant de prix à nous faire plaisir.

1. Le mot *wind* en allemand ne signifie pas seulement *vent*, mais aussi au figuré charlatanisme, vanterie et mensonge.

Ou bien n'était-ce réellement qu'un caprice privé, tout à fait indépendant des circonstances, qui aurait porté jadis le roi de Prusse à promettre une constitution libre ? Il n'aurait donc pas eu alors même l'intention d'être reconnaissant ? Et pourtant il avait bien des raisons pour cela ; car jamais prince ne s'est trouvé dans une plus piteuse position que celle où le roi de Prusse était tombé après la bataille d'Iéna, et d'où il a été tiré par son peuple. S'il n'avait eu alors sous la main les consolations de la religion, l'insolence avec laquelle l'empereur Napoléon le traitait aurait dû le faire désespérer. Mais, comme je l'ai dit, il trouva réconfort dans le christianisme, qui est bien certainement la meilleure religion après une bataille perdue. Il fut fortifié par l'exemple de son divin Sauveur, et il pouvait dire alors aussi : « Mon royaume n'est pas de ce monde », et il pardonna à ses ennemis, qui avaient occupé toute la Prusse avec quatre cent mille hommes. Si Napoléon n'eût alors été occupé de choses plus importantes, qui l'empêchaient de penser beaucoup à S. M. Frédéric-Guillaume III, il eût sans doute mis celui-ci tout à fait à la retraite. Dans la suite, quand tous les princes de l'Europe se furent attroupés contre Napoléon, que l'homme-peuple eut succombé dans cette émeute de rois, et que l'âne de Prusse eut donné le dernier coup de pied au lion mourant, celui-ci se repentit trop tard de cet oubli. Quand il mesurait avec ses pas l'étroit espace de sa cage de bois à Sainte-Hélène, et qu'il lui revenait dans l'esprit qu'il avait cajolé le pape et omis d'écraser la Prusse, il grinçait alors des dents, et si un rat venait à passer en ce moment sous ses pieds, il écrasait le malheureux rat.

Maintenant Napoléon est mort, et gît bien scellé dans son cercueil de plomb sous le sable de Longwood, à Sainte-Hélène [1]. Tout autour est la mer. Vous n'avez donc plus be-

1. Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit en 1832. (H. J.)

soin de le craindre. Vous n'avez pas à craindre non plus les trois derniers dieux qui soient encore restés dans le ciel, le père, le fils et le saint-esprit, car vous êtes bien avec leur sainte valétaille. Ne craignez rien, car vous êtes puissants et sages. Vous avez de l'or et des fusils; ce qui est vénal, vous pouvez l'acheter; ce qui est mortel, vous pouvez le tuer. Il n'est guère plus possible de résister à votre sagesse. Chacun de vous est un Salomon, et il est dommage que la reine de Saba, cette femme si avisée, ne soit plus de ce monde, car vous l'eussiez devinée jusqu'à la chemise. Et puis vous avez des pots de fer pour faire enfermer ceux qui vous donnent à deviner ce que vous ne voulez pas savoir, et vous pouvez les sceller et les couler dans la mer de l'oubli; tout cela comme le roi Salomon. Ainsi que lui, vous comprenez le langage des oiseaux. Vous savez tout ce qui se gazouille et se siffle dans le pays, et si le chant d'un de ces oiseaux vous déplaît, vous avez de grands ciseaux avec lesquels vous lui coupez proprement le bec; et j'apprends même que vous voulez faire l'acquisition de ciseaux plus grands pour ceux qui chantent au delà de vingt feuilles. Vous avez en outre à votre service les oiseaux les plus fins de l'Europe; tous les nobles faucons, tous les corbeaux, surtout les noirs, tous les paons, tous les hiboux. Puis le vieux Simourgh vit encore, et il est votre grand vizir et l'oiseau le plus circonspect du monde. Il veut rétablir l'empire tout comme il existait sous les sultans préadamites, et il y met sans relâche des œufs, et c'est à Francfort qu'on les couve. Vous n'avez plus rien à craindre.

Je vous conseillerais seulement de prendre garde à une chose, au *Moniteur* de 1793. C'est un livre de magie que vous ne pouvez enchaîner, et il renferme dans son sein des formules d'évocation beaucoup plus puissantes que l'or et les fusils, des paroles avec lesquelles on peut réveiller les morts dans les tombeaux et envoyer les vivants dans les

ténèbres de la mort, paroles qui métamorphosent en géants les nains et à l'aide desquelles on écrase les géants, paroles qui peuvent abattre votre puissance d'un seul coup, comme la hache abat une tête de roi.

Je veux vous avouer la vérité. Il y a des gens qui ont assez de hardiesse pour prononcer ces paroles et qui n'auraient pas tremblé devant les apparitions les plus effrayantes; mais ils ne savaient à quelle page du fameux grimoire trouver la formule nécessaire, et d'ailleurs ils n'auraient pu la prononcer avec leurs lèvres épaisses; ils ne sont pas sorciers. D'autres qui, familiers avec l'art mystérieux de la baguette divinatoire, auraient su trouver le véritable mot et pouvaient le prononcer d'une langue exercée, se sont trouvés timides de cœur. Ils ont eu peur des esprits qu'ils avaient à évoquer; car, hélas! nous ne savons pas les paroles avec lesquelles on domine de nouveau les esprits quand le sabbat règne dans son extravagance; nous ne savons pas, quand les manches à balai sont une fois animés, les faire rentrer dans leur sèche immobilité de bois, une fois qu'ils inondent la maison de trop d'eau rouge; nous ne savons pas comment on conjure de nouveau le feu quand il s'entrelace avec rage par les lambris: nous avons eu peur.

Ne vous reposez pas cependant sur notre impuissance et sur notre peur. L'homme voilé du siècle, celui-là dont le cœur est aussi hardi que la langue habile, qui sait le grand mot d'évocation et le peut aussi prononcer, celui-là est peut-être près de vous, peut-être déguisé sous une livrée de valet ou sous un costume d'arlequin, et vous ne soupçonnez pas que celui-là même causera votre perte, qui vous retire humblement les bottes ou dont la crecelle provoque votre rire. Ne frissonnez-vous pas quelquefois quand ces figures serviles frétillent autour de vous avec une bassesse presque ironique, et qu'il vous vient tout d'un coup à l'esprit que c'est peut-être une ruse; que ce malheureux qui se démène

d'un air si niaisement absolutiste, si bestialement obéissant, est peut-être un Brutus qui dissimule? N'avez-vous pas, pendant la nuit, des songes étranges qui vous préviennent contre les moindres insectes que vous avez vus par hasard ramper pendant le jour? N'ayez aucune inquiétude, je ne fais que plaisanter; vous êtes tout à fait en sûreté. Nos pauvres diables de serviles ne se déguisent pas. Jarke lui-même n'est pas dangereux. N'ayez non plus aucune crainte des petits fous qui vous harcèlent quelquefois avec d'inquiétantes plaisanteries. Le grand fou vous protége contre les petits. Le grand fou est en effet un très-grand fou, grand comme un géant, et il s'appelle le peuple allemand.

Oh! c'est là un grand fou! Sa jaquette bigarrée est faite de trente-six pièces. A son bonnet pendent, au lieu de sonnettes, de véritables cloches d'églises qui pèsent des quintaux, et il porte à la main une énorme batte en fer. Mais son cœur est plein de chagrins. Seulement il n'y veut pas penser, et c'est pour cela qu'il débite tant de grosses plaisanteries et qu'il rit souvent pour ne pas pleurer. Si ses chagrins trop cuisants lui reviennent en mémoire, il secoue la tête comme un insensé et s'étourdit avec le pieux bourdonnement des cloches de son bonnet. S'il arrive un brave ami qui prenne intérêt à ses maux, qui veuille en parler avec lui et conseiller quelque petit remède de famille, il entre aussitôt en fureur et le frappe avec sa batte de fer. Il en veut surtout à ceux qui lui veulent du bien. C'est le plus implacable ennemi de ses amis et le plus tendre ami de ses ennemis. Oh! le grand fou vous restera toujours fidèle et soumis; toujours il réjouira de ses gigantesques bouffonneries toutes vos nobles couvées; il fera tous les jours, à leur grand ébattement, ses vieux tours d'adresse, portera en équilibre sur le nez des fardeaux innombrables, et se laissera piétiner le ventre par d'innombrables milliers de soldats. Mais n'avez-vous pas peur qu'un beau jour les fardeaux ne

paraissent trop lourds à ce fou, qu'il ne jette de côté tous vos soldats et que dans un accès de grosse plaisanterie il ne vous presse avec le petit doigt la tête de manière à vous faire sauter la cervelle jusqu'aux étoiles?

Ne craignez rien, je plaisante. Le grand fou vous obéira toujours humblement, et si les petits fous veulent vous faire quelque mal, le grand fou les étendra morts sur la place.

Paris, 18 octobre 1832.

HENRI HEINE.

DE LA FRANCE

I

Paris, 28 décembre 1831.

Les pairs héréditaires ont prononcé leurs *last speeches*, et ils ont eu assez d'adresse pour déclarer eux-mêmes leur propre décès, afin de n'être pas renversés par le peuple. Cette raison déterminante leur avait été particulièrement recommandée par Casimir Périer. Il n'y a donc plus de ce côté aucun prétexte à émeutes. Cependant la situation du bas peuple de Paris est, dit-on, si désespérée qu'il suffirait de la moindre occasion qui viendrait du dehors pour produire un mouvement plus menaçant que ce qu'on a

vu jusqu'à ce jour. Je ne crois pourtant pas que nous soyons si près d'explosions semblables qu'on se plaît actuellement à le dire. Ce n'est pas que je tienne le gouvernement pour très-puissant, ou ses ennemis pour très-faibles. Tout au contraire, la faiblesse du gouvernement se manifeste en toute circonstance, comme on l'a vu surtout dans les troubles de Lyon. Quant à ses ennemis, ils sont suffisamment exaspérés, et peuvent trouver, en outre, chez les milliers d'individus qui meurent de misère, l'appui le plus audacieux : — Mais pour le moment nous n'avons qu'un temps d'hiver, froid et nébuleux.

« Ils ne viendront pas ce soir, car il pleut », disait Péthion après avoir ouvert tranquillement la fenêtre qu'il referma avec autant de calme, pendant que ses amis les Girondins appréhendaient une attaque de la part du peuple, qu'excitait le parti de la Montagne. On raconte cette anecdote dans les histoires de la révolution française pour montrer le phlegme de Pétion. Mais depuis que j'ai étudié de mes propres yeux la nature des soulèvements populaires à Paris, je vois combien peu l'on a compris ces paroles. Il faut réellement pour qu'une émeute soit bien faite un temps favorable, un soleil vivifiant, un jour

agréable et chaud, et c'est pourquoi elles ont toujours réussi le mieux dans les mois de juin, juillet et août. Il ne faut donc pas qu'il pleuve; car les Parisiens ne craignent rien tant que la pluie, laquelle effraie les centaines de mille hommes, femmes et enfants, qui courent, la plupart en toilette et riant, se donner le spectacle de la bataille, et augmentent par leur nombre le courage des agitateurs. Il ne faut pas non plus un ciel couvert, autrement on ne pourrait lire les grands placards que le gouvernement fait afficher au coin des rues, et cependant cette lecture doit servir à rassembler, sur certains points donnés, des masses d'hommes qui s'y pressent, s'y bousculent à qui mieux mieux et sont plus faciles à soulever tumultueusement. Une autre raison, la plus importante peut-être, est que pendant le mauvais temps on ne peut lire de journaux au Palais-Royal, et que c'est pourtant là le point où les politiques les plus ardents se réunissent sous les allées ombragées, lisent et commentent les feuilles au milieu des groupes furieux et répandent de tous côtés leurs inspirations.

C'est ainsi qu'il a été démontré, de nos jours, combien l'on a eu tort d'accuser le précédent duc d'Orléans, Philippe Égalité, de diriger les tumultes popu-

laires, par cela seul qu'on avait remarqué que le Palais-Royal, où il demeurait, en était toujours le point central. Le Palais-Royal est resté cette année encore, comme autrefois, centre et point de réunion de tous les esprits inquiets, toujours le quartier général des mécontents; et cependant le propriétaire actuel ne les y avait certainement pas appelés ni payés. L'esprit de la révolution n'a pas voulu abandonner le Palais-Royal, quoique le propriétaire fût devenu roi, et c'est ce qui a forcé celui-ci à quitter son ancienne résidence. On a parlé de différentes inquiétudes qui avaient donné lieu à ce déménagement, entre autres la crainte d'une copie française de la conspiration des poudres. Il est certain que le rez-de-chaussée du Palais qu'habitait le roi étant loué en boutiques, il eût été fort aisé d'y transporter les tonneaux de poudre et de faire sauter ainsi Sa Majesté avec toutes les facilités possibles. D'autres ont été d'avis qu'il était inconvenant que Louis-Philippe régnât au premier étage, pendant que M. Chevet vendait ses saucissons dans la boutique au-dessous. Le métier de celui-ci est pourtant aussi honnête en son genre, et un roi-citoyen n'aurait pas eu besoin de déloger pour cela, Louis-Philippe surtout, qui, l'année passée, s'est encore moqué des

usages et de l'étiquette de costume des temps féodaux et césariens, et disait à quelques jeunes républicains : « Que la couronne d'or était trop froide en hiver et trop chaude en été, un sceptre trop lourd pour s'en servir comme arme, trop court pour un appui, et qu'un chapeau rond en feutre et un bon parapluie étaient beaucoup plus utiles en ce temps. »

Je ne sais si Louis-Philippe se souvient encore de ces déclarations; car il s'est écoulé quelque temps depuis la dernière fois qu'il se promenait avec le chapeau rond et le parapluie par les rues de Paris, jouant, avec une bonhomie raffinée, le rôle d'un brave père de famille tout simple. Il serrait alors la main à tous les épiciers et aux ouvriers, et portait, dit-on, pour cet usage un gant spécialement sale, qu'il retirait et remplaçait par un gant glacé plus propre aussitôt qu'il remontait dans sa région d'anciens gentilshommes, de banquiers-ministres, d'intrigants et de laquais écarlates. Quand je le vis pour la dernière fois, il se promenait sur le toit de la terrasse de la galerie d'Orléans, au milieu des pavillons dorés, des vases de marbre et des fleurs. Il portait un habit noir, et sur sa large figure s'épanouissait une insouciance qui nous faisait frissonner quand nous pensions à la position vertigi-

neuse de cet homme. On dit cependant que son âme n'est pas aussi libre de soucis que son visage.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je crois que Louis-Philippe est un honnête homme, qui veut sans doute le bien et n'a que le tort de méconnaître le principe vital par lequel seul il peut exister; car, ainsi que Salluste le remarque avec beaucoup de profondeur, les gouvernements ne peuvent se maintenir que par ce qui leur a donné naissance. Ainsi, par exemple, un gouvernement fondé par la force ne se soutient que par la force et non par la ruse, et le contraire a lieu en cas contraire. Louis-Philippe a oublié que son gouvernement est né du principe de la souveraineté populaire; et, dans un affligeant aveuglement, il voudrait tâcher de se soutenir par une quasi-légitimité, par des alliances avec les princes absolus et par la continuation de la période de la restauration. Il arrive, par suite, qu'aujourd'hui tous les esprits de la révolution s'irritent contre lui et le combattent sous toutes les formes. Cette lutte serait peut-être plus juste que celle qui

s'éleva contre le précédent gouvernement, qui ne devait rien au peuple et prit tout d'abord vis-à-vis de lui une attitude franchement hostile. Louis-Philippe, qui doit sa couronne au peuple et aux pavés de juillet, serait un ingrat dont la défection serait d'autant plus déplorable, qu'on croit s'apercevoir chaque jour davantage qu'on s'est laissé grossièrement tromper. Certes, il se fait ici journellement des pas évidemment rétrogrades, et de même qu'on replace aujourd'hui tranquillement, pour qu'il ne reste plus de traces de la révolution, les pavés qu'on avait employés comme arme en juillet et qui, en certains endroits, étaient restés en tas : ainsi l'on remet à présent le peuple à son ancienne place, où on le foule aux pieds comme auparavant.

J'ai oublié de dire que parmi les motifs qui ont déterminé le roi à abandonner le Palais-Royal pour les Tuileres, existait un bruit d'après lequel Louis-Philippe n'avait accepté qu'en apparence la couronne; qu'il la conservait pour la rendre à son légitime souverain Charles X, auquel il était resté fidèle au fond du cœur; et, comme il préparait tout pour son retour, cette raison l'empêchait d'occuper les Tuileries. Les carlistes avaient répandu ce bruit, et il était assez

absurde pour trouver accès chez le peuple. Aujourjourd'hui cette croyance est démentie par le fait : le fils d'Égalité est enfin entré en vainqueur par l'arc-de-triomphe du Carrousel et se promène maintenant, avec son chapeau rond et son parapluie, dans les appartements tragiques des Tuileries. On prétend que la reine s'était d'abord refusée à habiter cette maison fatale. Quant au roi, on croit savoir qu'il n'a pu y dormir la première nuit aussi bien qu'à l'ordinaire et qu'il a été visité par toutes sortes de visions ; par exemple, qu'il a vu Marie-Antoinette errer avec les narines tendues de colère comme au 10 août; puis, qu'il a entendu le rire moqueur de ce petit homme rouge qui éclatait quelquefois même derrière le dos de Napoléon, quand celui-ci donnait ses ordres les plus orgueilleux; qu'enfin saint Denis lui était apparu portant selon son habitude sa propre tête dans une de ses mains.

Il y a quelque chose de plus inquiétant que les esprits qui peuvent hanter l'intérieur du château; ce sont les folies qu'on débite devant les ouvrages extérieurs. Je parle des fameux fossés des Tuileries. Ç'a été pendant longtemps le principal sujet de conversation, tant dans les salons que dans les carrefours, et l'on continue à

en parler avec animosité et amertume. Quand on ne voyait naguère devant la façade du côté du jardin que l'enceinte de planches qui dérobait ces travaux au yeux du public, on entendait à ce sujet les plus absurdes hypothèses. Le plus grand nombre pensaient que le roi voulait fortifier le château justement du côté du jardin par où le peuple avait pu jadis pénétrer si facilement au 10 août; on ajoutait même que le pont Royal serait coupé.

Cependant comme on prête bien souvent des torts gratuits au pauvre Louis-Philippe, il en a été de même cette fois. Quand les planches mystérieuses eurent été arrachées, on n'aperçut ni ouvrages de fortifications, ni remparts, ni retranchements, ni bastions, mais rien qu'une sottise et des fleurs. Le roi, qui a la manie de bâtir, avait eu la fantaisie de rogner pour soi et sa famille un petit jardin dans le grand, et cette coupure avait été opérée au moyen d'un fossé ordinaire et d'un grillage en fil de fer, haut de deux à trois pieds, et dans les plates-bandes tracées se balançaient déjà des fleurs aussi innocentes que ce désir du roi.

Il paraît cependant que Casimir Périer a été très-fâché de cette innocente idée, qui a été exécutée sans

son consentement. Il est certain que, dans tous les cas, elle excite dans le public un juste mécontentement à cause de la défiguration du jardin, chef-d'œuvre de Le Nôtre, qui impose tant par son ensemble grandiose. C'est tout à fait comme si l'on voulait couper quelques scènes d'une tragédie de Racine. Des jardins anglais et des drames romantiques, on peut toujours les raccourcir sans dommage, souvent même avec profit; mais les jardins poétiques de Racine, avec leurs unités ennuyeusement sublimes, leurs pathétiques figures de marbre, leurs allées compassées et leur coupe sévère, de même que la verte tragédie de Le Nôtre, qui commence si majestueusement par la longue exposition des Tuileries et se termine par les deux terrasses d'où l'on aperçoit la catastrophe de la place de la Concorde, ne peuvent subir d'altération sans que la symétrie y soit détruite, et partant, la beauté qui leur est propre. De plus, ce jardinage inopportun nuit au roi pour d'autres raisons encore. D'abord, le souverain est plus souvent un objet de conversation, ce qui, dans les circonstances actuelles, ne peut lui être fort utile; en second lieu, il se forme toujours à deux pas de lui des rassemblements d'oisifs qui font toutes sortes de commentaires inquiétants, cherchent peut-être en badau-

dant à oublier leur faim, et dans tous les cas, ont de longues mains inoccupées. On y entend des remarques âcres et incisives et de grossières plaisanteries qui rappellent 90. On voit à l'entrée du nouveau jardin une épreuve en bronze du repasseur de couteau, dont l'original est dans la tribune à Florence. On sait que les opinions sont très-partagées sur la signification de cette figure. Mais ici, aux Tuileries, j'ai entendu expliquer le sens de cette statue, de manière à faire rire de pitié maint antiquaire et frémir secrètement bien des aristocrates.

A tout prendre, ce tracé de jardin est une folie colossale et expose le roi aux accusations les plus odieuses. On peut même l'interpréter comme une action symbolique. Louis-Philippe tirant un fossé entre lui et le peuple, c'est paraître s'en séparer extérieurement. Ou bien a-t-il conçu la nature de la royauté constitutionnelle d'une façon tellement mesquine et étroite qu'il pense que, puisqu'il abandonne au public la plus grande partie du jardin, il peut s'en attribuer la plus petite d'une manière d'autant plus exclusive? Non! la royauté absolue avec son égoïste Louis XIV qui, au lieu de l'*Etat, c'est moi*, pouvait tout aussi bien dire : *Les Tuileries, c'est moi*, cette royauté paraîtrait alors

bien plus grande que la souveraineté populaire constitutionnelle de Louis-Philippe, qui borne d'une façon inquiète son petit jardin particulier et revendique d'un air chagrin un *chacun chez soi*. On dit que ces travaux seront complétement achevés au printemps. Alors la nouvelle royauté, qui conserve encore l'air ébauché et tout fraîchement cimenté, aura aussi quelque chose de plus habitable. Son aspect actuel n'a rien de complet. Dans le fait, quand on considère maintenant les Tuileries du côté du jardin, avec tous ces bouleversements de terrain, les déplacements de statues, la plantation des arbres sans feuillage, les vieux gravats, les matériaux neufs et toutes les réparations au milieu desquelles retentissent les cris, les marteaux, les rires et les jurons, on croit voir un emblème de la nouvelle royauté inachevée.

II

Paris, 19 janvier 1832.

Le *Temps* remarque aujourd'hui que la *Gazette d'Augsbourg* donne maintenant des articles hostiles envers la famille royale, et que la censure allemande, si chatouilleuse quand on parle des rois absolus, n'a pas le moindre égard pour un roi-citoyen. Qui croirait qu'en cette occasion le *Temps* est le journal le plus habile du monde ? Il est pourtant vrai qu'à l'aide de quelques paroles caressantes, il atteint son but bien plus promptement que ne le feraient d'autres avec toute l'artillerie de leur polémique. Son insinuation rusée a été suffisamment comprise, et je sais au moins un écrivain libéral qui regarde comme peu honorable de tenir, sous le bon plaisir de la censure, contre un roi-citoyen tel langage ennemi qu'elle ne lui passerait pas contre un roi absolu. Bien ! mais nous demanderons en récompense à Louis-Philippe de nous faire un plaisir, un

seul, celui de rester roi-citoyen. C'est précisément parce qu'il ressemble chaque jour davantage aux rois absolus, que nous sommes forcés de lui garder une petite rancune. C'est sans doute un homme d'une probité parfaite, père de famille estimable, époux tendre et bon économe; mais il est fâcheux qu'il fasse arracher tous les arbres de la liberté et les dépouille de leur beau feuillage pour les équarrir en poutres destinées à étayer la maison d'Orléans. C'est à cause de cela, et seulement pour cela, que la presse libérale se fâche, et les esprits de vérité en viennent, pour le combattre, à ne pas dédaigner le mensonge. Il est triste, déplorable que cette tactique atteigne jusqu'à la famille du roi, aussi innocente qu'aimable. Certainement la presse libérale allemande, moins spirituelle mais plus sensible que sa sœur aînée de France, n'aura pas à se reprocher de cruauté sous ce rapport. « Vous devriez au moins avoir pitié du roi! » s'écriait dernièrement le pacifique *Journal des Débats* . . .

. . . . . .

J'ai vu ces jours passés l'orphelin de Menotti, qui a été pendu à Modène; j'ai vu aussi la senora Luisa de Torrijos, pauvre dame pâle comme la mort, qui s'est hâtée de s'enfuir à Paris quand elle a appris aux fron-

tières d'Espagne l'exécution de son mari avec ses cinquante-deux compagnons de martyre. Ah ! j'ai réellement pitié de Louis-Philippe !

La *Tribune,* organe du parti républicain déclaré, est inexorable envers son royal ennemi, et prêche chaque jour la république. Le *National,* journal le plus indépendant qui soit en France, le moins engagé par les considérations, s'est mis récemment, de la manière la plus surprenante, à l'unisson avec ce langage ; puis, comme un effrayant écho des journées les plus sanglantes de la Convention, sont venus retentir les discours de ces chefs de la société des *Amis du Peuple* traduits, la semaine passée, devant la cour d'assises, sous l'accusation d'avoir conspiré le renversement du gouvernement actuel pour lui substituer la république. Ceux-ci ont été déclarés non coupables par le jury, parce qu'ils ont démontré qu'ils avaient, non pas conspiré, mais exprimé ouvertement leurs opinions en face du public. « Oui nous voulons la chute de ce faible gouvernement ; nous voulons une république ! » Tel était le refrain de toutes les défenses qu'ils présentaient devant le tribunal.

Pendant que d'un côté les républicains sérieux tirent le glaive et grondent avec une voix de tonnerre, *Figaro,*

qui s'est chargé des éclairs, rit et agite son fouet léger de la façon la plus efficace. Il est inépuisable en bons mots sur la meilleure des républiques, locution avec laquelle on harcèle le pauvre Lafayette, parce qu'un jour il a dit, comme on sait, à Louis-Philippe, en l'embrassant à l'Hôtel de Ville : « Vous êtes la meilleure république ! » L'autre jour le *Figaro* faisait remarquer qu'on ne voulait plus de république depuis qu'on avait goûté de la meilleure.

Le parti républicain ne pardonnera jamais à Lafayette la bévue qu'il a faite en recommandant un roi. Il lui reproche d'avoir pu savoir depuis longtemps, par la connaissance personnelle des hommes, ce qu'on en pouvait attendre en ce cas. Lafayette est malade actuellement, malade de chagrin. Hélas ! le plus grand cœur des Deux-Mondes doit ressentir bien douloureusement la duperie royale. C'est en vain que dans les premiers temps il a continuellement insisté sur le *Programme de l'Hôtel de Ville*, sur les institutions républicaines dont la royauté devait être entourée et autres promesses semblables. Sa voix a été couverte par les bavards doctrinaires, qui prouvent par la révolution anglaise de 1688 qu'on ne s'est battu à Paris en juillet 1830 que pour le maintien de

la charte et que tous les sacrifices, toutes les luttes n'ont eu pour but que de remplacer sur le trône la branche aînée des Bourbons par la branche cadette, de même que jadis en Angleterre tout a été fini par la substitution de la maison d'Orange à celle des Stuarts. Thiers, qui, à la vérité, ne pense pas comme les doctrinaires, mais parle dans le sens de ce parti, lui a donné dans les derniers temps un bon coup d'épaule. Cet esprit, à la fois lucide et profond, qui sait garder une mesure si admirable dans la clarté, le bon sens, et dans les images de son style, ce Goëthe de la politique est sans contredit en ce moment le plus puissant athlète du système Périer; et, en vérité, sa brochure contre Chateaubriand a suffi pour désarçonner presque entièrement ce Don Quichotte champion de la légitimité, dont le glaive était moins acéré que brillant, et qui ne tirait qu'avec des perles précieuses au lieu de bonnes-balles de plomb bien vulgaires et bien incisives.

Dans la mauvaise humeur que leur donne la tournure des événements, beaucoup d'enthousiastes de la liberté se laissent aller jusqu'à médire de Lafayette. La brochure publiée dernièrement par Belmontet contre Chateaubriand, dans laquelle on prêche la ré-

publique avec une honorable franchise, prouve jusqu'à quel point on peut se fourvoyer sous ce rapport. Je citerais ici les passages amers que renferme cet ouvrage contre Lafayette, s'ils n'étaient d'un côté trop haineux, et de l'autre, rattachés à une apologie de la république qui ne peut trouver place dans ces articles. Je me contente à cet égard de renvoyer à l'ouvrage même et surtout au chapitre intitulé : *La République.* On y peut voir comment les hommes, même ceux du du caractère le plus noble, peuvent se laisser égarer par la mauvaise fortune.

Je ne m'aviserai pas de combattre ici le brillant rêve de la possibilité d'une république en France. Monarchiste par inclination naturelle, je le deviens encore davantage en ce pays par conviction. Il me semble que les Français ne sauraient supporter aucune république, celle d'Athènes aussi peu celle de Sparte, et moins que tout autre celle de l'Amérique septentrionale. Les Athéniens étaient la jeunesse universitaire de l'humanité, et la constitution d'Athènes, une sorte de liberté académique, qu'il serait insensé de vouloir faire revivre dans notre époque de complet développement et dans notre Europe vieillie. Et vraiment, comment les Français s'arrangeraient-ils de la

constitution de Sparte, cette grande et ennuyeuse manufacture de patriotisme, cette caserne de vertu républicaine, cette sublime et détestable cuisine de l'égalité, où l'on faisait de si mauvaises sauces noires, que les beaux-esprits athéniens tenaient cette misérable existence pour la cause principale du mépris des Lacédémoniens pour la vie, et de leur héroïsme, dans le combat. Quelle fortune ferait, je le demande, une telle constitution dans la capitale de la gastronomie, dans la patrie des Véry, des Véfour et des Carême! Ce dernier, à l'exemple de Vatel, se percerait certainement de son épée, comme un Brutus de la cuisine! En vérité, Robespierre n'aurait eu besoin que d'introduire la cuisine spartiate : la guillotine aurait été tout à fait superflue; car les derniers aristocrates seraient alors morts d'effroi, ou bien auraient vidé la place. Pauvre Robespierre, tu voulais introduire la sévérité républicaine à Paris, ville où cent cinquante mille modistes, parfumeuses et coiffeurs exercent leur riante, odorante et frisante industrie.

La monotonie, la pâleur et la bouquetière bourgeoisie de la vie américaine seraient encore plus intolérables dans la patrie de la vanité, de la parade, des modes et des nouveautés. En aucun pays le mal qu'on

nomme soif de distinction n'attaque un aussi grand nombre de personnes qu'en France. Il n'y a peut-être pas en Allemagne une seule femme, à l'exception de Guillaume-Auguste Schlegel, qui éprouve autant de plaisir que les Français à se parer de rubans bariolés. Les héros même de juillet, qui avaient pourtant combattu pour la liberté et pour l'égalité, se sont en conséquence fait décorer d'un bout de ruban bleu pour se distinguer du reste du peuple. Mais quand je révoque en doute la réussite d'une république en France, on ne peut cependant nier que tout aboutit à une république, que le respect républicain pour la loi a remplacé chez les meilleurs citoyens le respect que le royalisme porte à certaines personnes, et que l'opposition, après avoir joué jadis pendant quinze ans la comédie avec un roi, continue aujourd'hui la même comédie avec la royauté, et qu'ainsi la république finira par être, au moins pour peu de temps, le refrain de cette chanson. Les carlistes y poussent, parce qu'ils la considèrent comme une phase nécessaire pour revenir à la royauté absolue de la branche aînée. Aussi se donnent-ils aujourd'hui du mouvement tout autant que les plus chauds républicains; Chateaubriand même vante la république, se dit républicain

par penchant, fraternise avec Marrast, et se fait donner l'accolade par Béranger. La *Gazette*, la bonne *Gazette de France* soupire maintenant après les formes républicaines, le vote universel, les assemblées primaires, etc. C'est chose très-plaisante de voir ces cafards déguisés faire maintenant les matamores en langage de sans-culotte, coqueter d'un air farouche sous le bonnet sanglant d'un jacobin, puis se laisser prendre parfois d'inquiétude à la pensée qu'ils auront pu mettre par distraction à sa place la rouge calotte du prélat : ils ôtent alors un instant de leur tête leur coiffure empruntée et laissent voir à tout venant leur tonsure. Ces gens s'imaginent actuellement pouvoir, eux aussi, outrager Lafayette, et ce leur est alors un rafraîchissement bien doux pour cet âcre républicanisme et pour cette contrainte libérale qu'ils se sont imposés.

Mais quoi qu'en puissent dire les amis aveuglés et les ennemis hypocrites, Lafayette est le caractère le plus pur de la révolution française : c'est son héros le plus populaire après Napoléon. Napoléon et Lafayette sont les deux noms qui resplendissent aujourd'hui de la plus belle auréole en France. Leur gloire est sans doute bien différente. Celui-ci combattit plus pour la

paix que pour la victoire, et celui-là plus pour le laurier que pour la couronne de chêne. Il serait certainement ridicule de prétendre soumettre la grandeur des deux héros à la même mesure et de placer l'un sur le piédestal fait pour l'autre. Il serait ridicule de vouloir élever la statue de Lafayette sur la colonne Vendôme, coulée avec le bronze des canons conquis dans tant de combats. Sur la colonne d'airain mettez Napoléon, l'homme d'airain, porté ici comme dans la vie par les trophées de sa gloire militaire; que dans un effrayant isolement il perce les nuages, afin que le soldat ambitieux, quand il le contemplera à cette hauteur vertigineuse et inaccessible, sente son cœur humilié et guéri de la vaine soif de la gloire, et qu'ainsi cette colossale aiguille de métal devienne pour l'Europe l'instrument le plus benin de la pacification de l'esprit guerrier, le paratonnerre préservateur de l'héroïsme conquérant.

Lafayette s'est élevé une colonne préférable à celle de la place Vendôme et un piédestal plus solide que s'il était de marbre ou de métal. Où trouver un marbre aussi pur que le cœur, un métal aussi ferme que la constance du vieux Lafayette? Il est vrai qu'il n'a jamais eu qu'une seule idée; mais il ressemblait en

cela à la boussole, qui montre toujours le nord sans varier une seule fois du côté du midi ou de l'est. C'est ainsi que Lafayette redit depuis quarante ans chaque jour la même chose, et ne cesse de montrer l'Amérique du Nord. Il a ouvert la révolution par la déclaration des droits de l'homme; et il insiste encore à cette heure sur cette déclaration, sans laquelle il n'est point de salut, cet homme invariable, avec son invariable point cardinal de la liberté. Oh! sans doute ce n'est point un génie comme Napoléon, dans la tête duquel les aigles de l'inspiration avaient établi leur aire, tandis que les serpents du calcul s'entrelaçaient dans son cœur; mais il ne s'est laissé ni intimider par les aigles ni séduire par les serpens. Jeune homme sage comme un vieillard, vieillard chaleureux comme un jeune homme, protecteur du peuple contre l'artifice des grands, protecteur des grands contre la fureur du peuple, compatissant et combattant, jamais présomptueux et jamais découragé, sévère et doux avec la même mesure, Lafayette est toujours resté semblable à lui-même; et toujours avec son unique idée dans la même égalité de sentiments, il est immobile à la même place depuis les jours de Marie-Antoinette jusqu'à l'heure actuelle; fidèle Eckardt de la

liberté, toujours appuyé sur son glaive, montrant le danger en face de l'entrée des Tuileries, cette montagne enchantée, ce *mons veneris*, dont les accords magiques attirent avec tant de puissance et dont les doux filets n'ont plus d'issue pour ceux qui s'y sont laissé prendre.

Il est certainement vrai que Napoléon mort est encore plus aimé des Français que Lafayette vivant. On ne se figure pas hors de France combien le peuple français est encore attaché à Napoléon. Aussi les mécontents, s'ils tentent jamais quelque chose de décisif, commenceront-ils par proclamer le jeune Napoléon pour s'assurer la sympathie des masses. *Napoléon* est pour les Français une parole magique qui les électrise et les éblouit. Mille canons dorment dans ce nom aussi bien que dans la colonne de la place Vendôme, et les Tuileries trembleront si ces mille canons s'éveillent un jour. De même que les juifs ne prononcent pas sans nécessité le nom de leur dieu, on désigne rarement ici Napoléon par son nom; on l'appelle presque toujours l'*homme;* mais on voit son image partout en estampe, en plâtre, en métal, en bois et dans toutes les situations. Sur les boulevards et dans les carrefours se tiennent des orateurs qui cé-

lèbrent l'homme, des chanteurs populaires qui redisent ses hauts faits. Hier au soir, passant dans une petite rue obscure pour rentrer chez moi, je vis un enfant, à peine âgé de trois ans, derrière une petite chandelle de suif fichée en terre; il bégayait une chanson à la gloire du grand empereur. Comme je venais de jeter un sou sur son mouchoir étendu, quelque chose se glissa près de moi et me demanda aussi un sou. C'était un pauvre estropié, qui ne m'implora pas au nom de Dieu; mais il suppliait avec la ferveur la plus croyante : *Au nom de Napoléon, donnez-moi un sou!* C'est ainsi que ce nom est pour le peuple la parole conjuratrice la plus puissante. Napoléon est son dieu, son culte, sa religion, et cette religion devient, à la fin, banale comme toutes les autres. Lafayette, au contraire, est vénéré beaucoup plus comme homme ou comme ange protecteur. Il vit aussi en image et en chanson, mais moins héroïque; et je dois, de bonne foi, avouer que ce fut un effet comique pour moi quand j'entendis l'an passé, le 28 juillet, chanter *Lafayette en cheveux blancs* dans la *Parisienne*, pendant que je le voyais lui-même près de moi avec sa perruque brune. C'était pourtant à la Bastille; l'homme

était bien à la place qui lui appartenait, et je ne pouvais m'empêcher de rire intérieurement. Peut-être est-ce un tel mélange de comique qui le rapproche de notre cœur d'une façon tout humaine. Sa bonhomie agit même sur des enfants, et ceux-ci comprennent sa grandeur peut-être mieux encore que les grandes personnes. J'ai encore à raconter ici une petite histoire de mendiant qui fait bien ressortir le contraste caractéristique de la gloire de Lafayette avec celle de Napoléon. Je me trouvais l'autre jour debout au coin d'une rue qui aboutit à la place du Panthéon, et j'étais, comme à l'ordinaire, tombé dans la rêverie en contemplant ce bel édifice, quand un petit Auvergnat vint me demander un sou. Je lui donnai une pièce de dix sous pour en finir plus promptement. Mais il s'approcha alors avec plus de familiarité en me disant : *Est-ce que vous connaissez le général Lafayette?* Et comme j'eus répondu affirmativement à cette singulière question, la satisfaction la plus orgueilleuse se peignit sur la naïve et sale figure du joli petit drôle, et il me dit avec un sérieux fort comique : *Il est de mon pays.* Il croyait, à n'en pas douter, qu'un homme capable de lui donner dix sous devait

être aussi un admirateur de Lafayette, et il jugeait alors que j'étais digne qu'il se présentât à moi comme son compatriote.

Le peuple des campagnes porte aussi à Lafayette le respect le plus affectueux, d'autant plus que le vieux général lui-même fait de l'agriculture son occupation principale. C'est ce qui maintient en lui cette simplicité et cette fraîcheur qu'anéantirait peut-être le séjour constant de la ville. C'est également en cela qu'il ressemble à ces grands républicains de l'antiquité, qui plantaient eux-mêmes leurs choux et, quand les circonstances l'ordonnaient, s'élançaient de la charrue aux combats ou à la tribune; puis, après avoir remporté la victoire, retournaient à leurs travaux champêtres. Dans sa terre, où Lafayette passe la belle saison, il est toujours entouré de jeunes gens au noble cœur et de belles jeunes filles; là règne l'hospitalité du cœur aussi bien que de la table; on rit et l'on danse; là est la cour du peuple souverain, où peut être présenté quiconque est fils de ses œuvres et n'a fait aucune mésalliance avec le mensonge, et Lafayette est le maître des cérémonies de cette cour.

Mais la classe où la vénération pour Lafayette est la plus grande est la classe intermédiaire, les gens de métiers et les petits marchands. Ceux-ci l'adorent. Lafayette créant l'ordre est l'idole de ces hommes. Ils ont pour lui un culte comme pour une sorte de providence à cheval, un patron tutélaire de la sûreté publique, un génie de la liberté, qui veille en même temps à ce que dans le combat de la liberté il ne se commette pas de vol et que chacun conserve son cher petit avoir! La grande armée de l'ordre public, comme Casimir Périer a nommé la garde nationale, les héros bien nourris, sous leurs grands bonnets d'ours d'où ressortent des têtes d'épicier, sont ivres de ravissement quand ils parlent de Lafayette, leur vieux général, leur Napoléon pacifique. Oui! c'est le Napoléon de la petite bourgeoisie, de ces braves gens bien solvables, compères tailleurs et compères gantiers, trop occupés, il est vrai, pendant le jour pour pouvoir penser à Lafayette, mais qui s'en dédommagent le soir avec un redoublement d'enthousiasme; tellement qu'on peut soutenir qu'à onze heures, quand presque toutes les boutiques sont fermées, la gloire de Lafayette est à son apogée.

Je viens d'employer le mot maître des cérémonies. Je me rappelle que Wolfgang Menzel a, dans sa frivolité spirituelle, appelé Lafayette le maître des cérémonies de la liberté, quand il parlait dans le *Literatur-Blatt* de sa marche triomphale à travers les États-Unis et des députations, adresses et discours solennels qui se succédèrent en ces occasions. D'autres gens, moins spirituels, s'imaginent à tort que Lafayette n'est qu'un vieillard qu'on place en montre ou qu'on emploie comme une machine. Mais ces gens n'auraient qu'à le voir une seule fois à la tribune pour reconnaître aisément que ce n'est pas un simple étendard qu'on suit, ou auquel on prête serment; mais qu'il est toujours lui-même le gonfalonnier dont les mains portent la bannière, l'oriflamme des peuples. Lafayette est peut-être l'orateur le plus important de la Chambre des Députés actuelle. Quand il parle, il frappe toujours le clou sur la tête, et il fait de même à ses ennemis. L'une des grandes questions de l'humanité s'agite-t-elle, Lafayette ne manque pas de se lever, ardent au combat tout comme un jeune homme. Le corps seul est faible et tremblant, brisé par l'âge et par les luttes du temps, comme une vieille armure de fer hachée et

entaillée, et il est touchant de le voir se traîner sous ce fardeau à la tribune, et quand il a atteint son ancien poste, reprendre profondément haleine et sourire. Ce sourire, le débit et tout l'extérieur de l'homme en ce moment sont inexprimables. Il y a tant d'amabilité et tant de fine ironie tout à la fois, qu'on se sent enchaîné comme par une curiosité magique, par une douce énigme. On ne sait si ce sont les manières choisies d'un marquis français, ou la simplicité droite et ouverte d'un citoyen américain. Tout le bon côté de l'ancien régime, le chevaleresque, la courtoisie, le tact, sont fondus merveilleusement ici avec la meilleure part de la bourgeoisie moderne, l'amour de l'égalité, l'absence de faste et la probité. Rien n'est plus intéressant, quand on parle dans la Chambre des premiers temps de la révolution et que quelqu'un, à la manière doctrinaire, détache un fait de ses véritables rapports et le façonne au profit de son raisonnement, de voir alors Lafayette détruire en quelques mots toutes les conséquences erronées, en rétablissant le véritable sens du fait ou en lui rendant son intérêt par la citation des circonstances qui lui appartiennent. Thiers lui-même, en pareil cas, est

forcé de plier ses voiles, et le grand historiographe de la révolution s'incline devant son grand, son vivant monument, son général Lafayette.

On voit dans la Chambre, assis en face de la tribune, un homme vieux comme les pierres : des cheveux d'un blanc d'argent tombent sur son habit noir; il est ceint d'une très-large écharpe tricolore. C'est le vieux messager qui a toujours rempli le même emploi dans la Chambre depuis le commencement de la révolution, et qui, dans cette situation, a assisté à l'histoire universelle, depuis le temps de la première assemblée nationale jusqu'au juste-milieu. On dit qu'il parle encore souvent de Robespierre, qu'il appelle le *bon monsieur de Robespierre*. Pendant la restauration, le bonhomme avait la colique; mais depuis qu'il a enveloppé de nouveau son ventre d'une écharpe tricolore, il se trouve bien. Sa seule maladie est la somnolence, dans cet ennuyeux temps de juste-milieu. Je l'ai même vu dormir une fois pendant que Mauguin parlait. Le pauvre homme en a sans doute entendu beaucoup de meilleurs que Mauguin, qui est pourtant l'un des meilleurs orateurs de l'opposition, et il ne le trouve peut-être pas assez révolutionnaire, lui *qui a beaucoup connu ce bon monsieur de Robespierre.*

Mais quand Lafayette parle, le vieux messager sort de son assoupissement et paraît tout émoustillé, comme un vieux cheval de hussard qui entend la trompette; un doux souvenir de jeunesse s'éveille en lui, et il balance avec ravissement sa tête et sa blanche chevelure.

III

Paris, 10 février 1832.

. . . . . .

. . . . . .

La Légèreté moqueuse avec laquelle les Français traitent les sujets les plus importants se manifeste aussi dans les entretiens sur les dernières conspirations. Celle qui a été représentée dans les tours de Notre-Dame a l'air d'avoir été arrangée par une intrigue de police. On a dit en plaisantant que c'étaient des classiques qui, par haine contre *Notre-Dame de Paris*, roman romantique de Victor Hugo, avaient voulu s'en prendre à l'église elle-même et y mettre le feu. On a donc fait revoir le jour aux anciennes plaisanteries de Rabelais sur les cloches de cette cathédrale, et le fameux mot : *Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par prendre la fuite*, a été varié de plusieurs manières

quand on eut appris en effet la fuite de quelques carlistes par suite de cet événement. On prétend attribuer également aux machinations de la police, au moins en grande partie, la dernière conspiration de la nuit du 2 février. On dit qu'elle avait commandé dans un restaurant de la rue des Prouvaires une splendide conjuration de deux cents couverts et invité quelques carlistes crédules, qui ont dû naturellement payer la carte. Ceux-ci n'avaient pas épargné l'argent, et l'on a trouvé dans les bottes d'un des conjurés arrêtés une somme de 27,000 francs. Avec une pareille somme, on pouvait déjà faire quelque chose de passable. Je me suis toujours rappelé, à chacune des dernières émeutes, cette assertion de Chamfort que j'avais lue dans les *Mémoires de Marmontel*, qu'avec mille louis d'or on pouvait exciter à Paris un assez joli tumulte. Je ne puis, pour d'importantes raisons, cacher à mes compatriotes que pour une révolution l'argent est toujours nécessaire. L'admirable révolution de juillet elle-même n'a pas été exécutée aussi *gratis* qu'on veut bien le croire. Ce spectacle plus que divin a coûté quelques millions, quoique les véritables acteurs, le peuple de Paris, aient rivalisé d'héroïsme et de désintéressement. Les choses ne se font pas pour de l'ar-

gent; mais il faut de l'argent pour les mettre en train. Et des niais carlistes pensent qu'elles peuvent aller d'elles-mêmes, pourvu qu'ils aient l'argent dans leurs bottes. Les républicains sont sans doute bien innocents des événements de la nuit du 2 février; car, ainsi que me disait dernièrement l'un d'eux : « Si tu entends rapporter qu'il y a eu de l'argent répandu dans une conspiration, tu peux compter qu'aucun républicain n'y a trempé. » Dans le fait, ce parti a peu d'argent; car il se compose principalement d'hommes d'honneur désintéressés. Ils souilleront, s'ils arrivent au pouvoir, leurs mains avec du sang, mais non avec de l'argent. On le sait; aussi redoute-t-on peu les intrigants, qui ont plus soif d'argent que de sang.

Cette guillotinomanie que nous trouvons chez les républicains a peut-être été produite par les écrivains et par les orateurs qui, les premiers, ont employé le mot *système de la terreur* pour caractériser l'action du gouvernement qui, en 1793, se porta aux moyens extrêmes dans le but de sauver la France. Mais le terrorisme, tel qu'il se déploya alors, était moins un système qu'un événement, un fait passager, et la terreur régnait autant dans l'âme des hommes du pouvoir que dans celle du peuple. C'est folie de colporter

aujourd'hui le plâtre de Robespierre pour propager la doctrine de l'homme et l'imitation de ses faits. C'est folie de ressusciter le langage de 1793, comme le font les *Amis du Peuple*, qui, sans le savoir, agissent dans un sens aussi rétrograde que les champions les plus ardents de l'ancien régime. Celui qui prend les fleurs rouges du printemps pour les rattacher aux arbres une fois qu'elles sont tombées est aussi insensé que cet autre qui replante dans le sable les branches fanées des lis. Républicains et carlistes sont des plagiaires du passé, et quand ils se réunissent, cela rappelle ces alliances ridicules des maisons de fous, où la contrainte commune établit entre les insensés les plus hétérogènes des rapports d'amitié, quoique l'un, qui s'intitule Dieu le Père, méprise du plus profond de son cœur l'autre, qui se donne pour Dieu le Fils. C'est ainsi que nous avons vu, cette semaine, Genoude et Thouret, le rédacteur de la *Gazette* et le rédacteur de la *Révolution*, comparaître en confédérés devant les mêmes assises. . . . . .

. . . . . .

Est-il rien de plus ridicule que de voir citer par les journaux, parmi les conjurés du 2 février, quatre ci-devant marmitons de Charles X et quatre républicains

de la société des *Amis du Peuple* sur la même ligne?

Je ne puis réellement croire que ces derniers soient impliqués dans cette aventure. Je me trouvais moi-même par hasard, le même soir, à l'assemblée des *Amis du Peuple*, et j'ai lieu de croire, d'après beaucoup de circonstances, qu'ils pensaient plutôt à la défense qu'à l'attaque. Il s'y trouvait plus de quinze cents hommes serrés dans une salle étroite, qui avait l'air d'un théâtre. Le citoyen Blanqui, fils d'un conventionnel, fit un long discours plein de moquerie contre la bourgeoisie, ces boutiquiers qui avaient été choisir pour roi Louis-Philippe, *la boutique incarnée*, qu'ils choisirent dans leur propre intérêt, non dans celui du peuple, *qui n'était pas complice d'une si indigne usurpation*. Ce fut un discours plein de séve, de droiture et de colère. Malgré la sévérité républicaine, la vieille galanterie ne s'est pas démentie, et l'on avait, avec une attention toute française, assigné aux dames (aux *citoyennes*) les meilleures places auprès de la tribune de l'orateur. La réunion avait l'odeur d'un vieil exemplaire relu, gras et usé du *Moniteur* de 1793. Elle ne se composait guère que de très-jeunes hommes et de très-âgés. Dans la première révolution, l'enthousiasme de la liberté avait surtout saisi les hommes d'un

âge moyen, chez lesquels la haine encore juvénile contre l'hypocrisie des prêtres et contre l'insolence de la noblesse s'unissait à des idées mûres, fermes et arrêtées. Les plus jeunes gens et les vieillards étaient les partisans du régime décrépit: les hommes à la chevelure argentée, par habitude, et la *jeunesse dorée* par mécontentement contre la simplicité bourgeoise des mœurs républicaines. C'est l'inverse aujourd'hui : les enthousiastes exclusifs de la liberté sont tout jeunes ou tout vieux. Ces derniers connaissent encore par leur propre expérience les infamies de l'ancien régime, et ils pensent avec ravissement à ce temps de la première révolution où ils furent eux-mêmes si forts et si grands. Les autres, les jeunes gens, aiment cette époque parce qu'ils sont avides d'abnégation et d'héroïsme, qu'ils soupirent après les grandes actions et méprisent la timidité mesquine et l'égoïsme mercantile des gouvernants d'aujourd'hui. Les hommes d'un âge intermédiaire sont, pour la plupart, fatigués du métier d'opposition taquine qu'ils ont fait sous la restauration ou corrompus par les temps de l'empire, dont la gloire retentissante et les éclatantes parades avaient tué la simplicité bourgeoise et l'amour de la liberté. D'ailleurs cette période héroïque de l'empire a

coûté la vie à un bien grand nombre qui seraient hommes faits aujourd'hui, de sorte que parmi ces derniers il n'y a que peu d'exemplaires complets de plusieurs années.

Au reste, jeunes et vieux, dans la salle des *Amis du Peuple*, conservaient un digne sérieux, comme on le trouve toujours chez des hommes qui se sentent forts. Seulement leurs yeux étincelaient, et souvent ils criaient : *C'est vrai ! c'est vrai !* quand l'orateur articulait un fait. Lorsque le citoyen Cavaignac, dans un discours que je ne pus bien saisir, parce que son débit est haché et jeté négligemment, parla des persécutions judiciaires auxquelles les écrivains sont toujours exposés, je m'aperçus que mon voisin se cramponnait à moi pour résister à son émotion intérieure, et qu'il se mordait les lèvres pour ne pas parler. C'était un jeune enragé aux yeux brillants comme des étoiles en fureur; il portait le petit chapeau de toile cirée à larges bords qui distingue les républicains. « Mais n'est-il pas vrai, me dit-il enfin, que cette persécution des écrivains est une censure indirecte? Il faut qu'on puisse imprimer tout ce qu'on peut dire, et l'on doit pouvoir tout dire. Marat soutenait que c'était injustice de citer pour manifestation d'opinion un citoyen de-

vant un tribunal et qu'on ne doit compte d'une opinion qu'au public. Tout ce qu'on dit n'est qu'une opinion; Camille Desmoulins remarque encore avec raison: qu'aussitôt que les décemvirs eurent interpolé dans les codes qu'ils avaient rapportés de Grèce une loi contre la calomnie, on découvrit aussitôt qu'ils avaient l'intention d'anéantir la liberté et de rendre permanent leur décemvirat. De même quand Octave, quatre cents ans plus tard, remit en vigueur cette loi des décemvirs et ajouta encore un article à cette autre: *Lex Julia læsæ majestatis*, on put dire que la liberté romaine rendait le dernier soupir. »

J'ai rapporté toutes ces citations pour faire voir quelles sont les autorités des *Amis du Peuple*. Le dernier discours de Robespierre, du 8 thermidor, est leur évangile. Il était cependant comique de voir ces gens crier à l'oppression pendant qu'on leur permet de se fédérer ouvertement contre le gouvernement, et de dire des choses dont la dixième partie suffirait, en Allemagne, pour faire condamner un homme à une enquête perpétuelle. On disait pourtant, ce soir-là, qu'il était question de mettre un terme à ce désordre et de fermer la salle des *Amis du Peuple*. « Je crois, citoyen, que la garde nationale et la ligne nous cerne-

ront aujourd'hui, me dit, par forme d'avertissement, mon voisin; avez-vous préparé vos pistolets? — Je m'en vais les chercher, répondis-je. » Puis, je quittai la salle et me fis voiturer dans une soirée du faubourg Saint-Germain. Là ce n'était que lumière, glaces flamboyantes, fleurs, épaules nues, eau sucrée, gants jaunes et fadaises. Et puis toutes les figures rayonnaient d'une joie aussi triomphante que si la victoire de l'ancien régime eût été décidée, et pendant que les *Vive la république* de la rue de Grenelle me tintaient encore dans les oreilles, il me fallut recevoir l'assurance la plus précise que le retour de l'enfant du miracle, avec toute sa parenté de miracle, pouvait être regardé comme certain. Je ne puis m'empêcher de dénoncer deux doctrinaires que j'ai vus dans cette maison danser des gigues anglaises; ces messieurs ne dansent qu'à l'anglaise. Une aimable dame me demanda si l'on pouvait compter sur l'assistance des Allemands et des Cosaques? Je l'assurai que nous nous ferions encore une fois un honneur de sacrifier notre argent et notre sang pour restaurer les Bourbons de la branche aînée. — Savez-vous aussi, ajouta la dame, que c'est aujourd'hui le jour où Henri V a fait sa première communion? — Quel jour important pour les amis de l'autel et du

trône! répliquai-je, jour saint, digne d'être chanté par Lamartine!

Cependant la nuit de ce beau jour devait être marquée en rouge dans le calendrier de la France, et les bruits à ce sujet devinrent le lendemain matin l'entretien de tout Paris. Les contradictions de l'espèce la plus folle ne manquèrent pas de circuler, et maintenant encore un voile mystérieux couvre, comme je l'ai déjà dit, toute cette histoire de conjuration. On disait qu'on voulait massacrer toute la famille royale et la nombreuse société rassemblée aux Tuileries; qu'on avait gagné le concierge du Louvre pour pouvoir pénétrer par la grande galerie immédiatement dans la salle de danse du Palais; qu'on avait tiré un coup de feu destiné au roi, lequel n'en avait pas été atteint; que plusieurs centaines d'individus avaient été arrêtés, etc., etc. L'après-midi, je trouvai dans le jardin des Tuileries une grande foule de gens qui regardaient les fenêtres, comme s'ils voulaient voir le coup de feu qui avait été tiré. L'un racontait que Périer était monté à cheval la nuit précédente et qu'il avait couru à la rue des Prouvairs, au moment où les conjurés avaient été arrêtés après avoir tué un agent de police. On avait voulu incendier le pavillon de Flore et attaquer par le dehors le pavillon

Marsan. Le roi, disait-on, était fort affligé. Les femmes le plaignaient et les hommes secouaient la tête avec un air mécontent. Les Français ont horreur du meurtre nocturne. Dans les temps les plus orageux de la révolution, les actes les plus horribles furent accomplis publiquement et à la clarté du jour.

Je n'ai pu savoir encore précisément jusqu'à quel point le concierge du Louvre a trempé dans la conspiration du 2 février. Les uns disent qu'il a donné l'éveil à la police aussitôt qu'on lui eut offert de l'argent pour livrer les clefs du Louvre. D'autres croient qu'il les a en effet livrées et qu'il est arrêté maintenant. Dans tous les cas, on voit, en de semblables circonstances, comme les postes les plus importants à Paris sont confiés aux personnes les moins admissibles, sans qu'il soit pris des garanties particulières de sûreté. Ainsi le trésor même a été longtemps entre les mains d'un spéculateur de papiers publics que l'État devait récompenser par une couronne de chêne pour n'avoir perdu à la Bourse que 6 millions au lieu de 100 millions. Ainsi la galerie des tableaux du Louvre, qui est la propriété du genre humain plus encore que celle des Français, aurait pu devenir le théâtre d'attentats nocturnes, et périr au milieu du désordre. Ainsi le cabinet des mé-

dailles vient d'être la proie de voleurs, qui n'en ont sûrement pas dérobé les richesses par amour pour la numismatique, mais pour les faire voyager directement dans le creuset. Quelle perte pour la science, puisque parmi ces antiquités enlevées se trouvaient, non-seulement les morceaux les plus rares, mais peut-être même les seuls exemplaires qui existassent encore! La destruction de ces antiques monnaies est irréparable; car les anciens ne peuvent, quoi qu'on veuille, se remettre à nous en fabriquer de nouvelles. Et ce n'est pas seulement une perte pour les sciences; mais l'anéantissement de ces petits monuments d'or et d'argent enlève à la vie elle-même l'expression de sa réalité. L'histoire ancienne résonnerait à nos oreilles comme un conte d'enfants, n'étaient les pièces de monnaies de ces temps, la chose la plus réelle de ces époques, qui sont restées pour témoigner que ces peuples et ces rois antiques, dont nous lisons tant de choses merveilleuses, ont réellement existé, qu'ils ne sont pas de vaines figures de fantaisie, des inventions rêveuses de poëtes, comme nous l'assurent maints écrivains qui voudraient nous persuader que toute l'histoire de l'antiquité, tous les documents écrits qui nous en restent ont été forgés dans le moyen âge par

les moines. De semblables assertions avaient leur réfutation la plus sonore dans le cabinet des médailles de Paris. Mais ces trésors sont perdus sans retour; une partie de l'histoire ancienne est empochée et fondue du même coup, et les peuples et les rois les plus puissants de l'antiquité ne sont plus, aujourd'hui, que des fables auxquelles on n'a plus besoin de croire.

Il est plaisant qu'on garnisse à présent de barres de fer les fenêtres de ce cabinet volé, quoiqu'il ne soit pas probable que les larrons reviennent de nuit pour restituer leur larcin. Lesdites barres de fer sont peintes en rouge, ce qui fait très-bon effet. Tous les passants lèvent la tête et partent d'un éclat de rire. M. Raoul Rochette, le conservateur des médailles volées, doit bien s'étonner que les voleurs ne l'aient pas volé lui-même, lui qui s'est toujours attribué plus d'importance qu'aux médailles, et regardait cette collection comme une possession inutile, si, par malheur, il n'était plus là pour l'expliquer. Il se promène maintenant dans l'oisiveté et ricane comme notre cuisinière, un jour que le chat lui avait dérobé dans la cuisine un morceau de viande crue. « Le voilà bien avancé, il ne sait pas faire cuire la viande », disait notre cuisinière, et elle riait aussi.

. . . . . .

Pendant que des embarras et des urgences de toutes sortes bouleversent l'intérieur de l'État, que les affaires extérieures se compliquent d'une manière inquiétante; pendant que toutes les institutions, y compris la plus élevée, la royauté, sont compromises, que le désordre politique menace toutes les existences; Paris, cet hiver, est toujours l'ancien Paris, la belle ville des merveilles, qui sourit avec tant de grâce au jeune homme, exalte si puissamment l'homme fait et console si doucement le vieillard. « C'est là qu'on peut se passer de bonheur », disait madame de Staël; mot plein de justesse, mais qui dans sa bouche perdait son effet; car elle ne se sentait si malheureuse depuis longtemps que parce qu'elle ne pouvait vivre à Paris et que Paris était son bonheur. Ainsi l'amour pour Paris est pour beaucoup dans le patriotisme des Français, et si Danton ne prit pas la fuite, parce qu'on ne peut emporter la patrie attachée aux semelles de ses souliers, cela voulait dire qu'on ne trouverait pas à l'étranger les magnificences de Paris. Mais Paris est à proprement dire toute la France. Celle-ci n'est que la grande banlieue de Paris. Sauf ses belles campagnes et les aimables qualités de ses

habitants, en général toute la France est déserte, déserte au moins sous le rapport intellectuel. Tout ce qui se distingue en province émigre de bonne heure dans la capitale, foyer de toute lumière et de tout éclat. La France ressemble à un jardin où l'on a cueilli les plus belles fleurs pour les réunir en bouquet, et ce bouquet s'appelle Paris. Il est vrai que son parfum n'a plus aujourd'hui autant de puissance qu'après ces journées fleuries de juillet, quand tous les peuples en étaient entêtés. Pourtant il est encore assez beau pour briller comme un bouquet de fiancée au sein de l'Europe. Paris n'est pas la capitale de la France seule, mais bien de tout le monde civilisé; c'est le rendez-vous de ses notabilités intellectuelles. Ici est rassemblé tout ce qui est grand par l'amour ou par la haine, par le sentiment comme par la pensée, par le savoir ou par la puissance, par le bonheur comme par le malheur, par l'avenir ou par le passé. Quand on considère la réunion d'hommes distingués ou célèbres qu'on y trouve, Paris nous apparaît comme un Panthéon des vivants. On crée ici un nouvel art, une nouvelle religion, une nouvelle vie; c'est ici que s'agitent joyeusement les créateurs d'un nouveau monde. Les hommes du pouvoir s'y démènent d'une façon mes-

quine, mais le peuple est grand et sent la hauteur vertigineuse de sa mission. Les fils veulent rivaliser avec leurs pères, descendus glorieux et consacrés dans la tombe. On entrevoit l'aurore de puissantes actions, et de nouveaux dieux veulent se révéler. Et puis on rit et l'on danse partout; partout éclate la plaisanterie légère, la moquerie la plus gaie; et comme nous sommes en carnaval, beaucoup se déguisent en doctrinaires, se griment la figure avec du pédantisme à mourir de rire et vont soutenant qu'ils ont peur de la Prusse.

IV

Paris, 1er mars 1832.

Les événements d'Angleterre réclament depuis quelque temps, plus que jamais, toute notre attention. Nous devons nous avouer à la fin que l'hostilité déclarée des rois absolus nous est moins dangereuse que l'équivoque amitié du constitutionnel John Bull. Les intrigues populicides de l'aristocratie anglaise se manifestent assez menaçantes à la clarté du jour, et les brouillards de Londres ne cachent plus qu'insuffisamment les mailles et les nœuds subtils qui rattachent le réseau de protocoles de la conférence aux lacets parlementaires. La diplomatie a veillé là-bas, avec plus d'activité que partout ailleurs, sur ses intérêts de naissance; elle a tissu avec plus de zèle que jamais la trame la plus pernicieuse, et M. de Talleyrand semble être araignée et mouche en même temps. Est-ce que le vieux diplomate n'est plus aussi rusé que jadis, quand,

nouvel Hephaistos, il prit le puissant dieu de la guerre lui-même dans ses mailles de fer si habilement forgées? Ou bien lui est-il arrivé cette fois comme au surraffiné Merlin, qui s'enlaça lui-même dans le charme qu'il avait inventé et demeura captif au fond d'un tombeau, enchaîné par sa propre parole, retenu par ses conjurations? Mais pourquoi avoir placé M. de Talleyrand justement au poste le plus important pour les intérêts de la révolution de juillet, quand il eût fallu plutôt l'inflexible droiture d'un citoyen irréprochable? Je ne veux pas dire expressément que le vieil et glissant ci-devant évêque d'Autun n'est pas un homme d'honneur: au contraire, le serment qu'il vient de prêter, il le tiendra certainement, car c'est le treizième. Nous n'avons sans doute pas d'autre garantie de sa probité, mais elle est suffisante; car il n'est jamais arrivé qu'un homme honorable ait pour la treizième fois violé son serment. On assure d'ailleurs que lors de son audience de congé, Louis-Philippe lui a dit, par précaution: « M. de Talleyrand, quelque considérables que soient les offres qu'on pourra vous faire, je vous donne le double dans tous les cas. » Cependant avec un homme déloyal, il n'y aurait encore là aucune sûreté; car il est dans le ca-

ractère de la déloyauté de ne pas demeurer fidèle à soi-même, de sorte qu'on ne peut compter l'enchaîner par la satisfaction de l'intérêt personnel.

Le pire est que les Français se figurent Londres comme un second Paris, le West-End comme un faubourg Saint-Germain; qu'ils prennent les réformateurs anglais pour des libéraux liés à eux par la fraternité, les parlements pour une chambre des pairs et une chambre des députés; enfin qu'ils mesurent et jugent tout ce qui se passe et tout ce qui existe en Angleterre d'après des règles et des habitudes françaises. Il en résulte des erreurs qu'ils paieront peut-être bien cher dans la suite. Les deux peuples ont un caractère trop diamétralement opposé pour pouvoir s'entendre, et les circonstances dans les deux pays ont une origine trop différente pour souffrir la comparaison, surtout sous le rapport politique. Le supplément de mes *Reisebilder* contient à ce sujet beaucoup de documents instructifs recueillis sur les lieux par moi-même, et je suis obligé d'y renvoyer pour éviter des répétitions. Je citerai encore les excellents *Mémoires du prince de Puckler-Muskau*, quoique l'âme poétique de l'auteur ait bien voulu voir dans ce dur et raide anglicisme plus de mouvement intellectuel qu'on

ne pourrait y en trouver réellement. Il faudrait, pour décrire exactement l'Angleterre, le faire en style de manuel de haute mécanique, à peu près comme s'il s'agissait d'une immense manufacture compliquée, d'une machine roulant, bourdonnant, grondant, frottant, sifflant, foulant et bruissant à en faire mal, où les rouages d'utilité brillants et polis tournent autour des dates revêtues de rouille historique. Les saints-simoniens disent avec raison que l'Angleterre est la main et la France le cœur du monde. Hélas ! ce grand cœur du monde perdrait tout son noble sang si, comptant sur la générosité anglaise, il demandait un jour secours à cette main sèche et glacée. Je ne me représente pas l'égoïste Angleterre comme une énorme panse à bière, ainsi qu'on nous l'a fait sur les caricatures, mais bien sous la figure d'un long, maigre et osseux vieux garçon, qui rattache à sa culotte un bouton décousu et se sert d'un fil roulé en peloton autour du globe du monde... Il coupe tranquillement le fil à l'endroit où il n'en a plus besoin et laisse, avec le même calme, tomber dans l'abîme le monde entier.

Les Français s'imaginent que le peuple anglais veut la liberté à leur manière et qu'il lutte, tout comme

eux, contre les usurpations d'une aristocratie; qu'ainsi la garantie d'une étroite alliance entre les deux peuples n'existerait pas seulement dans une conformité d'intérêts vis-à-vis de l'étranger, mais encore sous le rapport intérieur. Mais ils ne savent donc pas que le peuple anglais, par lui-même, est tout à fait aristocrate, et que ce n'est que dans le sens le plus étroit de l'esprit de corporation qu'il demande sa liberté, c'est-à-dire ses libertés accordées par chartes et priviléges, tandis que la liberté française, liberté faite pour tout le genre humain, liberté dont tout l'univers, les titres de la raison à la main, se mettra un jour en possession, est essentiellement et pour elle-même odieuse aux Anglais. Ceux-ci ne connaissent qu'une liberté anglaise, liberté anglo-historique, patentée à l'usage des sujets de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne, basée sur quelque vieille loi, par exemple du temps de la reine Anne. Burke, qui voulait *burker* les âmes et vendre la vie réelle à l'anatomie de l'histoire, ne savait trouver à la révolution française de grief plus capital que celui de ne pas s'appuyer, comme celle d'Angleterre, sur de vieilles institutions, et il ne peut pas comprendre qu'un état puisse subsister sans *nobility*. La *nobility* d'Angleterre est à la

vérité tout autre chose que la noblesse française, et elle mérite que j'en fasse précisément cet éloge. La noblesse anglaise s'est toujours opposée à l'absolutisme des rois, de concert avec le peuple, dont elle soutenait les droits en même temps que les siens propres; la noblesse de la France au contraire s'est rendue à discrétion aux rois. Depuis Mazarin, elle n'a plus résisté à leur puissance; elle n'a plus cherché qu'à en obtenir sa part, au moyen d'un souple service de cour. Manœuvres travaillant en commun avec les rois, elle a opprimé et trahi le peuple. La noblesse française s'est, à son insu, vengée sur les rois de l'état d'oppression où elle avait été réduite, en les livrant aux séductions d'une dépravation énervante, en les rendant presque imbéciles à force de flatteries. Sans doute, épuisée elle-même de force d'esprit, elle a dû, à cause de cela, tomber avec la vieille royauté : le 10 août ne trouva aux Tuileries qu'une troupe grisonnante et décrépite, armée de faibles épées de parade, et ce ne fut pas un homme, mais une femme qui ordonna avec courage et fermeté la résistance. Mais aussi cette dernière dame de la chevalerie française, cette dernière représentante de l'ancien régime expirant ne devait pas non plus descendre dans la tombe

avec tant d'éclat de jeunesse, et il fallait encore qu'une nuit d'effroi teignît d'un blanc de neige la blonde chevelure de la belle Antoinette.

Il en a été tout autrement de la noblesse anglaise. Celle-ci a maintenu sa force; ses racines s'étendent dans le sol vigoureux, le peuple, qui admet comme les rejetons d'une espèce pure les plus jeunes fils de la nobility et, par cet intermédiaire qu'on appelle la *gentry*, demeure toujours allié avec la nobility, la véritable noblesse. D'ailleurs, elle est pleine de patriotisme; elle a jusqu'à ce jour vraiment représenté la vieille Angleterre avec un zèle non simulé, et ces lords, qui coûtent tant, ont aussi, quand il le fallait, fait à la patrie des sacrifices. Il est vrai qu'ils sont arrogants, et beaucoup plus que la noblesse du Continent, qui porte son arrogance en montre et se distingue extérieurement du peuple par des costumes, des rubans, du mauvais français, des armoiries, des croix et autres jouets. La noblesse anglaise méprise trop la bourgeoisie pour juger nécessaire de lui imposer par des moyens extérieurs et d'exposer en public les insignes de sa puissance. Au contraire, on voit, comme des dieux incognito, les nobles anglais vêtus d'une manière simple et bourgeoise, sans être

remarqués, parcourir les rues, les théâtres et les raouts de Londres. Ils réservent leurs décorations féodales et autres oripeaux de cette espèce pour les fêtes de la cour et pour les anciennes cérémonies. Aussi se maintiennent-ils chez le peuple en bien plus grand respect que nos dieux du continent, qui vont partout, et connus de tous, revêtus de leurs attributs. J'entendis un jour, sur le pont de Waterloo, à Londres, un jeune garçon qui disait à un autre : *Have you ever seen a nobleman* (As-tu jamais vu un noble)? à quoi l'autre répondit : *No; but I have seen the coach of the lord mayor* (Non; mais j'ai vu le carrosse du lord maire). Ce carrosse est en effet une caisse d'une grandeur merveilleuse, dorée avec une richesse inouïe, fabuleusement bigarrée de toutes couleurs, avec un cocher habillé en velours rouge, raide de galons d'or, et la chevelure poudrée et serrée dans une bourse, puis trois laquais *dito* auxquels la bourse de cheveux ne fait pas faute. Si donc le peuple d'Angleterre se querelle en ce moment avec sa noblesse, ce n'est pas pour l'amour de l'égalité civile, à laquelle il ne pense pas, ni de la liberté civile, dont il jouit complétement, mais seulement pour une question d'argent. La noblesse, en possession de toutes les sinécures, de toutes

les prébendes ecclésiastiques et d'emplois exorbitamment rétribués, regorge dans une abondance audacieuse, pendant que la plus grande partie du peuple, chargée d'impôts accablants, languit et meurt de faim dans la misère la plus profonde. Celui-ci demande en conséquence une réforme parlementaire, et ceux des nobles qui soutiennent cette mesure n'ont rien autre chose en vue que de la faire servir à des améliorations matérielles.

Oui, la noblesse anglaise est encore aujourd'hui plus étroitement alliée avec le peuple qu'avec les rois, dont elle a toujours su se maintenir indépendante, au rebours de la noblesse française. Elle n'a prêté aux rois que son épée et sa parole, mais elle n'a pris à leur vie privée, à leurs plaisirs qu'une part indifférente et familière. Cela s'est passé ainsi même aux époques les plus corrompues. De cette façon, la noblesse anglaise, tout en baisant la main royale et fléchissant le genou, parce que l'étiquette le veut ainsi, est demeurée de fait sur un pied égal avec les rois auxquels elle s'est opposée assez sérieusement aussitôt qu'ils ont voulu porter atteinte à ses priviléges ou se soustraire à son influence. C'est ce qui est arrivé, il y a quelques années, de la manière la plus évidente, lorsque Canning de-

vint ministre. Dans le moyen âge, les barons anglais auraient, en pareil cas, pris le casque et endossé la cuirasse; puis, le glaive au poing et suivis de leurs vassaux, ils seraient entrés au château du roi et se seraient fait donner satisfaction avec une soumission ironique et une courtoisie armée. De nos jours, il leur a fallu recourir à des moyens moins chevaleresques, et les gentilshommes qui composaient alors le ministère cherchèrent, comme on sait, à imposer au roi en donnant tous à l'improviste, et avec un accord perfide, leurs démissions. Les suites en sont assez connues. Georges IV s'appuya sur Georges Canning, le véritable saint Georges de l'Angleterre, qui fut sur le point d'abattre le dragon le plus puissant du monde. Après lui vint lord Goderich avec sa figure vermeille et fleurie et son ton affecté de véhémence d'avocat, qui laissa bientôt tomber de ses faibles mains la lance qui lui avait été remise, de telle sorte que le pauvre roi fut obligé de se remettre à la merci de ses antiques barons, et que le général de la sainte alliance reçut de nouveau le commandement. J'ai démontré ailleurs pourquoi aucun ministre libéral ne peut rien faire de très-bon en Angleterre et doit en conséquence céder la place à ces fiers tories, qui font passer naturellement

un grand bill d'amélioration avec d'autant plus de facilité qu'ils n'ont pas à vaincre la résistance parlementaire de leur propre entêtement. C'est dans tous les temps le diable qui a bâti les plus grandes églises. Wellington a fait triompher cette émancipation pour laquelle Canning avait combattu inutilement, et il est peut-être destiné à emporter ce bill de réforme qui fera probablement chavirer lord Grey. Je crois à la chute prochaine de ce dernier, et nous verrons alors revenir au gouvernement tous ces irréconciliables aristocrates qui, depuis quarante ans, ont combattu, coûte que coûte, le peuple français, représentant des idées démocratiques. Cette fois, la vieille rancune cédera sans doute le pas aux intérêts matériels, et l'on verra volontiers le rival plus dangereux de l'Est et ses satellites combattu par les armes françaises; d'autant plus que ce seront des ennemis qui s'affaibliront l'un par l'autre. Oui, les Anglais exciteront encore le coq gaulois au combat contre les aigles absolus; avides de spectacle, ils regarderont du haut de leurs longs cous, de l'autre rive du canal, et applaudiront comme à Cok-Pit et parieront beaucoup de milliers de guinées sur l'issue de la lutte.

Les dieux contempleront-ils, du haut de leur pa-

villon azuré, ce spectacle avec une semblable indifférence? Anglais du ciel, seront-ils témoins insensibles de nos cris de détresse et de nos blessures? N'auront-ils qu'un regard de plomb pour ce combat à mort des peuples . . . . . .

. . . . . .

Hélas! puisse l'exemple de leur empereur apprendre encore à temps aux Français ce qu'on peut attendre de la magnanimité anglaise! Est-ce que *le Bellérophon* n'a pas depuis longtemps détruit cette chimère? Puisse la France ne jamais compter sur l'Angleterre, comme la Pologne a compté sur la France!

Si pourtant cet affreux malheur devait se réaliser, si la France, mère de la civilisation et de la liberté, devait être perdue par légèreté et par trahison, si le langage grasseyant des lieutenants de Postdam devait encore retentir dans les rues de Paris, la sale botte teutonique souiller de nouveau le noble pavé des boulevards, le Palais-Royal exhaler encore une fois l'odeur de cuir de Russie, alors il y aurait dans le monde un homme qui serait plus malheureux que jamais homme n'a été, un homme qui, par ses déplorables et mesquines idées de comptoir, serait devenu responsable de la perte de sa patrie, dont le

cœur serait dévoré par tous les serpents du remords et la tête chargée de toutes les malédictions de l'humanité. Les damnés de l'enfer se consoleraient alors entre eux en se racontant les tourments de cet homme, les tourments de Casimir Périer. Quelle effrayante responsabilité pèse en effet sur ce seul homme! Le frisson me saisit toutes les fois que je l'approche. Je suis resté naguère pendant une heure comme enchaîné auprès de lui par un charme mystérieux, et j'observais cette figure sombre qui s'est placée si hardiment entre les peuples et le soleil de juillet. Si cet homme tombe, me disais-je alors, la grande éclipse de soleil finira, et l'étendard tricolore du Panthéon reprendra son éclat inspirateur, et les arbres de la liberté fleuriront de nouveau! Cet homme est l'Atlas qui porte sur ses épaules la bourse et tout l'échafaudage des puissances européennes, et s'il tombe, tomberont aussi les comptoirs de change, et les cours, et l'égoïsme, et la grande boutique où l'on a trafiqué des espérances les plus nobles de l'humanité.

Ce n'est pas tout à fait à tort qu'on le nomme Atlas. Périer est un homme d'une taille peu ordinaire, aux larges épaules, à la charpente forte et d'un aspect puissant. On se fait ordinairement une fausse idée de

son extérieur, soit parce que les journaux parlent sans cesse de son état maladif pour l'irriter, lui qui se porte fort bien et veut rester président du conseil, soit parce qu'on raconte, à propos de cette même irritation, les anecdotes les plus exagérées et que l'on juge comme son état naturel la passion avec laquelle on le voit agir à la tribune. Mais cet homme est tout autre quand on l'aperçoit dans sa maison, en société et surtout dans une situation tranquille. Alors son visage acquiert, au lieu de cette expression animée d'exaltation ou d'abattement que lui donne la tribune, une dignité vraiment imposante; tout son être se relève avec une virilité plus belle et plus noble, et on l'observe avec satisfaction aussi longtemps qu'il ne parle pas. Sous ce rapport, il est tout l'opposé de la dame de comptoir de mon café de prédilection, qui ne paraît pas belle tant qu'elle se tait et dont tous les traits rayonnent de grâce aussitôt qu'elle ouvre la bouche. Seulement Périer, quand il se tait longtemps et qu'il écoute avec attention les autres, contracte profondément ses lèvres amincies, ce qui donne à la bouche l'aspect d'un creux prononcé. Alors, il a coutume de faire signe avec sa tête penchée et attentive, comme un homme qui semble dire : Tout s'arrangera.

Son front est élevé, et le paraît d'autant plus que le dessus de la tête n'est couvert que de rares cheveux. Ces cheveux sont gris, presque blancs, couchés à plat et couvrent assez maigrement le reste de la tête, dont la courbure est belle et bien proportionnée, et le long de laquelle de petites oreilles se dessinent presque avec grâce. Le menton est court et ordinaire. Le noir bouquet de ses sourcils descend d'un air rude et sauvage sur les orbites creux au fond desquels ses yeux, profondément cachés, semblent se tenir aux aguets; mais il en sort parfois un éclair qui brille comme un stylet. Son teint est gris-jaune, couleur ordinaire des soucis et de la contrariété. On voit courir sur sa face toutes sortes de plis singuliers, qui, sans être communs, il est vrai, ne sont pas nobles non plus, peut-être sont-ils juste-milieu. On prétend reconnaître en lui le banquier et trouver dans sa tenue les habitudes mercantiles; j'ai même un ami qui assure qu'il a toujours envie de lui demander le prix du café ou le cours du change. Mais quand on sait qu'un homme est aveugle, dit Lichtenberg, on croit toujours s'en apercevoir, même à sa nuque. Je ne trouve sans doute dans tout l'extérieur de Casimir Périer rien qui me rappelle la noblesse de naissance; mais il a dans son être

beaucoup de cette belle culture de la bourgeoisie, telle qu'on la trouve chez les hommes chargés des soins les plus actifs des affaires publiques et qui n'ont pas le temps de s'occuper de manières chevaleresques et d'autres semblables moyens de toilette.

C'est d'après ses discours qu'on peut mieux juger Périer; c'est son meilleur côté, au moins pendant la période de la restauration, où, l'un des plus éminents parmi les orateurs de l'opposition, il fit la plus noble guerre au charlatanisme menteur de la prêtrise et de la courtisanerie. J'ignore s'il était alors aussi emporté extérieurement qu'il l'est aujourd'hui. Je ne faisais à cette époque que lire ses discours, modèles de tenue et de dignité, et tellement calmes et sensés que je le jugeais un homme tout à fait âgé. La plus sévère logique régnait dans ces discours; il y avait quelque chose de raide, des arguments raides, serrés l'un à côté de l'autre comme des barres de fer infrangibles, derrière lesquelles apparaissait souvent une ombre de sensibilité, telle qu'un pâle visage de nonne à travers la grille d'un parloir de couvent. Les raides arguments, les barres de fer sont restés; mais on ne voit plus derrière que colère impuissante, comme un animal sauvage qui bondit çà et là.

Beaucoup des derniers discours de Périer, qui ont pour objet des projets de loi, par exemple celui de la pairie, ne sont pas son ouvrage. Le temps manque au ministre pour des travaux d'une telle étendue; il lui faut maintenant devenir chaque jour dans ses improvisations d'autant plus irritable, plus passionné que le système qu'il doit défendre est plus inquiétant, plus dépourvu de dignité et de noblesse. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Est-ce l'esprit de la satire qui m'offre des contrastes, ou bien Casimir Périer a-t-il réellement une ressemblance avec le plus grand ministre qui ait jamais gouverné l'Angleterre, avec Georges Canning? Mais je ne suis pas le seul qui avoue qu'il rappelle étonnamment ce grand homme et qu'il existe une affinité secrète entre tous les deux.

Peut-être cette ressemblance entre Périer et Canning se manifeste-t-elle dans leur naissance également plébéienne et dans leur apparition bourgeoise, dans la difficulté de leur position, dans leur inébranlable force d'action, dans la résistance qu'ils opposèrent

aux attaques féodales et aristocratiques. Elle cesse dans la ligne adoptée et dans les sentiments déployés par chacun d'eux. Le premier, né, élevé sur les moelleux coussins de l'opulence, a pu développer en paix ses meilleurs penchants, et sans peine, prendre part à cette opposition aisée que la bourgeoisie fit pendant la restauration contre l'aristocratie et le jésuitisme. Georges Canning au contraire, né de parents malheureux, n'était que le pauvre fils d'une pauvre mère, qui le jour veillait sur lui dans la tristesse et dans les larmes, et le soir était obligée pour lui gagner du pain de monter sur le théâtre, de jouer la comédie et de rire. Passant plus tard du petit malheur de l'indigence dans le malheur plus grand d'une dépendance brillante, il subit l'appui d'un oncle et la protection d'une noblesse orgueilleuse.

Mais si ces deux hommes furent différents par la situation où le sort les jeta et les maintint longtemps, ils le furent plus encore par les sentiments dont ils firent preuve quand ils eurent atteint le sommet de la puissance, là où ils pouvaient enfin, libres de toute contrainte, prononcer le grand mot de l'énigme. Casimir Périer, qui n'avait jamais été dépendant, qui avait toujours eu largement en son pouvoir les moyens de

conserver, d'entretenir, d'accroître en soi la flamme sacrée de la liberté, se montra tout d'un coup animé d'un esprit étroit et mercantile; méconnaissant ses forces, il se courba devant ces puissants qu'il pouvait anéantir, il mendia la paix qu'il aurait dû n'accorder qu'à titre de grâce; et maintenant il viole l'hospitalité, offense le malheur le plus sacré, et, Prométhée à rebours, il ravit aux hommes la lumière pour la rendre aux dieux. Georges Canning au contraire, d'abord gladiateur au service des tories, quand il put enfin secouer les chaînes de cet esclavage se leva dans toute la majesté de sa bourgeoisie native et, au grand effroi de ces ci-devant Mécènes, proclama, Spartacus de Downing-Street, la liberté civile et religieuse pour tous les peuples et gagna à l'Angleterre tous les cœurs libéraux et par suite la prépondérance en Europe.

C'était alors un temps bien sombre en Allemagne; rien que hiboux, édits de censure, odeur de prison, romans d'abnégation, parades militaires, bigotisme et imbécillité. Quand tout à coup l'éclat des paroles de Canning vint nous éclairer, tout ce qui avait un cœur encore ouvert à l'espérance poussa des cris de joie. En ce qui touche l'auteur de ces articles, il donna le baiser d'adieu

aux objets de ses plus chères affections et s'embarqua pour Londres, afin d'y voir et d'y entendre Canning. Je passai alors des journées entières dans la galerie de Saint-Étienne et vécus de sa vue; et je bus les paroles qui sortaient de sa bouche, et mon cœur était enivré. Il était de taille moyenne, beau; son visage, clair et noble; son front, très-élevé, un peu chauve; sa bouche, arrondie avec un sentiment de bienveillance; ses regards étaient doux et persuasifs. Assez véhément dans ses gestes quand il frappait quelquefois sur la boîte de tôle qui était devant lui sur la table des actes, il restait toujours dans la passion plein de convenance et de dignité, *gentlemanlike*. En quoi consistait donc sa ressemblance extérieure avec Casimir Périer? Je ne sais; mais la figure de celui-ci, quoique plus grande et plus forte, me présente une analogie frappante avec celle de Canning. Une certaine disposition maladive, irritable et abattue, que nous voyions chez celui-ci, est remarquable aussi chez Périer. Quant au talent, la balance reste égale entre eux. Seulement Canning accomplissait les choses les plus difficiles avec une certaine aisance, semblable à Ulysse qui tendait l'arc rebelle avec autant de facilité qu'il aurait fait des cordes d'une lyre; tandis que

Périer montre dans l'acte le moins important une certaine pesanteur, déploie toutes ses forces à propos de la mesure la plus insignifiante, et met en mouvement toute sa cavalerie et son infanterie spirituelle et réelle; enfin, quand il veut toucher les cordes les plus délicates, il gesticule avec autant d'effort que s'il tendait l'arc d'Ulysse. J'ai caractérisé plus haut ses discours. Canning était aussi l'un des plus grands orateurs de son temps. On lui reprochait seulement un langage trop fleuri, trop paré. Mais il n'a certainement mérité ce reproche que dans sa première période, à l'époque où, dans une position dépendante encore, il ne pouvait exprimer son opinion personnelle et comblait ce vide par des fleurs oratoires, des arabesques spirituelles et des traits brillants. Son langage n'était pas alors une épée, mais seulement le fourreau, œuvre d'un travail précieux, où l'or finement ciselé en guirlandes et les pierreries incrustées étincelaient de la façon la plus riche. Plus tard, il tira de ce fourreau la lame d'acier, droite et sans ornement, qui étincelait aussi avec autant de magnificence et qui avait au moins assez de pointe et de tranchant. Il me semble voir encore les figures pleureuses assises en face de lui, surtout le ridicule sir Thomas Lethbridge, qui lui demandait,

avec beaucoup de pathos, s'il avait déjà choisi les membres de son ministère. Canning se leva tranquillement comme s'il eût voulu faire un long discours, dit en parodiant l'emphase pathétique : *Yes!* puis se rassit aussitôt au milieu des éclats de rire les plus bruyants. C'était alors un coup d'œil étonnant. Presque toute l'ancienne opposition était assise derrière les ministres, entre autres le digne Russel, l'infatigable Brougham, le savant Makintosh, Cam-Hobhouse avec son visage tout ravagé par les orages, le noble Robert Wilson au nez pointu et Francis Burdett, longue figure inspirée à la Don Quichotte, dont l'excellent cœur est un jardin toujours florissant de pensées libérales et dont les maigres genoux touchaient alors, comme le disait Cobbett, le dos de Canning. Ce temps vivra toujours dans ma mémoire, et jamais je n'oublierai le moment où j'entendis Georges Canning parler des droits des peuples, où je fus frappé par ces paroles d'émancipation, tonnerre sacré dont les éclats roulèrent sur toute la terre et laissèrent un écho consolant dans la cabane du Mexicain et dans celle du plus pauvre Hindou. *That is my thunder!* pouvait dire alors Canning. Sa voix, belle, sonore et pénétrante, sortait avec une sensibilité forte de sa poitrine malade, et c'étaient les paroles

claires et nues d'un mourant, paroles d'adieu sanctionnées par la mort. Il avait perdu sa mère quelques jours auparavant; et le deuil dont il était revêtu rehaussait la solennité de son apparition parlementaire. Je le vois encore avec ses gants noirs, qu'il considéra de temps en temps pendant qu'il parlait; et, le voyant ainsi, je me disais : Il pense peut-être à sa mère, à sa misère prolongée et à la misère du reste de ce pauvre peuple qui meurt de faim dans la riche Angleterre, et ces gants funèbres sont garants que Canning sait ce que le peuple souffre et qu'il veut le secourir. Dans la vivacité de son débit, il arracha une fois l'un de ces gants de sa main, et je crus, un instant, qu'il voulait le jeter aux pieds de toute cette fière aristocratie d'Angleterre, comme le noir gage de bataille de l'humanité offensée.

Si cette aristocratie ne l'a pas tué directement, pas plus que le prisonnier de Sainte-Hélène, qui est mort d'un cancer à l'estomac, elle lui a du moins enfoncé dans le cœur assez d'aiguilles empoisonnées. On me raconta, par exemple, qu'un jour, au moment même où il se rendait au parlement, on lui remit une lettre cachetée avec des armoiries bien connues et qu'il n'ouvrit que dans la salle des séances. Il trouva dans cette lettre une vieille affiche de comédie, sur laquelle

était imprimé, dans la liste des acteurs, le nom de sa mère, qui venait de mourir. Canning lui-même mourut bientôt après; et maintenant voilà cinq ans qu'il repose à Westminster, à côté de Fox et de Sheridan; et sur la bouche qui a dit de si grandes et de si puissantes choses une araignée étend peut-être son stupide et muet tissu. Georges IV dort là aussi au milieu de ses pères et de ses ancêtres, représentés en pierre étendus sur leurs tombeaux, têtes de pierre sur coussins de pierre, le globe et le sceptre dans les mains. Autour d'eux, dans de hauts monuments, gît l'aristocratie d'Angleterre, gens de marque, ducs et évêques, lords et barons, qui se pressent autour des rois dans la mort comme pendant la vie; et quiconque veut les contempler à Westminster paie un shelling et six pence. Cet argent est reçu par un pauvre et chétif gardien, dont l'industrie consiste à montrer les hautes puissances défuntes, en psalmodiant une notice sur leurs noms et gestes, comme s'il faisait voir un cabinet de figures en cire. J'aime ces sortes de spectacles qui me rassurent à l'égard de l'immortalité des grands de la terre; aussi n'ai-je pas regretté mon shelling avec ses six pence; et quand je quittai Westminster, je dis au gardien : « Je suis content de ton

exhibition, et je te donnerais de grand cœur le double, si la collection était complète. »

Voilà la véritable question. Tant que les aristocrates anglais ne seront pas tous réunis à leurs pères, tant que la collection de Westminster ne sera pas complète, le combat des peuples contre les priviléges de naissance demeurera indécis, et l'alliance sincère entre la France et l'Angleterre, toujours douteuse.

V

Paris, 25 mars 1832.

La campagne de Belgique, le blocus de Lisbonne et la prise d'Ancône sont les trois grands actes caractéristiques que le juste-milieu a chargés de raconter au dehors sa force, sa sagesse et sa grandeur. A l'intérieur, il a cueilli des lauriers aussi glorieux sous les colonnades du Palais-Royal, puis à Lyon et à Grenoble. Jamais la France n'a été aussi bas aux yeux de l'étranger, pas même dans le temps de la Pompadour et de la Dubarry. On s'aperçoit maintenant qu'il y a quelque chose de plus déplorable encore que le règne des maîtresses. On peut trouver encore plus d'honneur dans le boudoir d'une femme galante que dans le comptoir d'un banquier. Dans l'oratoire même de Charles X, on n'avait pas oublié à ce point la dignité nationale, et c'est de là que partit l'ordre de conquérir Alger. On prétend que pour

que l'humiliation soit complète, cette conquête va être abandonnée. On sacrifie au fantôme d'une alliance avec l'Angleterre ce dernier lambeau de l'honneur de la France. . . . . .

A l'intérieur, les embarras et les déchirements en sont venus à un tel point qu'un Allemand lui-même en perdrait patience. Les Français ressemblent maintenant à ces damnés de l'enfer du Dante, auxquels leur état présent est devenu tellement intolérable, qu'ils désirent en être délivrés à tout prix, dussent-ils tomber dans une situation plus déplorable encore! Cela explique comment les républicains préféreraient la légitimité et les légitimistes la république à l'espèce de bourbier juste-milieu qui se trouve entre les deux camps et dans lequel tous demeurent maintenant empêtrés. Les mêmes tourments les réunissent : ils partagent non le même ciel, mais le même enfer, et c'est là qu'on entend hurler au milieu des pleurs et des grincements de dents : *Vive la république! Vive Henri V!*

Les partisans du ministère, c'est-à-dire les gens en place, les banquiers, les propriétaires et les boutiquiers, augmentent encore le déplaisir général en affirmant que nous vivons tous dans la situation la

plus paisible; que les fonds, ce thermomètre du bonheur public, ont monté; que cet hiver les bals à Paris ont été plus nombreux que jamais; enfin que l'Opéra a joui d'une vogue sans exemple. Dans le fait, il en a été ainsi; car ces gens-là ont le moyen de donner des bals, et ils n'ont dansé que pour prouver que la France est heureuse; ils ont dansé pour leur système, pour la paix, pour le désarmement de l'Europe. Il fallait faire monter les fonds : ils ont dansé à la hausse. Il est vrai que plus d'une fois de joyeux entrechats ont été interrompus par des dépêches importunes venant de Belgique, d'Espagne, d'Angleterre ou d'Italie; mais on ne laissait percer aucun trouble et, le cœur désespéré, on n'en dansait que plus gaiement, à peu près comme Aline, reine de Golconde, qui, même au moment où le chœur des eunuques lui apporte l'une après l'autre les nouvelles les plus désespérantes, n'en continue pas moins de danser avec une apparente allégresse. Tous ces gens-là ont donc dansé pour leurs rentes. Plus ils étaient modérés, plus ils dansaient avec rage, et les banquiers les plus gras et les plus vertueux ont dansé la valse infernale du fameux Opéra de *Robert le Diable*... Meyerbeer a fait quelque chose d'inouï, en captivant les volages Pari-

siens pendant tout un hiver. La foule se presse encore à l'Académie royale de Musique pour voir *Robert le Diable;* mais, n'en déplaise aux enthousiastes de Meyerbeer, je pense que beaucoup de gens ne sont pas seulement attirés par le charme de la musique, mais bien par le sens politique du livret. Robert le Diable, fils d'un démon aussi réprouvé que Philippe-Égalité et d'une princesse aussi pieuse que la fille des Penthièvre, Robert le Diable est poussé au mal, à la révolution, par l'esprit de son père; et par celui de sa mère, au bien, c'est-à-dire vers l'ancien régime : ces deux natures innées se combattent dans son âme; il flotte entre les deux principes; il est juste-milieu. C'est en vain que les voix de l'abîme infernal veulent l'entraîner dans le mouvement; en vain qu'il est appelé par les esprits de la Convention, qui, nonnes révolutionnaires, sortent de leur tombeau; en vain que Robespierre, sous la figure de mademoiselle Taglioni, lui donne l'accolade: il résiste à toutes les attaques, à toutes les séductions. Il est protégé par l'amour d'un princesse des Deux-Siciles, qui est fort pieuse, et lui aussi devient pieux; et nous l'apercevons à la fin dans le giron de l'Église, au milieu du bourdonnement des prêtres et des nuages d'encens

Je ne puis me défendre de remarquer qu'à la première représentation de cet opéra, une erreur du machiniste fit que la trappe par laquelle le vieux diable père partit pour l'enfer resta ouverte et que le diable fils, en passant dessus, s'y abîma également.

Comme il a été beaucoup question de cet ouvrage, de Robert le diable, à la Chambre des Députés, il n'était nullement hors de propos d'en parler dans ces pages plus sérieuses. D'ailleurs les plaisirs de la société sont loin de manquer ici d'importance politique, et je comprends très-bien comment Napoléon put s'occuper à Moscou de rédiger un règlement pour les théâtres de Paris. Ces derniers ont, pendant la durée de ce carnaval, été l'objet d'une attention constante de la part du gouvernement, d'autant plus que cette époque réclamait toute sa vigilance, parce qu'on redoutait même la liberté des masques, et qu'on s'attendait à une émeute pour le mardi gras. Grenoble a prouvé quelle facile occasion peut fournir une mascarade. Et puis, l'année passée le mardi gras a été célébré par la démolition de l'archevêché.

Comme cet hiver est le premier que j'aie passé à Paris, je ne puis décider si le carnaval de cette année quelque aussi brillant que le gouvernement s'en vante,

ou triste comme l'opposition le déplore. Même, en fait de ces choses tout extérieures, on ne peut ici parvenir à savoir la vérité. Tous les partis cherchent à tromper, et l'on ne peut se fier à ses propres yeux. Un de mes amis, juste-millionnaire, eut la bonté de me promener le dernier mardi gras par tout Paris, afin de me montrer combien le peuple était visiblement heureux et gai. Ce jour-là il donna vacance à tous ses domestiques et leur intima l'ordre exprès de se donner bien de l'agrément. Tout joyeux, il prit mon bras; joyeux, il courut avec moi les rues et riait quelquefois aux éclats. Près de la porte Saint-Martin gisait sur le pavé humide un homme pâle comme la mort et en proie à un râlement affreux : les badauds qui l'entouraient prétendaient qu'il mourait de faim. Mais mon compagnon m'assura que cet homme mourait de faim tous les jours dans une autre rue, que c'était son gagne-pain, attendu que les carlistes le payaient pour ameuter par un tel spectacle le peuple contre le gouvernement. Il faut cependant qu'on soit maigrement payé dans ce métier; car beaucoup y meurent réellement de faim. Il y a cela de particulier dans cette mort de la faim, qu'on verrait ici tous les jours plusieurs milliers d'hommes dans cet état s'ils

pouvaient le supporter plus longtemps. Mais d'ordinaire, après trois jours passés sans nourriture, les pauvres gens trépassent; l'un après l'autre, on les enterre en silence; à peine le remarque-t-on.

« Voyez comme le peuple est heureux! » me disait mon compagnon en me montrant les nombreuses voitures chargées de masques qui poussaient des cris de joie et se livraient aux folies les plus gaies. Les boulevards offraient réellement un aspect bariolé tout à fait récréatif et je me souvenais du vieux proverbe : « Quand le bon Dieu s'ennuie dans le ciel, il ouvre la fenêtre et regarde les boulevards de Paris. » Il me sembla seulement qu'il y avait plus de gendarmerie qu'il n'en fallait pour un jour de joie innocente. Un républicain que je rencontrai me gâta mon plaisir en m'assurant que la plupart des masques, ceux-là même qui se démenaient le plus plaisamment, avaient été payés par la police, afin qu'on ne se plaignît pas de ce que le peuple ne s'amusait plus. Jusqu'à quel point cela peut être vrai, je ne le déciderai pas. Les masques mâles et femelles paraissaient s'en donner sincèrement à cœur-joie, et si la police les payait en en outre tout exprès, la police était bien aimable. Ce qui pouvait trahir son influence était le langage de

ces hommes du peuple et des filles publiques, qui, sous les costumes de cour qu'ils avaient loués, avec leur rouge et leurs mouches, parodiaient les belles manières du régime précédent, s'affublaient de beaux titres et de grands noms carlistes, jouaient de l'éventail et se pavanaient avec des mines de cour si parfaites, que je me rappelai involontairement les augustes cérémonies que dans mon enfance j'avais eu l'honneur d'admirer du haut d'une galerie, avec cette différence cependant que les poissardes de Paris parlaient un meilleur français que les cavaliers et les nobles damoiselles de ma patrie.

A propos de ma patrie, il faut lui rendre justice, et j'avoue que le bœuf gras de cette année n'aurait pas fait la moindre sensation en Allemagne. Un Allemand rirait à la vue d'un bœuf aussi exigu, bien qu'ici chacun se soit émerveillé sur sa grosseur. Pendant toute une semaine, les petits journaux avaient été remplis d'allusions au sujet de ce pauvre animal. On entendait répéter partout comme un bon mot permanent, qu'il avait été gros, gras et bête, et l'on a parodié de la façon la plus odieuse en caricature la marche de ce bœuf quasi-gras. On disait déjà que le cortége serait défendu cette année; mais on s'est heu-

reusement ravisé. De tant de divertissements nationaux, aujourd'hui tombés en désuétude, la marche du bœuf gras est presque le seul qui soit demeuré en France. Le trône absolu, le Parc-aux-Cerfs, le christianisme, la Bastille et autres semblables institutions du bon vieux temps, tout a été renversé par la révolution : le bœuf seul est resté. Aussi le promène-t-on en triomphe par la ville, couronné de fleurs et escorté de garçons bouchers, la plupart le pot en tête et le harnais sur le corps, lesquels, en qualité de proches parents, ont hérité de cette vieille ferraille des chevaliers d'autrefois.

Il est très-facile de retrouver le sens des mascarades publiques; mais il l'est beaucoup moins de pénétrer celui de la mascarade secrète qu'on rencontre ici partout ailleurs. Ce carnaval universel commence au 1er janvier et finit le 31 décembre. C'est au Palais-Bourbon, au Luxembourg et aux Tuileries qu'on en voit les réunions les plus brillantes. Ce n'est pas seulement à la Chambre des Députés, mais à la Chambre des Pairs, et jusque dans le cabinet du roi, qu'on joue une détestable comédie dont le dénoûment sera peut-être tragique. Les hommes de l'opposition, qui ne font que continuer la comédie du temps de la res-

tauration, sont des républicains déguisés, qui se font, avec une visible ironie ou une répugnance évidente, les comparses de la royauté. Les Pairs jouent maintenant le rôle de fonctionnaires viagers, choisis à cause de leur mérite; mais quand on regarde sous leur masque, on n'y revoit le plus souvent que les nobles visages bien connus. Quelques modernes que soient leurs costumes, ils n'en demeurent pas moins les héritiers de la vieille aristocratie; ils portent des noms qui rappellent l'ancienne misère. Ainsi l'on trouve au milieu d'eux jusqu'à un Dreux-Brézé, dont le *National* dit qu'il n'est remarquable que par une belle réponse qui fut faite à son père. Pour Louis-Philippe, il joue toujours son rôle de roi-citoyen et revêt encore le costume bourgeois approprié à l'emploi; mais chacun sait que, sous son modeste chapeau rond, il porte une couronne de coupe antique, et l'on prétend qu'il cache dans son parapluie le sceptre absolu. Ce n'est que lorsqu'il est question des intérêts les plus chers, lorsqu'un interlocuteur donne les répliques qui ont le pouvoir d'enflammer les passions, que ces gens quittent leur rôle étudié et révèlent leur personnalité. Ces intérêts sont d'abord ceux d'argent; puis c'est à ceux-ci que doivent céder les autres, ainsi qu'on a pu s'en

apercevoir dans la discussion sur le budget. Les répliques, après lesquelles l'opinion républicaine s'est trahie dans la Chambre des Députés, sont connues. Il y a eu beaucoup plus d'importance qu'on ne le croit communément en Allemagne, dans les discussions à propos du mot *sujet*. Ce même mot, au commencement de la première révolution, a donné lieu à des expectorations pendant lesquelles s'est manifestée la tendance républicaine de l'époque. Avec quelle passion l'on s'emporta alors que ce mot échappa une fois au pauvre Louis XVI dans un discours! J'ai lu, pour les comparer avec le temps présent, les journaux d'alors qui rendirent compte de cet incident. Les sentiments de 1790 ne se sont pas affaiblis, mais ils ont gagné en noblesse. Les philippistes n'agissent pas tout à fait en innocents quand, par des répliques de cette espèce, ils remuent la bile de l'opposition. On se gardait bien l'an passé de nommer les Tuileries le château, et le *Moniteur* reçut l'injonction formelle de se servir du mot palais. Plus tard, on n'y regarda plus de si près. Aujourd'hui l'on risque davantage, et les *Débats* parlent déjà de la cour! — Nous retournons à grands pas vers la restauration! me disait en soupirant un ami trop impressionnable, après avoir lu que la

sœur du roi avait reçu le titre de Madame. Cette manie soupçonneuse touche au ridicule.—Nous rétrogradons bien par delà la restauration ! s'écriait dernièrement le même ami en pâlissant d'effroi. Il avait aperçu dans une certaine soirée quelque chose d'horrible : c'était une belle jeune femme avec de la poudre dans les cheveux. A parler sincèrement, cela avait fort bon air. Les boucles blondes étaient comme couvertes d'un givre léger, tandis que des fleurs fraîches et chaudes de l'éclat de la vie en ressortaient d'une façon d'autant plus touchante. La jolie personne dont nous parlons s'appelle Mme Lehon, la femme de l'ambassadeur de Belgique, et c'est une ravissante beauté flamande qu'on dirait échappée d'un cadre de Rubens.

Le 21 janvier fut d'une manière semblable la réplique qui fit démasquer dans la Chambre des Pairs les passions héréditaires et l'aristocratisme le mieux conditionné. Ce que j'avais prévu depuis longtemps arriva. L'aristocratie se démena avec des gestes parlementaires, comme si elle était particulièrement privilégiée pour déplorer la mort de Louis XVI, et elle se joua du peuple français en maintenant cette loi d'anniversaire expiatoire, par laquelle Louis XVIII, lieutenant placé par la sainte-alliance, avait imposé comme

à un criminel une pénitence à tout le peuple français. Le 21 janvier était le jour où tout le peuple régicide devait, pour servir d'exemple aux peuples voisins, faire amende honorable dans un sac, les cheveux sous la cendre et le cierge à la main, devant l'église Notre-Dame. C'est à bon droit que les Députés votèrent l'abolition d'une loi qui servait plus à humilier les Français qu'à les consoler du malheur national du 21 janvier 1793. La Chambre des Pairs, en rejetant la proposition d'abolir cette loi, a trahi son irréconciliable rancune contre la France nouvelle, et démasqué sa *vendetta* nobiliaire contre les enfants de la révolution et contre la révolution elle-même. C'est moins pour les intérêts actuels de l'époque que contre les principes de la révolution que combattent maintenant les seigneurs viagers du Luxembourg. C'est pour cela qu'ils n'ont pas rejeté la proposition Briqueville; ils ont renié leur point d'honneur et étouffé leur désaffection furibonde. Cette proposition ne touchait en rien aux principes de la révolution. Mais la loi du divorce ne peut être admise; car elle est de nature complétement révolutionnaire, comme le comprendra tout gentilhomme bon catholique.

Le schisme qui s'est élevé à cette occasion entre la

Chambre des Députés et celle des Pairs produira les fruits les plus désagréables. On dit que le roi commence à entrevoir l'importance de ce schisme avec toutes ses conséquences désastreuses. C'est la suite de cette mitoyenneté, de ce vacillement entre le ciel et l'enfer, de ce juste-milieu de Robert le Diable. Louis-Philippe devrait bien faire attention à ne pas mettre par hasard le pied sur la trappe mal assujettie. Le terrain sur lequel il marche n'est rien moins que sûr. Il a, par sa faute, perdu son meilleur appui. Il a commis la méprise ordinaire des hommes qui veulent être bien avec leurs ennemis et se brouillent, en conséquence, avec leurs amis. Il a cajolé l'aristocratie, qui le hait, et offensé le peuple, qui était son meilleur soutien. Sa sympathie pour l'hérédité de la pairie lui a aliéné beaucoup de cœurs dans cette France folle d'égalité, et ses embarras avec les pairs viagers préparent à ces égalitaires un malicieux divertissement. Ce n'est que lorsqu'on vient à demander ce qu'a voulu la révolution de juillet que le mécontentement frondeur et léger s'envole pour faire place à la sombre colère qui s'exhale en discours menaçants. C'est la plus puissante de ces répliques qui mettent à jour la passion cachée et font tomber le masque des partis. Je crois

qu'on pourrait éveiller de leur sommeil les morts de la grande semaine, enterrés sous les murs du Louvre, en leur demandant : Si les hommes de la révolution de juillet n'ont réellement pas voulu autre chose que ce que l'opposition exprimait dans la Chambre sous la restauration? Telle a été, en effet, la définition qu'ont donnée de la révolution les ministériels lors des derniers débats. On peut voir combien cette explication est pitoyable en elle-même, quand on se rappelle que les hommes de l'opposition ont déclaré que pendant toute la durée de la restauration ils avaient joué la comédie. Que vient-on parler alors ici de manifestations précises? Et même ce que le peuple criait dans les trois jours, en répondant au tonnerre du canon, n'était pas l'expression précise de sa volonté, comme les philippistes l'ont prétendu après coup. Le cri *Vive la Charte*, qu'on a interprété plus tard comme le désir général de maintenir la charte, n'était pas alors autre chose qu'un mot d'ordre pour la circonstance, mot employé comme signe de ralliement. On ne peut attribuer aux paroles dont le peuple fait usage en pareille occasion un sens bien net. Il en est ainsi de toutes les révolutions faites par le peuple. Viennent immanquablement ensuite les hommes du lendemain, qui

épluchent les mots. Ils ne trouvent que la lettre qui tue et non l'esprit qui vivifie. C'est pourtant celui-ci, et non l'autre, qu'on devrait s'attacher à découvrir; car le peuple s'entend aussi peu en paroles, qu'il sait faire servir les paroles à se faire entendre. Il ne comprend que des actes, des faits, et c'est par ceux-ci qu'il s'exprime. La révolution de juillet a été un fait semblable, et ce fait ne consiste pas seulement en ce que Charles X a été chassé des Tuileries et qu'à sa place Louis-Philippe a établi dans ce palais sa résidence : un pareil changement de personnes n'eût été une révolution que pour le portier du palais. Le peuple, en chassant Charles X, n'a vu en lui que le représentant de l'aristocratie, tel qu'il s'est montré toute sa vie depuis 1788, où, en sa qualité de prince du sang, il déclara formellement, dans une représentation à Louis XVI, qu'un prince était gentilhomme avant tout, qu'il appartenait nécessairement comme tel au corps de la noblesse, et devait en défendre les droits et priviléges avant tous autres intérêts; mais dans Louis-Philippe, le peuple a vu un homme dont le père avait déjà reconnu, par son nom même, l'égalité civile des hommes, un homme qui avait combattu de sa personne pour la liberté à Jemmapes et à Valmy,

qui depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à ce jour avait eu à la bouche les mots *liberté*, *égalité*, et qui, en opposition avec sa propre parenté, s'était posé comme un représentant de la démocratie.

De quel éclat resplendissait cet homme sous le soleil de juillet, qui entourait sa tête comme d'une auréole et répandait même une si joyeuse lumière sur ses défauts qu'ils éblouissaient encore plus que ses vertus! Valmy et Jemmapes étaient encore le patriotique refrain de tous ses discours! Il caressait le drapeau tricolore comme une maîtresse qu'on a retrouvée; il se tenait sur le balcon du Palais-Royal et battait avec la main la mesure de la *Marseillaise* que le peuple chantait, ou plutôt hurlait avec joie dans la cour, au-dessous de ses fenêtres; il était tout à fait le fils d'Égalité, le soldat tricolore de la liberté, comme il s'était fait chanter par Casimir Delavigne dans la *Parisienne*, comme il s'était fait peindre par Horace Vernet sur ces toiles dont l'exposition permanente dans les appartements du Palais-Royal était bien significative. Sous la restauration, le peuple avait toujours eu un libre accès dans ces appartements; il s'y répandait le dimanche et admirait comme tout y avait l'air bourgeois, en comparaison avec les Tuileries, où un pauvre bour-

geois ne pouvait entrer aussi facilement; puis il considérait avec une prédilection toute particulière le tableau dans lequel Louis-Philippe est représenté donnant, comme professeur, dans un collége de Suisse, une leçon sur le globe terrestre à des enfants. Ces braves gens pensaient merveilles sur la science qu'il avait dû acquérir lui-même dans une semblable occupation! Aujourd'hui, les mécontents prétendent que Louis-Philippe a surtout appris alors à faire bonne mine à mauvais jeu et à estimer beaucoup l'argent. L'auréole a quitté sa tête, dans laquelle ses ennemis ne veulent plus apercevoir que la forme d'une poire.

La poire est toujours la plaisanterie populaire permanente dans les journaux voués au sarcasme et dans les caricatures. Ceux-là surtout : le *Revenant*, les *Cancans*, le *Brid'Oison*, la *Mode* et tout le reste de ces scorpions carlistes, maltraitent le roi avec une audace d'autant plus révoltante, qu'on sait bien que le noble faubourg fait les frais de ces feuilles. On dit que la reine les lit souvent et qu'elle en pleure; la pauvre femme les reçoit par l'entremise zélée de ces ennemis intimes qu'on trouve dans toute grande maison à titre de bons amis.

. . . . . .

Je ne veux, en vérité, me faire nullement le défenseur de ces scandaleuses pauvretés, moins encore quand elles s'attaquent à la personne du prince. Mais leur foule incessante est peut-être une voix du peuple, et elle signifie quelque chose. De semblables caricatures sont en quelque façon pardonnables, quand, sans avoir pour but l'offense de la personne, elles répandent le blâme sur la déception dont le peuple a été dupe. Alors l'effet en est sans bornes. Depuis qu'on a publié une caricature où un perroquet tricolore répond continuellement à tout ce qu'on lui dit : Valmy ou Jemmapes, Louis-Philippe se garde bien d'employer ces paroles aussi fréquemment qu'autrefois. Il sent bien qu'il y avait dans ces mots une promesse et que celui qui les proférait ne devait ni déterrer une quasi-légitimité, ni maintenir d'institutions aristocratiques, ni mendier la paix, ni laisser impunément outrager la France, ni abandonner la liberté du reste du monde à ses bourreaux. Il fallait plutôt que Louis-Philippe appuyât sur la confiance du peuple le trône qu'il devait à la confiance du peuple. Il fallait qu'il l'entourât d'institutions républicaines, comme il l'a promis. Il fallait que les mensonges de la charte fussent détruits, que Valmy et Jemmapes devinssent une vérité et que Louis-Philippe

accomplît ce dont toute sa vie avait été une promesse symbolique. Comme jadis en Suisse, il fallait qu'il se posât encore une fois en maître devant le globe terrestre et qu'il dît publiquement : « Vous voyez bien ces beaux pays : les hommes y sont tous libres, tous égaux ; retenez bien cela, vous autres petits bons hommes ; sinon vous aurez des palettes. » Oui ! il fallait que Louis-Philippe se mît à la tête de la liberté européenne, qu'il en identifiât les intérêts avec les siens propres, qu'il s'incarnât dans la liberté, et comme un de ses prédécesseurs qui disait fièrement : L'État, c'est moi ! qu'il s'écriât avec plus de confiance encore : La liberté, c'est moi !

Il ne l'a pas fait. Attendons-en les suites. Elles ne peuvent manquer ; seulement on ne peut prédire rien de précis sur l'époque à laquelle elles arriveront. On recommande de prendre garde aux beaux jours du printemps. Les carlistes pensent que le trône nouveau ne croulera pas avant l'automne ; mais que s'il tient bon à ce moment, ce sera pour durer encore quatre ou cinq ans. Les républicains ne veulent plus s'engager dans des prophéties bien déterminées ; il suffit, disent-ils, que l'avenir soit à nous. Et peut-être leurs inductions ne sont-elles pas tout à fait déraisonnables ;

quoiqu'ils aient été jusqu'ici dupes des carlistes et des bonapartistes, le temps peut venir où l'activité de ces deux partis n'aura en résultat profité qu'aux intérêts des républicains. Aussi comptent-ils sur ces intrigues carlistes et bonapartistes, d'autant plus qu'eux-mêmes ne sont pas en état de soulever les masses par argent ou par sympathie. Mais les espèces coulent en flots d'or du faubourg Saint-Germain, et tout ce qui est à vendre est acheté. Malheureusement, il y a toujours sur la place beaucoup de semblable marchandise, et l'on croit que les carlistes ont fait beaucoup d'emplettes de ce genre pendant ce mois. On prétend que des hommes qui ont toujours exercé une grande influence sur le peuple ont été gagnés. On connaît les pieuses menées des robes noires dans les provinces : cela se glisse et siffle partout, et ment au nom de Dieu. Partout est exposé le portrait du mioche du miracle, et on le voit dans les poses les plus sentimentales. Ici, à genoux il prie pour le salut de la France et de ses malheureux sujets. C'est fort touchant. Plus loin, il gravit les montagnes de l'Écosse, vêtu en montagnard et sans haut-de-chausses. « *Mâtin !* « disait un ouvrier qui considérait en même temps que moi ce portrait à l'étalage d'un marchand d'estampes, « on le repré-

sente sans-culotte, mais nous savons bien qu'il est jésuite. » Dans une de ces gravures, on le montre pleurant avec sa jeune sœur, puis on lit au-dessous ces vers remplis de sentiment :

Oh ! que j'ai douce souvenance
Du beau pays de mon enfance, etc.

Vers et poésies de toute sorte qui célèbrent le jeune Henri circulent en grand nombre. De même qu'il y eut jadis en Angleterre une poésie jacobite, la France a aujourd'hui sa poésie carliste.

Cependant la poésie bonapartiste a bien autrement d'importance et de portée, et elle menace bien davantage le gouvernement. Il n'est pas de grisette à Paris qui ne chante et ne comprenne les chansons de Béranger. Le peuple sait le mieux du monde cette poésie bonapartiste, et c'est là-dessus que spéculent les poëtes, les pètits et les grands, qui exploitent l'enthousiasme de la foule au profit de leur popularité. Par exemple Victor Hugo, dont la lyre résonne encore du chant du sacre de Charles X, se met à présent à célébrer l'empereur avec cette hardiesse romantique qui caractérise son génie.

On pense partout que le fils de l'homme n'aurait

qu'à se montrer pour renverser le gouvernement actuel. On sait que le nom de Napoléon exalte le peuple et désarme les militaires. Néanmoins les démocrates vieux et circonspects ne sont aucunement disposés à se laisser aller à l'entraînement général. Sans doute le nom de Napoléon est pour eux cher et respectable, parce qu'il est devenu presque synonyme de la gloire de la France et de la prééminence des trois couleurs. Ils voient dans Napoléon le fils de la révolution. Dans le jeune Reichstadt, ils ne voient que le fils d'un empereur; et le reconnaître serait rendre hommage au principe de la légitimité. Ils combattent l'opinion, que le fils, même lorsqu'il n'atteindrait pas à la hauteur de son père, ne pourrait cependant avoir entièrement dégénéré, et qu'il serait toujours un petit Napoléon. Un petit Napoléon! comme si ce n'était pas précisément par sa grandeur que la colonne de la place Vendôme excite notre admiration! C'est bien parce qu'elle est si grande et si forte que le peuple veut s'appuyer contre elle, dans ces temps de faiblesse et d'incertitude où la colonne de la place Vendôme est la seule chose en France qui repose sur des bases solides.

C'est autour de cette colonne que tournent toutes les pensées du peuple. Elle est le livre impérissable

de son histoire, sa chronique d'airain, et il y lit ses propres hauts faits. Mais il se rappelle surtout le traitement ignominieux que les Allemands ont fait subir à la statue de cette colonne, comment on a scié les pieds à ce pauvre empereur, comment on lui a noué une corde autour du cou, ainsi qu'à un voleur, et comment on l'a arraché de son poste élevé. Les bons Allemands ont fait leur devoir. Chacun a sa mission sur la terre, mission qu'il accomplit à son insu en laissant un symbole de cet accomplissement. Ainsi Napoléon devait, dans tous les pays, combattre pour assurer la victoire à la révolution; mais, oublieux de cette mission, il voulut faire servir la victoire à se glorifier lui-même, et, dans l'orgueil de son égoïsme, il plaça sa propre image sur les trophées conquis par la révolution, sur les canons fondus de la colonne. Alors vinrent les Allemands, avec la mission de venger la révolution et de précipiter l'empereur de sa hauteur égoïste. Depuis la révolution de juillet, le drapeau tricolore a pris provisoirement la place de l'empereur sur la colonne, et il y flotte victorieux et plein d'avenir. Si, dans la suite, on y rétablit Napoléon, il n'y dominera plus comme empereur, comme César, mais comme représentant de la révolution, absous par le

malheur et purifié par la mort, comme un emblème de la force populaire victorieuse.

Puisque je viens de parler du jeune Napoléon et du jeune Henri, il me faut aussi faire mention du jeune duc d'Orléans. On les voit ordinairement dans les magasins d'estampes, suspendus l'un à côté des autres, et nos pamphlétaires s'occupent sans cesse à discuter ces trois étranges légitimités. Il va sans dire que ce sujet est un des thèmes favoris du bavardage public. C'est une question trop oiseuse et trop inutile pour que j'aie envie de la traiter ici. La moindre donnée sur les qualités personnelles du duc d'Orléans me paraît avoir plus d'importance, puisqu'à cette individualité se rattachent tant d'intérêts d'une réalité prochaine. La question plus pratique est donc de savoir, non s'il a le droit de monter sur le trône, mais s'il en a la force, si cette force inspirera une confiance suffisante à son parti, et comme il doit en tout cas jouer un rôle important, d'être fixé sur ce qu'on peut attendre de son caractère. Sous ce dernier rapport, les opinions sont diverses et même opposées. Les uns, adversaires décidés de la nouvelle dynastie, disent que le duc d'Orléans est tout à fait borné, simple d'esprit, obtus; que même dans sa famille on l'appelle *Grand*

Poulot, que pourtant il est atteint de velléités guerrières, et qu'il a parfois des accès de soif de pouvoir; par exemple, qu'il a insisté avec beaucoup d'opiniâtreté pour que son père le laissât partir pour Lyon lors de la révolte des ouvriers, craignant, s'il agissait autrement, d'y être devancé par le duc de Reichstadt, etc. D'autres disent, au contraire, le prince royal plein de bonté, de bonnes intentions et de modestie, fort raisonnable, ayant reçu l'éducation la plus convenable, ainsi que l'instruction la plus complète; rempli de courage, d'honneur et d'amour de la liberté, et le prouvant en pressant souvent son père d'adopter un système plus libéral; on ajoute qu'il est aussi éloigné de la fausseté que de la haine, enfin, l'amabilité même, et que la seule vengeance qu'il aime à tirer de ses ennemis est de leur souffler au bal les plus jolies danseuses. Le premier jugement est dicté par la malveillance. Est-ce que l'autre serait plus vrai? Je le soupçonne.

Je ne puis vraiment donner sur ce jeune prince rien de précis, sinon ce que j'ai vu moi-même, et je ne connais ainsi que son extérieur. Je dois, pour rendre hommage à la vérité, avouer qu'il a l'air aimable. Il est de haute taille; et sans être précisément maigre, il

est au moins fort mince; tête allongée sur un long cou, traits également longs, mais nobles et réguliers; front ouvert et franc, nez droit et bien proportionné, bouche belle, fraîche; lèvres doucement courbées et qui semblent dire des choses gracieuses; yeux petits, bleuâtres, presque insignifiants, ayant forme de triangles; chevelure châtain avec des favoris blond clair qui se rejoignent sous le menton, et comme un cadre d'or, entourent cette face de jouvenceau rose et fleurie. On croit lire dans les linéaments de cette figure un avenir peu serein. Dans le cas le plus heureux, ce jeune homme serait destiné à un grand martyre : il serait roi. S'il ne pénètre pas avec l'esprit les événements futurs, il semble en avoir au moins un pressentiment instinctif. La nature matérielle, pour ainsi dire le corps, est comme préoccupée de cet avenir, et son extérieur décèle une certaine mélancolie. Il laisse quelquefois tomber avec une tristesse rêveuse sa longue tête du haut de son long cou. Sa démarche est endormie et tardive comme celle d'un homme qui croit encore arriver toujours trop tôt, sa parole traînante ou entrecoupée comme dans un demi-sommeil. Là se révèle encore la même mélancolie, ou plutôt le sceau mélancolique de l'avenir. Du reste, son extérieur a

quelque chose de franchement bourgeois. Cette qualité frappe peut-être d'autant plus en lui qu'on croit remarquer le contraire dans son frère le duc de Nemours. Celui-ci est un jeune et joli garçon à la tournure aisée, svelte sans être grand, d'une complexion délicate en apparence; petite figure blanche et fine; regard spirituel; nez légèrement courbé à la Bourbon; un fin blondin d'antique et noble souche. Ce ne sont point les traits arrogants d'un gentillâtre de Hanovre, mais un certain air de distinction dans le port et dans les manières, tel qu'on ne le trouve que dans la haute noblesse la mieux élevée. Comme cette espèce devient de jour en jour plus rare ou dégénère par les mésalliances, l'extérieur aristocratique du duc de Nemours est fort remarquable. Un jour, en le regardant, j'entendis un républicain dire : « Cette figure fera dans quelques années grande sensation en Amérique. »

VI

Paris, 19 avril 1832.

Mon intention n'est point d'emprunter aux ateliers des partis leur mesure banale pour y soumettre les hommes et les choses, encore moins veux-je déterminer la valeur et la grandeur des unes et des autres d'après des rêveries ou des sentiments particuliers; mais je désire contribuer avec autant d'impartialité que possible à l'intelligence du présent, et chercher d'abord dans le passé le clef de la bruyante énigme du jour. Les salons mentent, les tombeaux sont sincères. Mais hélas! les morts, ces froids récitateurs de l'histoire, parlent en vain à la foule furieuse, qui ne comprend que le langage de la passion vivante.

Et sans doute ce n'est pas de parti pris que mentent les salons. La société des puissants croit réellement à la durée éternelle de son pouvoir, alors même que les annales de l'histoire universelle, le *Méné-Tékel* flam-

boyant des feuilles quotidiennes et la grande voix du peuple dans la rue leur prodiguent les avertissements. Les coteries de l'opposition ne mentent pas non plus de propos délibéré; ces hommes se croient bien sûrs de vaincre, comme tous en général croient ce qu'ils désirent; ils s'enivrent du champagne de leurs espérances, signalent chacune de leurs déconvenues comme un événement nécessaire qui doit les conduire d'autant plus promptement à leur but: la veille même de leur ruine, ils sont radieux de confiance; et le messager judiciaire qui leur annonce légalement leurs défaites, les trouve ordinairement en contestation sur le partage de la peau de l'ours. De là ces erreurs d'idée fixe auxquelles on ne peut échapper quand on se rattache à l'un ou à l'autre parti; chacun nous trompe sans le vouloir, et nous nous fions de préférence à ceux de nos amis qui pensent comme nous. Si par hasard nous sommes nous-mêmes de nature tellement indifférente que, sans prédilection particulière, nous nous prêtions au contact continuel de tous les partis, nous sommes mis en défaut par l'assurance suffisante que nous rencontrons chez tous en particulier, et notre jugement est neutralisé de la façon la plus embarrassante. On rencontre en effet des indif-

férents de cette espèce qui n'ont ni opinion propre, ni sympathie pour les intérêts du jour; dont l'unique désir est de découvrir ce qui se passe, de recueillir le bavardage de tous les salons, et dont l'occupation consiste à colporter dans chaque parti la chronique scandaleuse de l'autre. L'indifférence de ces hommes arrive à ne voir partout que des personnes et non des choses, ou plutôt à ne voir dans les choses que des personnes, puis à prophétiser la ruine de celles-là, parce qu'ils connaissent la faiblesse de celles-ci, de telle sorte qu'ils jettent ainsi dans les méprises et dans les erreurs les plus pernicieuses leurs commettants respectifs.

Je ne puis m'empêcher d'appeler particulièrement l'attention sur la disproportion qui règne actuellement en France entre les choses, c'est-à-dire les intérêts intellectuels et matériels, et les personnes représentant ces intérêts. Il en était tout autrement à la fin du siècle dernier, où les hommes, encore de grandeur colossale, s'élevaient à la hauteur des choses; en sorte qu'ils formaient dans l'histoire de la révolution le temps héroïque, et comme tels, sont devenus l'objet du culte et de l'amour de la jeunesse républicaine d'aujourd'hui. Ou bien sommes-nous déçus à cet

égard par la même illusion que nous trouvons chez madame Rolland, qui se plaint amèrement, dans ses mémoires, de ce que parmi les hommes de son temps, il n'en existe pas un qui soit remarquable? La digne femme ne connaissait pas sa propre grandeur et ne remarquait pas que ses contemporains étaient déjà assez grands, alors qu'ils ne lui cédaient rien sous le rapport de la stature intellectuelle. Tout le peuple français a pris aujourd'hui une croissance si vigoureuse que nous sommes peut-être injustes envers ses représentants, lesquels ne ressortent pas dans la foule et ne méritent pas pour cela d'être regardés comme petits. Tout étant devenu haute futaie, il est impossible d'y distinguer les arbres isolés. En Allemagne, c'est le contraire que nous voyons : une quantité innombrable de taillis mutilés et de sapins rabougris, puis çà et là quelques chênes géants dont la tête touche les nuages, tandis que de vils insectes en rongent le tronc.

Le jour d'aujourd'hui est un résultat de celui d'hier. Nous devons rechercher ce que le premier a voulu, si nous voulons savoir ce que veut le second. La révolution est une et indivisible. Ce n'est pas, comme les doctrinaires voudraient nous le persuader, ce n'est pas

pour la charte qu'on se battait pendant la grande semaine, mais pour ces mêmes intérêts de la révolution auxquels on a, depuis quarante ans, sacrifié le sang le plus pur de la France. Mais pour qu'on ne veuille pas voir, dans l'auteur de ces articles, un de ces prédicants qui n'entendent par révolution que bouleversements sur bouleversements, et prennent pour l'essentiel de la révolution ce qui n'en serait qu'un fait accidentel, je veux en établir ici, aussi exactement que possible, l'idée fondamentale.

Quand la culture intellectuelle d'un peuple et les mœurs et les besoins qui en sont le résultat, ne sont plus en harmonie avec les vieilles institutions politiques, il s'élève contre ces dernières un combat de nécessité qui amène le changement de ces institutions et qu'on appelle révolution. Tant que la révolution n'est pas accomplie, tant que cette transformation des institutions ne s'accorde pas entièrement avec la culture intellectuelle du peuple, avec ses mœurs et ses besoins, la maladie du corps social n'est pas complétement guérie, et le peuple en proie à cette surexcitation pourra bien tomber de temps à autre dans le calme flasque de l'abattement; mais bientôt relevé par des accès de fièvre, il arrachera de ses plaies les ban-

dages les plus fortement noués et la charpie étendue par les mains les plus amies; il jettera par la fenêtre les gardiens au cœur le plus noble, et se roulera çà et là, souffrant et mal à l'aise, jusqu'à ce qu'enfin il se trouve de lui-même placé au milieu des institutions qui lui conviennent le plus.

La question de savoir si la France est maintenant arrivée au repos ou si nous pouvons prévoir encore de nouveaux changements politiques, enfin quelle sera la fin de tout ceci, ces questions doivent être ainsi posées : Quel mobile a porté les Français à commencer une révolution? ont-ils obtenu ce dont ils avaient besoin? Pour faciliter la réponse, je traiterai dans les prochains articles le commencement de la révolution. Cette tâche sera doublement utile, en ce que, cherchant à expliquer le présent par le passé, on reconnaît en même temps comment le passé est rendu intelligible par le présent, et quelle lumière il emprunte à chaque nouvelle journée; ce dont nos faiseurs de manuels historiques n'ont eu jusqu'ici aucun soupçon. Ils croyaient que les actes de l'histoire de la révolution étaient clos, et déjà ils avaient prononcé leur jugement définitif sur les hommes et sur les choses, quand grondèrent tout d'un coup les canons de la

grande semaine. Alors la faculté de Gœttingue s'aperçut qu'on appelait des décisions de son sénat académique à une juridiction supérieure, et que ce n'était pas seulement la révolution spéciale des Français qui n'était pas encore finie, mais qu'une révolution universelle bien autrement vaste venait de commencer. Combien ont-ils dû être effrayés, ces hommes paisibles, quand, mettant un matin la tête à la fenêtre, ils virent le bouleversement de l'État et de leurs *compendia*, et que, malgré le rempart de leur bonnet de nuit, les accents de l'hymne marseillais leur entrèrent dans les oreilles! En vérité, le règne du drapeau tricolore pendant une semaine sur les tours de Gœttingue a été une plaisanterie d'étudiant, que l'histoire universelle s'est permise contre les très-savants Philistins de *Georgia Augusta*. Dans ce temps où l'on périt de sérieux, il fait bon avoir quelque aventure récréative de cette sorte. En voilà assez comme préparation à un article où je m'occuperai d'éclaircir le passé. Le présent est en ce moment le plus important, et le thème qu'il me donne à traiter est de telle nature que la possibilité ultérieure d'écrire en dépend essentiellement. . . . . .

. . . . . .

(Je donnerai à part l'article que j'annonce. J'ai été fort troublé dans ce travail, surtout par les cris horribles de mon voisin qui est mort du choléra. Je dois faire remarquer avant tout que les circonstances d'alors ont fâcheusement influé sur les pages suivantes. Je ne sache pas à la vérité avoir éprouvé moi-même la moindre inquiétude; mais cela dérange beaucoup d'entendre continuellement la mort aiguiser trop distinctement sa faux auprès de vos oreilles. Un malaise plus matériel que moral, contre lequel on ne pouvait se défendre, m'aurait chassé de Paris comme tous les autres étrangers; mais mon meilleur ami, gravement malade, y serait demeuré seul. Je fais cette remarque pour qu'on ne considère pas comme une bravade mon séjour à Paris. Un fou seul eût pu trouver du plaisir à braver le choléra. Ç'a été une époque de terreur beaucoup plus horrible que la première, les exécutions ayant lieu si promptement et avec tant de mystère. C'était un bourreau masqué, qui marchait dans Paris, escorté d'une invisible guillotine ambulante. « Nous serons mis tous l'un après l'autre dans le sac! » me disait en soupirant mon domestique tous les matins, alors qu'il m'annonçait le nombre des morts ou le trépas d'une personne de connaissance. Le mot *mettre dans le sac* n'était nullement une figure de langage : les cercueils manquèrent bientôt, et la plus grande partie des morts furent enterrés dans des sacs. Passant la semaine dernière devant un édifice public, et voyant tout ce peuple de bonne humeur dans la vaste salle, les Français gaillards et sautillants, les gentilles petites commères françaises qui plaisantaient et riaient tout en faisant leurs achats, je me souvins qu'au fort du choléra, dans ce même édifice, étaient empilés

plusieurs centaines de sacs blancs qui ne contenaient que des cadavres et qu'on n'y entendait que quelques voix rares, mais d'autant plus fatales, celles des garde-cadavres, qui, avec une indifférence inconcevable, comptaient aux hommes de l'entreprise des enterrements le nombre de sacs qu'ils leur remettaient, puis ceux-ci chargeaient ces sacs sur leurs charrettes en répétant les nombres d'une voix sourde, et tout à coup éclataient parfois d'un ton criard pour se plaindre de ce qu'on leur avait livré un sac de moins, ce qui donnait alors lieu à une étrange dispute. Je me rappelle que deux petits enfants, à mine affligée, regardaient en même temps que moi, et que l'un d'eux me demanda si je ne pouvais lui dire dans quel sac était son père.

Le récit qui suit a peut-être ce mérite qu'il est comme une sorte de bulletin écrit sur le champ de bataille, pendant la durée même du combat, et qu'il porte ainsi la couleur sincère du moment. Thucydide l'historien, et Boccace, le décaméroniste, nous ont sans doute laissé de meilleures descriptions en ce genre; mais je doute qu'ils eussent eu l'âme assez calme pour les faire si belles et si savantes, si, pendant que le choléra de leur temps sévissait avec le plus de rage, il leur avait fallu le peindre en articles précipités pour la *Gazette universelle* de Corinthe ou de Pise.)

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je parle du choléra qui règne actuellement ici,

mais en maître absolu, et qui, sans égard pour le rang ni pour l'opinion, abat par milliers ses victimes.

On s'était préparé avec d'autant moins de soin contre ce fléau, qu'on avait reçu de Londres la nouvelle qu'il n'avait enlevé que peu d'individus proportionnellement. On parut même d'abord avoir pris le parti de s'en moquer, et l'on pensa que le choléra, ainsi que toutes les autres grandes réputations, se réduirait ici à peu de chose. Il ne faut donc pas trop en vouloir à cet honnête choléra, si dans la crainte du ridicule il eut recours à un moyen que Robespierre et Napoléon avaient trouvé efficace, et si, pour se faire respecter, il décima le peuple. Par la grande misère qui règne ici, par l'immense malpropreté qu'on y trouve ailleurs encore que dans les classes les plus pauvres, par l'irritabilité du peuple surtout, par sa légèreté sans bornes, par le manque total de dispositions et de mesures de prévoyance, le choléra devait s'étendre avec plus de promptitude et d'horreur qu'en aucun autre lieu. Son arrivée fut officiellement notifiée le 29 mars, et comme c'était le jour de la mi-carême, qu'il faisait beau soleil et un temps charmant, les Parisiens se trémoussèrent avec d'autant plus de jovialité sur les boulevards, où

l'on aperçut même des masques qui, parodiant la couleur maladive et la figure défaite, raillaient la crainte du choléra et la maladie elle-même. Le soir du même jour, les bals publics furent plus fréquentés que jamais; les rires les plus présomptueux couvraient presque la musique éclatante; on s'échauffait beaucoup au chahut, danse peu équivoque; on engloutissait à cette occasion toutes sortes de glaces et de boissons froides quand tout à coup le plus sémillant des arlequins sentit trop de fraîcheur dans ses jambes, ôta son masque et découvrit à l'étonnement de tout ce monde un visage d'un bleu violet. On s'aperçut tout d'abord que ce n'était pas une plaisanterie, et les rires se turent, et l'on conduisit bientôt plusieurs voitures de masques du bal immédiatement à l'Hôtel-Dieu, hôpital central où, en arrivant sous leurs burlesques déguisements, le plus grand nombre moururent. Comme dans le premier moment d'épouvante, on croyait à la contagion et que les anciens hôtes de l'hôpital avaient élevé d'affreux cris d'effroi, on prétend que ces morts furent enterrés si vite qu'on ne prit pas le temps de les dépouiller des livrées bariolées de la folie et qu'ils reposent dans la tombe gaiement comme ils ont vécu.

Rien ne ressemble au trouble et à la confusion avec

lesquels tous les établissements de santé furent organisés. Il se forma une commission sanitaire; on institua de toutes parts des bureaux de secours, et l'ordonnance relative à la salubrité publique fut mise promptement en vigueur. Ce fut alors qu'on se heurta d'abord contre les intérêts de quelques milliers d'hommes qui regardent comme leur propriété la saleté publique. Ce sont les chiffonniers, qui cherchent toute la journée leur vie dans les ordures qu'on jette en tas au coin des bornes des maisons. Munis de grands paniers pointus sur le dos, un bâton crochu à la main, ces hommes à figures pâles et malpropres errent dans les rues et savent découvrir dans ces ordures et revendre beaucoup de choses qu'on peut encore utiliser. Mais quand la police, ne voulant plus que la boue s'amassât dans les rues, en eut donné le nettoiement à l'entreprise, et que les ordures chargées dans des charrettes durent être emportées immédiatement hors de la ville et déposées en pleine campagne, où il était libre aux chiffonniers d'y pêcher tout à leur aise, ceux-ci se plaignirent, non pas tout à fait de ce qu'on leur enlevait leur pain, mais de ce qu'on paralysait leur industrie; que cette industrie était un droit sanctionné par la prescription, et comme une propriété qu'on ne pouvait leur ravir

arbitrairement. Il est curieux que les preuves qu'ils produisaient en cette occasion soient absolument les mêmes dont nos gentillâtres, syndics de corporations, maîtres de guildes, prédicateurs à dîmes, commensaux des facultés et autres semblables docteurs en priviléges, arguent toutes les fois qu'il est question de balayer enfin les vieux abus dont ils tirent profit, et d'enlever ce fumier du moyen âge pour que le moisi séculaire et les miasmes méphitiques n'empoisonnent pas notre vie d'aujourd'hui. Comme leurs protestations ne servirent à rien, les chiffonniers cherchèrent à faire tomber par la violence la réforme du nettoiement; ils tentèrent une petite contre-révolution, soutenus par leurs alliées les revendeuses, vieilles femmes qui étalent et brocantent le long des quais les puantes guenilles qu'elles achètent aux chiffonniers. Alors nous vîmes la plus repoussante de toutes les émeutes : les nouvelles voitures de nettoiement furent brisées et jetées dans la Seine : les chiffonniers se barricadèrent à la Porte Saint-Denis, et les vieilles marchandes de loques combattirent avec leurs grands parapluies sur la place dn Châtelet. La générale battit. Casimir Périer fit rappeler à son de tambour ses mirmidons du fond de leurs boutiques; le trône bourgeois trembla; la

rente tomba ; les carlistes jubilèrent. Ceux-ci avaient enfin trouvé leurs alliés naturels, chiffonniers et revendeuses de guenilles, lesquels se prévalent des mêmes principes, se font les champions des vieilles coutumes, des traditions d'ordures, des intérêts de pourritures de toute espèce.

Quand l'émeute des chiffonniers eut été comprimée par la force, et comme le choléra ne sévissait pas encore avec autant de fureur que le désiraient certaines gens qui, à chaque détresse du peuple, à chaque soulèvement populaire, espèrent sinon le triomphe de leur propre cause, du moins la ruine du gouvernement actuel, on entendit tout d'un coup le bruit que cette foule d'hommes qu'on enterrait si vite ne mouraient pas de maladie, mais bien du poison. On avait, disait-on, eu l'art de répandre du poison dans tous les comestibles, aux marchés de légumes, chez les boulangers, chez les bouchers, chez les marchands de vins. Plus ces contes étaient étranges, plus ils étaient avidement accueillis par le peuple, et les incrédules eux-mêmes qui secouaient la tête furent obligés de croire, quand parut l'ordonnance du préfet de police. La police qui, dans tous les pays, semble avoir moins à cœur d'empêcher les crimes que d'en

être instruite, voulut, ou faire parade de sa science parfaite, ou à l'occasion de ces bruits d'empoisonnements vrais ou faux, mettre le gouvernement à l'abri de tout soupçon; il suffit enfin que, par sa malheureuse proclamation dans laquelle elle disait expressément qu'elle était sur la trace des empoisonneurs, les affreuses rumeurs furent officiellement constatées et que tout Paris tomba dans la plus horrible angoisse de mort.

C'est une chose inouïe, disaient les gens les plus âgés, qui, aux époques les plus furibondes de la révolution, n'avaient pas entendu parler de pareils crimes. Français! nous sommes déshonorés, disaient les hommes, et ils se frappaient le front. Les femmes, avec leurs petits enfants qu'elles serraient, pleines d'effroi, contre leur sein, pleuraient amèrement et se lamentaient sur ce que ces pauvres créatures allaient mourir dans leurs bras. Ces malheureuses n'osaient ni manger ni boire et se tordaient les mains de douleur et de rage. On croyait voir venir la fin du monde. C'était surtout au coin des rues où se trouvent les cabarets peints en rouge que se rassemblaient et délibéraient les groupes, et c'était presque toujours là qu'on fouillait les hommes qui avaient l'air suspect, et malheur à eux

si l'on trouvait dans leurs poches quelque chose équivoque. Le peuple se précipitait sur eux comme un animal sauvage, comme une troupe d'enragés. Beaucoup se sauvèrent par leur présence d'esprit, beaucoup furent arrachés au danger par l'intrépidité de la garde municipale qui patrouillait partout ce jour-là; d'autres reçurent des blessures et des contusions dangereuses : six hommes furent impitoyablement massacrés. Nul aspect n'est plus horrible que cette colère du peuple, quand il a soif de sang et qu'il égorge ses victimes désarmées. Alors roule dans les rues une mer d'hommes aux flots noirs, au milieu desquels écument çà et là les ouvriers en chemise comme les blanches vagues qui s'entre-choquent, et tout cela gronde et hurle sans parole de merci, comme des damnés, comme des démons. J'entendis dans la rue Saint-Denis le fameux cri : *A la lanterne!* Et quelques voix, tremblantes de rage, m'apprirent qu'on pendait un empoisonneur. Les uns disaient que c'était un carliste, qu'on avait trouvé dans sa poche un *brevet du lis;* les autres que c'était un prêtre et qu'un pareil misérable était capable de tout. Dans la rue de Vaugirard, où l'on massacra deux hommes qui étaient porteurs d'une poudre blanche, je vis un de ces infortunés au moment

où il râlait encore et où les vieilles femmes tirèrent leurs sabots de leurs pieds pour l'en frapper sur la tête jusqu'à ce qu'il mourût. Il était entièrement nu et couvert de sang et de meurtrissures; on lui déchira non-seulement ses habits, mais les cheveux, les lèvres et le nez; puis vint un homme dégoûtant qui lia une corde autour des pieds du cadavre et le traîna par les rues en criant sans relâche: *Voilà le choléra-morbus!* Une femme, admirablement belle, le sein découvert et les mains ensanglantées, se trouvait là : elle donna un dernier coup de pied au cadavre quand il passa devant elle.

En me voyant elle sourit, et me demanda de payer tribut à sa douce industrie, pour qu'elle pût acheter une robe de deuil, parce que sa mère venait de mourir il y avait peu d'heures, du poison bien entendu

Le lendemain, on apprit par les feuilles publiques que les malheureux qu'on avait si cruellement assassinés étaient tout à fait innocents; et les poudres suspectes trouvées entre leurs mains, des chlorures, ou du camphre, ou quelque autre sorte de préservatif contre le choléra, et que les soi-disant empoisonnés étaient morts fort naturellement de l'épidémie régnante. Le peuple d'ici qui, ainsi que le peuple de

tous les pays, prompt à se passionner, est facile à se porter à de sanglants attentats, revient presque aussi promptement à la douceur et déplore avec un touchant chagrin ses méfaits, quand il entend la voix de la raison. C'est avec cette voix que les journaux réussirent dès le lendemain à adoucir et à calmer le peuple, et l'on doit signaler comme un triomphe de la presse qu'il lui a été possible d'arrêter si promptement le mal dont la police avait été cause. Je dois blâmer ici la conduite de quelques gens qui n'appartiennent pas à la classe inférieure et se laissèrent emporter par la colère au point d'accuser publiquement comme empoisonneurs les hommes du parti carliste. La passion ne doit jamais nous entraîner aussi loin, et je réfléchirais longtemps avant de porter contre mes plus mortels ennemis une aussi horrible accusation. . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ce que j'ai gagné moi-même en science dans ces jours de meurtre, c'est la conviction que la puissance des Bourbons de la branche aînée ne refleurira plus jamais en France. J'ai entendu dans les différents

groupes les paroles les plus remarquables; j'ai profondément pénétré dans le cœur du peuple; il connaît ses gens.

Depuis ces événements, tout est redevenu tranquille. *L'ordre règne à Paris*, dirait M. Sébastiani. Un calme de mort plane sur toute la ville. Un sérieux de pierre est empreint sur toutes les figures. Pendant plusieurs soirs, on n'a vu, même sur les boulevards, qu'un petit nombre d'hommes; encore passaient-ils rapidement en tenant leur main ou leur mouchoir sur leur bouche. Les théâtres sont comme trépassés. Quand j'entre dans un salon, les gens s'étonnent de me voir encore à Paris, puisque aucune affaire indispensable ne m'y retient. En effet, la plupart des étrangers, mes compatriotes particulièrement, en sont partis depuis longtemps. Des parents obéissants avaient reçu de leurs enfants l'ordre de revenir sans délai sous le toit de la famille. Des fils craignant Dieu ont, sans tarder, exaucé la tendre prière de leurs chers parents, qui désiraient leur retour dans la patrie. « Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement! » Chez d'autres s'éveilla subitement un amour infini de la chère patrie, des romantiques campagnes qu'arrose le Rhin vénérable, des montagnes chéries de la riante

Souabe, pays de l'amour chevaleresque, de la fidélité féminine, des poésies sentimentales et d'un air plus sain. On dit qu'on a délivré dans ces circonstances plus de cent mille passe-ports. Quoique le choléra attaque avec une préférence visible la classe la plus pauvre, les riches n'ont pas laissé de prendre la fuite. Il ne faut pas en vouloir à certains parvenus s'ils se sont sauvés. Le choléra, pensaient-ils, qui vient du fond de l'Asie, ne sait pas que nous avons gagné dans les derniers temps beaucoup d'argent à la bourse; il pourrait bien nous prendre encore pour de pauvres hères et nous faire manger de l'herbe par la racine. M. Aguado, l'un des banquiers les plus riches et chevalier de la Légion d'honneur, fut le feld-maréchal de cette grande retraite. Il paraît que ce chevalier ne cessait de regarder, avec l'égarement de l'inquiétude, par les portières, et qu'il a même pris pour le choléra-morbus en chair et en os, son domestique bleu, qui se tenait derrière sa voiture.

Le peuple murmura hautement quand il vit que les riches se sauvaient et prenaient, avec un bagage de médecins et de pharmacies, le chemin de contrées plus saines. Le pauvre remarqua avec mécontentement que l'argent était devenu une protection aussi contre

la mort. Une grande partie du juste-milieu et la *haute finance* ont également quitté la place et vivent dans leurs châteaux. Les véritables représentants de la richesse, MM. de Rothschild, sont pourtant demeurés à Paris, témoignant ainsi que ce n'est pas seulement en affaires qu'ils sont grands et hardis. Casimir Périer s'est montré, lui aussi, grand et hardi en visitant l'Hôtel-Dieu après l'explosion du choléra. Ses adversaires doivent même être désolés que le choléra l'ait saisi depuis cette visite. Il n'a cependant pas succombé; car lui-même constitue un mal beaucoup plus fort. Le jeune prince royal, le duc d'Orléans, qui visita l'hôpital avec Casimir Périer, mérite également une mention très-honorable. Du reste, toute la famille royale s'est montrée d'une manière admirable dans ces temps de désolation. Lors de l'apparition du choléra, la bonne reine assembla ses amis et ses serviteurs, et leur distribua des ceintures de flanelle, en grande partie confectionnées de ses propres mains. Les mœurs de l'ancienne chevalerie ne sont pas éteintes; elles n'ont fait que subir une métamorphose bourgeoise. De nobles dames ne revêtent plus leurs champions d'écharpes poétiques, mais d'écharpes de santé. Nous ne sommes plus d'ailleurs aux vieux temps

du casque et du harnois de la chevalerie guerrière, mais bien à une époque paisible et bourgeoise de ceinture et de jupes bien chaudes ; nous ne vivons plus dans l'âge de fer, mais dans celui de flanelle. La flanelle est en effet la meilleure cuirasse contre les attaques du choléra, notre plus cruel ennemi. Vénus, dit le *Figaro*, porterait aujourd'hui une ceinture de flanelle. Pour moi, je suis dans la flanelle jusqu'au cou, et me crois aussi invulnérable. Le roi lui-même porte aujourd'hui une ceinture de la meilleure flanelle citoyenne.

Je ne dois pas taire non plus que le citoyen roi a, dans ce malheur général, donné beaucoup d'argent pour les citoyens pauvres, et s'est comporté avec noblesse et avec une sympathie toute civique. Puisque je suis en train, je veux aussi faire l'éloge de l'archevêque de Paris, qui est allé à son tour à l'Hôtel-Dieu, après la visite du prince royal et de Casimir Périer, pour porter des consolations aux malades. Il avait prophétisé depuis longtemps que Dieu enverrait le choléra en guise de punition, pour châtier un peuple qui avait chassé le roi très-chrétien et rayé de la charte le privilége de la religion catholique. Maintenant que la colère de Dieu visite les pécheurs, M. de

Quélen veut élever sa prière au ciel et implorer la miséricorde divine, au moins pour les innocents; car il meurt aussi beaucoup de carlistes. En outre, M. de Quélen a offert, pour y établir un hôpital, son château de Conflans. Le gouvernement l'a refusé, attendu que ce bâtiment est ravagé et inhabitable, et que les réparations coûteraient beaucoup d'argent. D'ailleurs, l'archevêque avait demandé qu'on lui laissât carte blanche dans cet hôpital. Mais on ne pouvait exposer les âmes des pauvres malades, dont les corps souffraient déjà d'un mal affreux, aux expériences douloureuses de salut que l'archevêque et ses aides spirituels avaient dessein de tenter. On a préféré laisser mourir du choléra pur et simple, sans exhortations sur la damnation éternelle et sur l'enfer, sans confession et sans viatique, les pécheurs endurcis dans la révolution. Quoiqu'on prétende que le catholicisme est une religion fort convenable pour des temps aussi malheureux que le temps actuel, les Français ne veulent cependant plus s'en arranger, dans la crainte d'être obligés de conserver, dans des jours meilleurs, cette religion d'épidémie.

Beaucoup de prêtres déguisés circulent aujourd'hui parmi le peuple et soutiennent qu'un rosaire béni est

un préservatif contre le choléra. Les saint-simoniens comptent au nombre des avantages de leur religion qu'aucun saint-simonien ne peut mourir de la maladie régnante, attendu que le progrès est une loi de la nature, que le progrès social est dans le saint-simonisme, et qu'ainsi, tant que le nombre de ses apôtres n'aura pas atteint un chiffre suffisant, aucun d'eux ne mourra. Les bonapartistes assurent qu'aussitôt qu'on ressent les symptômes du choléra, il suffit de lever les yeux vers la colonne de la place Vendôme pour guérir. Ainsi chacun a sa croyance dans ce moment de calamité. Pour moi, je crois à la flanelle. Une diète bien entendue ne peut non plus nuire; mais il ne faut pas manger trop peu, comme le font certaines gens, qui prennent la nuit les douceurs de la faim pour des atteintes du choléra. Il est plaisant de voir aujourd'hui la poltronnerie accompagner à table ces gens qui considèrent avec défiance les mets les plus philanthropes et n'avalent qu'en soupirant les morceaux les plus délicats. On doit, leur ont dit les médecins, n'avoir aucune crainte et éviter l'inquiétude. Et mes gens alors d'avoir peur de s'inquiéter sans y prendre garde, puis de s'inquiéter en outre de ce qu'ils ont peur. Ils sont aujourd'hui l'amour même,

font souvent usage des mots *mon Dieu*, et leur voix n'est plus qu'un souffle doux comme celui d'une jeune accouchée. Et puis ils exhalent les émanations d'une pharmacie ambulante, se tâtent souvent le ventre et demandent toutes les heures, avec des yeux tremblants, quel est le nombre des morts. Comme on n'a jamais su ce nombre d'une manière exacte, ou plutôt, comme on était convaincu de l'inexactitude de celui qu'on publiait, les esprits furent saisis d'une terreur vague, et l'inquiétude n'eut plus de bornes. Dans le fait, les journaux ont annoncé depuis, que, dans un seul jour, le 10 avril, il était mort environ deux mille hommes. Le peuple ne s'est pas laissé prendre au mensonge officiel et s'est toujours plaint de ce qu'il mourait plus d'hommes qu'on en annonçait. Mon barbier me raconta qu'une vieille femme était restée toute la nuit à la fenêtre, dans le faubourg Montmartre, pour compter les cercueils qu'on faisait passer devant sa maison, et qu'elle en avait vu trois cents; puis, quand vint le jour, saisie par le froid et par les douleurs du choléra, elle-même expira. De quelque côté qu'on regardât dans les rues, on ne voyait que convois funèbres, et, ce qui était plus mélancolique encore, des convois que personne ne suivait. Comme les voitures

destinées à cet usage ne suffisaient pas, on employa toutes sortes d'autres voitures, qui, tendues de drap noir, avaient l'aspect le plus étrange. Celles-là finirent par manquer aussi, et je vis emporter des cercueils dans des fiacres : on les plaçait en travers, de façon que les deux extrémités sortaient par les portières. C'était chose repoussante à voir que ces grandes voitures de meubles qui servent pour les déménagements, parcourant alors les rues comme des omnibus de morts, quêtant de maison en maison les cadavres et les emportant par douzaines au champ de repos.

Le voisinage d'un cimetière où convergeaient les convois funèbres, présentait le coup d'œil le plus désolant. Voulant visiter un jour une personne de ma connaissance, j'arrivai au moment même où l'on chargeait son cadavre sur le char funéraire. La triste fantaisie me prit de lui rendre alors la politesse qu'il m'avait faite plus d'une fois; je pris une voiture et l'accompagnai jusqu'au Père-Lachaise. Arrivés dans le voisinage du cimetière, mon cocher arrêta tout d'un coup, et quand, sortant de ma rêverie, je regardai autour de moi, je ne vis plus que ciel et cercueils. Nous étions entrés dans la bagarre de quelques centaines de voitures d'enterrements, qui faisaient en-

semble file à la porte étroite du cimetière, et, dans l'impossibilité de me retirer, il me fallut subir quelques heures d'attente au milieu de ce noir entourage. Par ennui, je demandai au cocher le nom d'un mort mon voisin, et par un hasard douloureux, il me nomma une jeune dame dont la voiture, quelques mois auparavant, avait été forcée de faire halte aussi quelque temps auprès de moi, alors que nous nous rendions à un bal chez Lointier. Il y avait seulement cette différence qu'alors elle avançait souvent à la portière sa petite tête ornée de fleurs, sa jolie figure mobile éclairée par la lune, et manifestait la plus charmante mauvaise humeur du retard qu'on lui faisait éprouver. Maintenant, elle était fort tranquille et probablement bleue. Plus d'une fois pourtant, quand les chevaux de deuil trépignaient et s'agitaient d'une manière inquiète, cela me parut comme si c'était dans les morts eux-mêmes que s'éveillait l'impatience, comme s'ils étaient fatigués d'attendre et pressés d'arriver au tombeau; et comme en ce moment un cocher voulut couper un autre à la porte du cimetière, le désordre se mit dans les files, les gendarmes, le sabre nu, piaffèrent au travers; des cris et des jurements s'élevèrent çà et là, quelques voitures furent culbutées, des cer-

cueils se brisèrent en tombant et des cadavres en sortirent : alors je crus voir la plus effrayante de toutes les émeutes, une émeute de morts.

Pour épargner la sensibilité, je ne veux point raconter ce que je vis au Père-Lachaise. Il suffit de dire que, tout affermi que je suis, je ne pus me défendre de la plus profonde horreur. On peut auprès des agonisants apprendre à mourir et attendre ensuite la mort avec calme ; mais l'inhumation, au milieu des cadavres des cholériques, dans des fosses remplies de chaux, on ne peut en accepter l'idée. Je me sauvai en toute hâte sur la colline la plus élevée du cimetière, d'où l'on voit la ville se déployer si belle sous vos pieds. Le soleil venait de se coucher ; ses derniers rayons semblaient envoyer un triste adieu ; les vapeurs du crépuscule enveloppaient comme de blancs draps Paris malade ; et je pleurai amèrement sur cette malheureuse ville, la ville de l'égalité, de l'enthousiasme et du martyre, la ville rédemptrice qui a déjà tant souffert pour la délivrance temporelle de l'humanité.

VII

Paris, 12 mai 1832.

Il me faut ajourner les considérations rétrogrades que j'avais annoncées dans l'article précédent. Le présent s'est emparé de nous d'une façon si âpre qu'on peut moins s'occuper du passé. Le grand mal universel, le choléra, disparaît, il est vrai, peu à peu ; mais il laisse après lui beaucoup de tristesse et d'affliction. Le soleil reprend un éclat assez joyeux ; les hommes recommencent avec quelque air de bonheur à se promener, à jaser et à rire ; mais les nombreux vêtements de deuil qu'on aperçoit de toutes parts ne permettent pas encore à la véritable sérénité de s'établir dans l'âme. Une sensibilité valétudinaire paraît dominer aujourd'hui chez tout ce peuple, comme il arrive chez les gens qui ont passé par une maladie grave. Ce n'est pas seulement sur le gouvernement, mais bien aussi sur l'opposition que s'étend

une lassitude presque sentimentale. L'enthousiasme de la haine s'éteint; les cœurs s'ennuient; les pensées pâlissent dans le cerveau; on s'observe l'un l'autre avec de bienveillants bâillements; on ne s'en veut plus; on est devenu toute paix, tout amour, toute réconciliation, toute douceur chrétienne. Des piétistes allemands pourraient faire ici de bonnes affaires.

On s'était jadis promis merveilles du prompt changement de la marche des affaires si Casimir Périer venait à les quitter. Mais il paraît que, pendant ce temps, le mal est devenu incurable : la mort de Périer ne suffira pas pour guérir l'État.

Que Périer succombe par le choléra, sous un malheur universel auquel ni force ni prudence ne pouvaient résister, cela doit déconcerter même ses adversaires les plus acharnés. L'ennemi général, la mort s'est faufilée dans leur confédération, et le secours, même le plus efficace, de la part d'un semblable auxiliaire, ne peut être vu avec grand plaisir. Périer, au contraire, y gagne la sympathie de la foule, qui s'aperçoit tout d'un coup qu'il était un grand homme. Aujourd'hui, qu'il s'agit de le remplacer par d'autres, cette grandeur devait apparaître dans toute sa réalité. S'il n'avait pu tendre avec une grande aisance l'arc

d'Ulysse, il accomplissait cependant l'œuvre, quand besoin était, en réunissant toutes ses forces. Au moins, ses amis peuvent le louer aujourd'hui de ce qu'il aurait accompli tous ses desseins sans l'intervention du choléra. Mais que va devenir la France? Eh bien, la France est cette Pénélope persévérante qui fait et défait chaque jour sa toile, dans l'unique but de gagner du temps jusqu'à l'arrivée de l'époux véritable. Et quel sera cet homme? Je l'ignore, mais je sais qu'il pourra tendre le grand arc, qu'il dégoûtera du banquet du pouvoir les téméraires poursuivants, qu'il les traitera à coups de flèches mortelles, qu'il châtiera les servantes doctrinaires qui ont fait les coquettes avec tout le monde, qu'il purifiera la maison de tout cet immense désordre, et, avec l'assistance de la sage déesse, introduira une meilleure économie. Comme notre situation actuelle, où gouverne la faiblesse, ressemble tout à fait au temps du Directoire, nous verrons aussi notre 18 brumaire, et l'homme véritable entrera au milieu des puissants devenus pâles et leur annoncera la fin de leur pouvoir. On criera sans doute alors à la violation de la constitution, comme autrefois dans le Conseil des Anciens, quand parut aussi l'homme véritable qui balaya la maison. Mais celui-ci

leur cria alors indigné : « La constitution ! Vous osez encore invoquer la constitution, vous qui l'avez violée au 18 fructidor, violée au 22 floréal, violée au 30 prairial ! » Ainsi l'homme véritable saura fort bien citer le jour et l'année où les ministères du juste-milieu ont violé la constitution.

Combien peu la constitution est entrée, je ne dirai pas seulement dans les idées du gouvernement, mais encore dans celles du peuple, c'est ce que prouve toute discussion sur les questions constitutionnelles les plus importantes. Tous deux, peuple et gouvernement, veulent chacun confisquer à son profit et expliquer dans son sens cette constitution d'après ses sentiments particuliers. Le peuple est entraîné dans cette fausse voie par ses écrivains et ses orateurs, qui, soit ignorance soit esprit de parti, cherchent à intervertir les idées; le gouvernement est tiraillé en sens contraire par cette fraction de l'aristocratie qui, dévouée par égoïsme, forme la cour actuelle, et toujours, comme sous la restauration, considère le système représentatif comme une superstition moderne à laquelle le peuple est attaché, qu'on ne peut non plus lui ravir par la force, mais qu'il est pourtant facile de rendre innocente en glissant sous les

nouveaux noms et sous les nouvelles formes, sans que la foule s'en aperçoive, les vieux hommes et les vieilles intentions. Selon la manière de voir de ces gens, celui-là est le plus grand ministre qui peut, avec les nouvelles formes constitutionnelles, obtenir les mêmes résultats qu'autrefois avec les formules de l'ancien régime. Villèle était cet idéal des ministres, auquel on n'a pas cependant osé penser alors que Périer fut frappé par la maladie. Pourtant on a eu assez de courage pour s'arrêter un instant à Decazes. Il serait certainement devenu ministre, si la nouvelle cour n'avait pas craint d'être bientôt remplacée par les membres de l'ancienne. On craignit qu'il n'établît avec lui dans le ministère la restauration tout entière. Après Decazes, c'est Guizot qu'on a eu particulièment en vue. Mais on dit que, pendant qu'il parlait chaleureusement au roi qui lui offrait un portefeuille, il ressentit tout d'un coup les symptômes du choléra et se sauva en abrégeant son discours. C'est alors que commencèrent les négociations avec Dupin, qu'on avait toujours considéré comme le successeur de Périer et auquel on attribue beaucoup de force et de courage. Mais elles échouèrent, parce que Dupin ne pouvait consentir à s'arranger de beaucoup de restric-

tions gênantes qui s'appliquaient à la présidence du conseil. Il existe en effet, à l'égard de ce poste, quelques circonstances particulières. Le roi a pris souvent pour lui-même cette présidence, surtout au commencement de son règne. Ce fut toujours un embarras fatal aux ministres et qui causa la plus grande partie des mésintelligences d'alors. Périer seul avait su se soustraire à de pareils empiétements et retirer ainsi les affaires à la trop grande influence de la cour, qui, sous tous les gouvernements, conduit les rois. Aussi dit-on que la nouvelle de la maladie de Périer n'a pas été désagréable à tous les habitués des Tuileries. Le roi parut alors justifié quand il reprit la présidence du conseil. Mais quand cet arrangement provisoire devint public, il s'éleva dans les salons et dans les journaux la polémique la plus passionnée sur la question de savoir si le roi avait le droit de présider le conseil.

On mit à jour en cette occasion beaucoup d'esprit de chicane et plus d'ignorance encore. Alors tout ce monde répéta ce qu'il n'avait ouï dire qu'à moitié et nullement compris, et tout cela devint un bavardage bouillonnant et intarissable. Les idées posées par la plupart des journaux ne furent pas de la nature la plus

brillante. Le *National* seul se distingua. On sortit du fourreau la vieille formule de combat : *Le roi règne, mais ne gouverne pas*, dont on s'était servi dans les derniers temps de la restauration. Les trois hommes et demi qui s'occupaient alors de politique en Allemagne, traduisirent, si je ne me trompe, cet axiome par les mots : *Der kœnig herrscht, aber er regiert nicht*. Je n'approuve cependant pas le mot *herrschen*, qui porte, selon moi, une couleur d'absolutisme. Et pourtant, cette maxime formulée par le génie politique de Thiers, a été acceptée pour bien établir la différence entre les deux pouvoirs absolu et constitutionnel.

En quoi consiste cette différence? Quiconque est de cœur pur en politique osera aussi discuter de la manière la plus précise cette question au delà du Rhin. C'est en voulant la tourner qu'on a prêté secours d'un côté au plus audacieux jacobinisme, et de l'autre à la servilité la plus lâche.

Comme la théorie de l'absolutisme, à partir du méprisable mais savant Salmasius, en descendant jusqu'à M. Jarke, qui n'est pas savant, a été presque toujours soutenue par des écrivains décriés, la mauvaise réputation des avocats a compromis au delà de

toute mesure la cause elle-même. Quiconque tient à l'honneur de son nom, n'ose défendre ouvertement cette théorie, alors même qu'il la tiendrait pour excellente dans sa conviction intime. Et cependant, la doctrine du pouvoir absolu est aussi honnête, aussi soutenable que toute autre opinion politique. Rien n'est plus absurde que de confondre, comme on le fait si souvent aujourd'hui, l'absolutisme avec le despotisme. Le despote agit arbitrairement et selon son caprice; le prince absolu, d'après ses lumières et le sentiment de son devoir. Le caractère de la puissance d'un roi absolu consiste en ce que tout dans l'État se fait par sa volonté particulière. Mais comme il est peu d'hommes qui aient une volonté particulière, que la plupart au contraire ne veulent, sans s'en douter, que ce que veut leur entourage, c'est d'ordinaire l'entourage qui règne à la place des rois absolus. C'est là ce que nous nommons cour, et ce sont ainsi les courtisans qui règnent dans celles des monarchies absolues, où les princes ne sont pas de nature trop rétive, et par cela même, pas inaccessibles à l'influence extérieure. L'art des cours consiste à endurcir les rois de cœur tendre, de telle sorte qu'ils deviennent une massue dans la main des courtisans, et à

apprivoiser les rois farouches, de manière à ce qu'ils se prêtent volontiers à tous les jeux, à toutes les attitudes, à toutes les actions, comme les lions de M. Martin. Hélas! comme celui-ci sait dompter le roi des animaux en l'initiant la nuit d'une main furtive aux vices des hommes, pour le retrouver au jour affaibli et docile; ainsi les courtisans ont l'art de dompter par des plaisirs énervants plus d'un roi des hommes, quand il est trop sauvage et trop ombrageux, et ils le dominent par des maîtresses, des cuisiniers, des comédiens, de voluptueuse musique, des danses, par toutes les ivresses des sens. Les princes absolus ne sont que trop souvent les esclaves les plus dépendants de leur entourage, et si l'on pouvait ouïr la voix de ceux que l'opinion publique juge avec le plus de haine, on serait peut-être touché en entendant leurs justes plaintes et la révélation de ces secrets inouïs de séduction, de cet affligeant pervertissement des plus beaux sentiments de l'homme. Il y a d'ailleurs dans le pouvoir illimité une si effrayante puissance de tentations coupables, que des hommes d'une nature privilégiée peuvent seuls y résister. Celui qui n'est soumis à aucune loi est privé de l'arme défensive la plus salutaire; car les lois sont

faites pour nous protéger, non-seulement contre les autres, mais aussi contre nous-mêmes. Aussi la croyance que leur pouvoir vient de Dieu est-elle, non-seulement pardonnable, mais même nécessaire aux souverains absolus. Sans une telle foi, ils seraient les plus malheureux des hommes, eux qui, sans être plus que des hommes, se seraient exposés à des tentations et à une responsabilité mille fois plus qu'humaine. C'est cette foi à un mandat divin qui donna aux rois absolus que nous admirons dans l'histoire une grandeur imposante à laquelle ne s'élèvera jamais la royauté moderne. Ils étaient des médiateurs célestes; il leur fallait quelquefois expier les crimes de leurs peuples; ils étaient victimes et sacrificateurs tout ensemble; ils étaient sacrés, *sacer*, dans le sens antique de la consécration de la mort. Ainsi nous voyons des rois de l'antiquité qui, dans des temps de peste, donnent leur propre sang comme expiation en faveur de leurs peuples, ou considèrent les calamités publiques comme une punition de leurs propres fautes. Encore aujourd'hui, quand une éclipse de soleil arrive en Chine, l'empereur s'effraie et recherche s'il n'aurait pas appelé par quelque péché cet assombrissement général, et il fait pénitence pour que

le ciel lui rende sa lumière ainsi qu'à ses sujets. Chez les peuples où l'absolutisme règne encore avec toute cette sainte rigueur, ainsi que nous le voyons chez les voisins des Chinois, depuis leur frontière nord-ouest jusqu'à l'Elbe, il serait blâmable de prêcher la doctrine des constitutions représentatives, mais il le serait autant de professer l'absolutisme dans la plus grande partie du reste de l'Europe, où la foi au droit divin est éteinte chez les princes et chez les peuples.

En faisant consister le caractère essentiel de l'absolutisme en ce que, dans la monarchie absolue, c'est la volonté privée du prince qui gouverne, j'établis le caractère de la monarchie constitutionnelle d'autant plus facilement en disant : Celle-ci diffère de celle-là, parce que l'institution y remplace la volonté particulière du monarque. Au lieu de cette volonté qui peut être facilement égarée, nous voyons ici une institution, un système de principes politiques immuables. Le roi est une sorte de personne morale dans le sens qu'attache le droit à ce mot, et il obéit beaucoup moins aux passions individuelles de son entourage qu'aux besoins de son peuple : il n'agit plus d'après les désirs effrénés d'une cour, mais en vertu de lois bien établies. C'est pourquoi, dans tous les pays, les cour-

tisans ont toujours été les ennemis secrets ou déclarés du système constitutionnel. Ce système a tué leur puissance millénaire par ce profond et ingénieux mécanisme qui fait que le roi ne représente que l'idée du pouvoir, qu'il peut à la vérité choisir ses ministres, mais que ce sont eux qui gouvernent et non lui, et que, d'ailleurs, ils ne peuvent gouverner qu'aussi longtemps qu'ils le font dans le sens de la majorité des représentants de la nation, parce que ceux-ci peuvent leur refuser les moyens de gouvernement, c'est-à-dire les impôts. Par cela seul que le roi ne gouverne pas par lui-même, le mécontentement du peuple, en cas de mauvaise administration, ne peut monter jusqu'à lui. Seulement, dans les États constitutionnels, il arrive alors que le roi choisit d'autres ministres plus populaires, dont on peut attendre un meilleur gouvernement; tandis que, dans les États absolus où la volonté même du roi gouverne, celui-ci est immédiatement atteint par la colère du peuple, qui n'a d'autre ressource que de bouleverser l'État. Par cela seul que le roi ne gouverne pas, le salut de l'État est indépendant de sa personnalité et ne peut être mis en danger par un hasard de caractère, par la première passion trop sublime ou ignoble, et il ac-

quiert une solidité dont les anciens philosophes politiques n'avaient aucun pressentiment. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le roi, ne gouvernant pas, est aussi irresponsable, inviolable, et ses ministres seuls peuvent être accusés, condamnés et punis pour mauvais gouvernement. Le commentateur de la constitution anglaise, Blakstone, a commis une erreur quand il a compté l'inviolabilité du roi au nombre de ses priviléges. Cette idée flatte plus un roi qu'elle ne lui sert. Dans les pays du protestantisme politique, les pays constitutionnels, on veut bien plutôt savoir les droits des princes fondés sur la raison qui fournit des arguments suffisants pour leur inviolabilité, du moment qu'on admet qu'ils ne peuvent agir, et ne sont dès lors ni comptables, ni responsables, ni punissables pas plus que celui qui ne fait rien par lui-même. Le principe *The king cannot do wrong*, sur lequel on fonde l'irresponsabilité, ne peut avoir de valeur qu'en y ajoutant ces mots : *Because he does nothing*. Mais à la place du roi constitutionnel ce sont les ministres qui agissent, et c'est pourquoi ceux-ci sont responsables.

Leur action est indépendante; ils doivent repousser tout net un avis du roi qui ne s'accorde pas avec le leur et, dans le cas où leur système ne convient pas au roi, se retirer tout à fait. Sans une telle liberté de volonté, la responsabilité que les ministres assument par le contre-seing des actes du gouvernement serait une injustice impie, une cruauté, une absurdité : ce serait introduire dans le droit politique la doctrine du bouc émissaire. La même raison fait que les ministres d'un prince absolu sont tout à fait irresponsables, excepté à l'égard de celui-ci. Ils ne doivent compte qu'à leur maître, comme lui-même n'en doit qu'à Dieu . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Après ce peu d'explications sur la différence entre les deux puissances, absolue et constitutionnelle, il devient clair pour chacun que la discussion sur la présidence, telle qu'elle vient de s'élever dans les circonstances présentes en France, devait moins avoir pour objet la question de savoir si le roi devait présider, que celle-ci : De quelle manière entend-il présider? Il

importe peu que la charte ne le lui défende pas, o qu'un paragraphe semble le lui permettre; mais s'agit de savoir s'il le fera, seulement *honoris causa* ou pour sa propre instruction, d'une façon tout fait passive, sans la moindre participation active, o si, en sa qualité de président, il fera prévaloir s volonté privée dans la conduite des affaires de l'Ét et dans l'exécution? Dans le premier cas, il peut le être permis de s'ennuyer, si tel est son plaisir, tous le jours quelques heures dans la société de MM. Louis Sébastiani, etc.; dans l'autre, il faut que cette satisfaction lui soit impitoyablement interdite.

En effet, d'après cette dernière supposition, et gouvernant par sa volonté privée, il s'approcherait de la royauté absolue; au moins devrait-il être alors considéré lui-même comme un ministre responsable. Quelques journaux ont soutenu avec beaucoup de raison qu'il serait injuste de demander compte à un homme gisant sur son lit de mort, comme Périer, ou à un apoplectique, comme M. Sébastiani, des actes émanés de la volonté particulière du roi. C'est dans tous les cas une fâcheuse discussion, dont l'importance est assez triste; car chacun se rappelle ces paroles terroristes: *La responsabilité, c'est la mort.* Dans

cette occasion, la thèse de la responsabilité du roi et par conséquent la négation de son inviolabilité sont soutenues surtout par le *National* avec une désobligeance que je ne puis approuver. C'est toujours pour Louis-Philippe un avertissement désagréable qui pourrait bien lui faire faire quelques réflexions. Ses amis étaient d'avis qu'il ne devait rien faire qui amenât le moins du monde la discussion sur le principe de l'inviolabilité et pût ainsi l'ébranler dans l'opinion publique. Mais Louis-Philippe, si nous apprécions équitablement sa situation, pourrait bien ne pas être si blâmable de chercher à aider un peu à l'action du gouvernement. Il sait que ses ministres ne sont pas des géants; que la chair a de bonnes intentions, mais que l'esprit est faible. Le maintien de fait de son gouvernement est pour lui l'affaire principale. Le principe de l'inviolabilité pourrait bien n'avoir à ses yeux qu'un intérêt secondaire. Il sait que Louis XVI, pauvre homme sans tête, était inviolable, lui aussi. L'inviolabilité royale a cela de particulier en France : le principe de cette inviolabilité est tout à fait inviolable. Il ressemble à la pierre de l'anneau que portait à son doigt don Luis Fernando Perez de Acaiba, pierre dont la vertu était telle que lorsqu'un homme muni de cet

anneau tombait du haut d'un clocher, la précieuse pierre demeurait intacte.

Cependant, pour remédier jusqu'à un certain point à cette fatale messéance, Louis-Philippe a créé une présidence intérimaire et en a revêtu M. de Montalivet. Celui-ci est en outre ministre de l'intérieur, et M. Girod de l'Ain est devenu à sa place ministre des cultes. On n'a qu'à voir ces deux personnages pour pouvoir soutenir en toute assurance qu'ils ne jouissent d'aucune indépendance et ne sont que des griffes à contre-seing. L'un, M. le comte de Montalivet, est un jeune homme bien bâti, qui a presque l'air d'un joli écolier vu au travers d'un verre grossissant. L'autre, M. Girod de l'Ain, suffisamment connu comme président de la Chambre, où il a eu l'art de bien servir les intérêts du roi par l'abréviation ou par la prolongation des séances, est le dévouement même. C'est un homme ramassé, qui a l'air d'un Brunswickois vendant des têtes de pipes dans les foires, ou bien encore d'un ami de la maison qui apporte des croquignoles aux enfants et caresse les chiens.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

VIII

Paris, 27 mai 1832.

Casimir Périer avait abaissé la France pour relever les cours de la bourse. Il voulait vendre la liberté de l'Europe au prix d'une courte et honteuse paix pour la France. Il s'est fait l'auxiliaire des sbires de l'esclavage et de notre plus mauvaise passion, l'égoïsme, jusqu'à ce point que des milliers d'hommes, parmi les plus nobles de cœur, sont morts de chagrin, de misère, de honte et de prostitution politique ! Les morts de juillet, il les a rendus ridicules dans leur tombeau ; et les vivants, tellement dégoûtés de la vie, qu'ils ont été obligés de porter envie même à ces morts. Il a éteint le feu sacré, fermé les temples, irrité les dieux, brisé les cœurs. Et pourtant je voterais, moi, pour que Périer fût déposé au Panthéon, ce grand palais de l'honneur, sur lequel est écrit en lettres d'or : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.* Car Périer

était un grand homme : il possédait de rares talents et une force de volonté rare; et ce qu'il a fait, il l'a fait avec l'honnête conviction qu'il était utile à sa patrie, et cela au prix de son repos, de son bonheur et de sa vie. Et c'est moins pour l'utilité et le succès que la patrie doit récompenser ses grands hommes, que pour la volonté, pour l'abnégation dont ils ont fait preuve. Bien plus ! n'eussent-ils rien voulu et rien fait pour elle, la patrie devrait honorer, après leur mort, ses grands hommes, car ils l'ont grandie de toute leur hauteur. Comme les étoiles sont l'ornement du ciel, les grands hommes sont l'ornement de leur pays, de toute la terre. Car les cœurs de ces hommes sont les étoiles de la terre, et je crois que, si l'on projetait d'en haut ses regards sur notre planète, ces cœurs rayonneraient à nos yeux comme de pures lumières, comme les étoiles du firmament. Peut-être, d'un si haut point de vue, reconnaîtrait-on combien de splendides étoiles sont semées sur cette terre, combien scintillent solitaires et inconnues au milieu d'espaces obscurs et déserts, de quel bel éclat étincelle notre patrie allemande, de quelle vive lumière resplendit la France, cette voie lactée de grands cœurs humains.

La France a perdu dans les derniers temps beaucoup

d'étoiles de première grandeur. Le choléra a moissonné beaucoup de héros des temps de la révolution et de l'empire. Un grand nombre d'hommes d'État remarquables, parmi lesquels Martignac était le plus distingué, sont morts d'autres maladies. Les amis de la science ont surtout déploré la mort de Champollion, qui a inventé tant de rois égyptiens, et celle de Cuvier, qui a découvert tant d'autres grands animaux, lesquels n'existent plus, et prouvé, de la manière la moins galante, à notre mère la terre, qu'il faut ajouter quelques milliers d'années à l'âge qu'elle s'est donné jusqu'à présent.

La mort de Casimir Périer a fait ici moins de sensation qu'on ne s'y attendait, et pas la moindre à la Bourse. Je ne pus m'empêcher, le jour où il mourut, d'aller à la place de la Bourse. Sous ce grand temple de marbre où Périer était vénéré comme un dieu, et sa parole comme un oracle, je mis la main sur les colonnes qui s'élancent sous le pourtour, elles étaient toutes immobiles et froides comme les cœurs de ces hommes pour lesquels Périer a tant fait. Oh! les misérables nains! Il ne se trouvera plus désormais un géant qui se sacrifie pour eux, et qui, pour leurs intérêts de pygmées, abandonne les géants ses frères. Permis à

eux de se moquer des géants qui, pauvres et gauches, s'asseyent sur les montagnes pendant que les êtres rabougris, favorisés par leur petitesse, rampent dans les mines étroites des montagnes pour détacher des parois les métaux précieux ou pour les gagner à l'aide des gnomes souterrains, agents plus petits encore. Descendez de plus en plus dans vos mines; ayez soin seulement de vous tenir ferme à l'échelle, et ne vous inquiétez pas de ce que les échelons deviennent plus sales à mesure que vous vous abaissez vers les galeries les plus abondantes en richesses.

Je me courrouce toutes les fois que j'entre à la Bourse, ce bel édifice de marbre, bâti dans le style grec le plus noble et consacré à cet ignoble trafic des fonds publics. C'est le plus beau monument de Paris : Napoléon l'a fait bâtir. Il faisait élever dans le même style et dans les mêmes proportions un temple de la Gloire. Hélas! le temple de la Gloire n'a pas été achevé. Les Bourbons le convertirent en église, qu'ils consacrèrent à Madeleine repentante; mais la Bourse est terminée et brille de son éclat le plus complet, et c'est sans doute son influence qui a fait que son noble rival, le temple de la Gloire, reste encore inachevé, et toujours, par la plus outrageuse dérision, consacré à

Madeleine repentante. C'est ici, dans cette immense salle, sous ces voûtes élevées de la Bourse, que s'agite l'agiotage avec ses mille figures tristes et ses dissonances criardes, comme le bouillonnement d'une mer d'égoïsme. Du milieu des flots d'hommes s'élancent les grands banquiers, pareils à des requins, créatures monstrueuses qui s'entre-dévorent. Plus haut, dans la galerie, on remarque, comme des oiseaux de proie à l'affût sur un écueil, des dames même qui spéculent. C'est pourtant ici que hantent les intérêts qui, dans ces temps, décident de la paix et de la guerre.

C'est pourquoi la Bourse a tant d'importance aussi pour nous autres publicistes. Mais il n'est pas facile de comprendre nettement la nature de ces intérêts après chaque événement influent, ou d'en apprécier les suites. Le cours des effets publics et de l'escompte est sans contredit un thermomètre politique; mais on se tromperait si l'on croyait que ce thermomètre indique le degré de progrès de l'une ou de l'autre des grandes questions qui remuent actuellement l'humanité. La hausse ou la baisse des fonds n'indique ni la hausse ni la baisse du parti libéral ou servile, mais bien le plus ou moins d'espoir qu'on a pour la pacification de l'Europe, pour le maintien de ce qui existe, ou plutôt

pour la solidité des rapports d'où dépend le paiement des intérêts de la dette publique.

Dans ce point de vue rétréci, quelque événement qui arrive, les spéculateurs de bourse sont admirables. A l'abri de toutes les émotions intellectuelles, tout leur esprit est tourné sur les choses de fait, et ils reconnaissent, avec un instinct presque animal, comme les grenouilles prédisent le temps, si tel événement, assez rassurant en apparence, ne serait pas une cause d'orage pour l'avenir, ou si un grand malheur ne servira pas à la fin à consolider le repos général. A la chute de Varsovie, on ne demanda pas : Quel mal en résultera-t-il pour l'humanité? mais : La victoire du knout découragera-t-elle les agitateurs, c'est-à-dire les amis de la liberté? La réponse affirmative à cette question fit monter les fonds. Si l'on recevait aujourd'hui à la Bourse, par dépêche télégraphique, la nouvelle que M. de Talleyrand croit aux récompenses et aux peines après la mort, les fonds français tomberaient de 10 pour 100; car on pourrait craindre qu'il voulût se réconcilier avec le ciel, déserter le système du juste-milieu et le sacrifier, et exposer l'admirable tranquillité dont nous jouissons. Être ou ne pas être n'est pas la grande question à la Bourse : on ne s'y inquiète que

de la paix ou du trouble. C'est là-dessus aussi que se règle l'escompte. Dans les temps d'agitations, l'argent devient inquiet, se renferme dans les caisses des riches, comme dans une forteresse, et y demeure retiré : l'escompte monte. En temps calme, l'argent redevient confiant, s'offre volontiers, se produit en public, se montre très-affable : l'escompte est bas. Ainsi, un vieux louis d'or a plus d'esprit qu'un homme et sait le mieux du monde s'il y aura paix ou guerre. C'est peut-être par suite de leur commerce intime avec l'argent que les gens de bourse ont acquis aussi une sorte d'instinct politique ; et pendant que dans ces derniers temps les penseurs les plus profonds n'attendaient que la guerre, ceux-là demeurèrent fort tranquilles, assurés qu'ils étaient du maintien de la paix. Demandait-on à l'un d'eux quelles étaient ses raisons pour une pareille sécurité, on ne pouvait, comme à sir John, en arracher aucune raison ; mais il ne cessait de répondre : « C'est mon idée. »

La Bourse, depuis ce temps, n'a fait que se fortifier dans cette idée, et la mort de Périer n'a même pu lui en inspirer une autre. Il est vrai qu'elle était depuis longtemps préparée à cet événement et qu'on se figure d'ailleurs que son système de paix lui servira et

sera fermement maintenu par le roi. Mais cette complète indifférence à la nouvelle de la mort de Périer m'a fait éprouver un sentiment de dégoût. La Bourse aurait dû au moins, par convenance, faire éclater son affliction par une petite baisse. Mais non! pas un huitième pour cent; les effets ne sont pas tombés d'un huitième de deuil pour cent à la mort de Casimir Périer, ce grand ministre banquier!

La plus froide indifférence s'est montrée à l'enterrement de Périer comme à sa mort. C'était un spectacle comme un autre : le temps était beau, et des milliers d'hommes étaient sur pied pour voir passer le cortége, qui se dirigea longuement par les boulevards jusqu'au Père-Lachaise. Le sourire était sur beaucoup de figures; sur d'autres, la préoccupation des affaires; sur le plus grand nombre, l'ennui. Une quantité innombrable de troupes, comme cela convenait à peine au héros pacifique du système de désarmement, beaucoup de gardes nationaux et de gendarmes. Les artilleurs y étaient aussi avec leurs canons; ceux-ci pouvaient avec raison être en deuil, car sous Périer ils avaient du bon temps, une véritable sinécure. Le peuple considérait tout cela avec une rare apathie. Il ne montra ni haine ni amour : c'était l'ennemi de l'enthousiasme qu'on

allait mettre en terre, et l'indifférence formait le convoi. Les seuls véritables affligés parmi cette foule en deuil, étaient les deux fils du défunt, lesquels, couverts de manteaux funéraires et la figure pâle, marchaient derrière le corbillard. Ce sont deux jeunes gens d'environ vingt ans, d'un extérieur rond et ramassé, qui annonce plutôt le bien-être que l'esprit ; je les avais vus l'hiver dernier dans les bals, frais et dispos. Sur le cercueil étaient étendus des étendards tricolores, couverts de crêpes noirs. Et pourtant, c'était justement le drapeau tricolore qui n'avait pas à s'affliger de la mort de Casimir Périer. Elle accablait tristement le cercueil comme un reproche muet, cette bannière de la liberté qui, par sa faute, a éprouvé tant d'outrages. Autant que de l'aspect de ce drapeau, je fus touché de la présence du vieux Lafayette au convoi de Périer, de l'apostat qui jadis avait si glorieusement combattu avec lui sous cette bannière.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ce fut entre deux et trois heures que le convoi de Casimir Périer passa sur les boulevards. Quand je sor-

tis de dîner, à sept heures et demie, je rencontrai les soldats et les voitures qui revenaient du cimetière. Les voitures roulaient alors avec une brillante rapidité; les crêpes avaient été enlevés des drapeaux tricolores qui resplendissaient, de même que les armures des cuirassiers, sous la joyeuse lumière du soleil. Les trompettes, vêtus de rouge, trottant sur leurs chevaux blancs, sonnaient gaiement la *Marseillaise*. Le peuple, paré et l'air heureux, courait vers les théâtres; le ciel, longtemps couvert de nuages, était alors d'un bleu si riant, si parfumé d'éclat; les arbres brillaient d'une verdure si fraîche, si heureuse; le choléra et Casimir Périer étaient oubliés, et l'on était au printemps.

Maintenant l'homme est bien enterré, mais le système vit encore. Ou bien est-il vrai que ce système n'est pas une création de Périer, mais du roi? Quelques philippistes ont commencé par répandre cette opinion pour qu'on prît confiance dans la force indépendante du roi, pour qu'on ne crût pas qu'il demeurait privé de direction au tombeau de son protecteur, enfin pour qu'on ne doutât pas du maintien du système actuel. Aujourd'hui, beaucoup d'ennemis du roi s'emparent de cette opinion. C'est combler un de leurs vœux les plus chers que d'antidater ainsi ce système

impopulaire, appelé du 13 mars, et de lui attribuer un auguste fondateur, dont il accroît ainsi la responsabilité. Amis et ennemis se réunissent ici souvent pour mutiler la vérité. Ou ils lui coupent les jambes, ou bien ils la tirent et l'allongent tellement qu'elle devient mince comme un mensonge. L'esprit de parti est un Procuste qui couche fort mal la vérité. Serait-il vrai que, dans le système du 13 mars, Périer n'ait fait que sacrifier son nom honorable et que Louis-Philippe soit le véritable père de ce système? Il nie peut-être la paternité de cet enfant embarrassant, tout à fait comme ce jeune paysan qui ajoutait naïvement : « Mais pour dire la vérité, je n'y ai pas nui. » Toutes les offenses que la France a eu à endurer jusqu'à ce jour sont mises aujourd'hui sur le compte du roi. Le coup de pied que le lion malade a reçu naguère encore à Rome de l'ânesse du seigneur exaspère les Français à un degré insoutenable. Cependant on lui fait tort : Louis-Philippe ne laisse pas volontiers passer une insulte, et il consentirait de bon cœur à se battre, mais il voudrait choisir son monde. Par exemple, il n'aurait guère envie de se battre avec la Russie; il le ferait avec plaisir contre les Prussiens, avec lesquels il s'est déjà mesuré à Valmy, et que, pour cette raison, il ne paraît pas craindre

beaucoup. On prétend avoir particulièrement remarqué qu'il n'a jamais manifesté la moindre appréhension toutes les fois qu'il était question de la Prusse et de ses chevaleresques rodomontades. Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils de saint Louis, rejeton de la race la plus antique de rois, premier gentilhomme de la chrétienté, s'amuse alors avec une jovialité toute bourgeoise sur ce qu'il est pourtant bien mortifiant pour lui pauvre roi citoyen, de voir la camarilla de Brandebourg le regarder avec de si grands airs et une supériorité si nobiliaire.

Je dois dire ici qu'on ne remarque jamais le grand-seigneur chez Louis-Philippe, et le peuple français n'aurait pu choisir en effet pour roi un homme plus bourgeois. D'ailleurs, il lui importe peu d'être roi légitime, et l'on dit que l'invention du mot de quasi-légitimité n'était pas tout à fait de son goût. Il n'envie pas le moins du monde à Henri V l'avantage de la légitimité, et n'est aucunement diposé à négocier avec lui pour cet objet ou à lui offrir de l'argent; mais Louis-Philippe pense qu'il a inventé la royauté citoyenne et qu'il a reçu un brevet pour cette invention; il gagne par an à ce métier 18 millions, somme qui dépasse presque le revenu des maisons de jeu de Paris, et il

voudrait conserver pour soi et pour ses descendants le monopole de cette lucrative industrie.

J'ai déjà indiqué dans l'article précédent combien le maintien de ce monopole de royauté tient avant tout au cœur de Louis-Philippe, et comme, en ayant égard à une telle façon de voir tout humaine, son usurpation de la présidence du conseil me paraît excusable. Dans le fait, il ne semble pas s'être encore retiré dans les limites de ses droits constitutionnels, quoique pour la forme il n'ose plus présider. La véritable question contentieuse reste donc toujours en suspens, et ses tiraillements se prolongeront encore jusqu'à la formation d'un nouveau ministère. Mais ce qui trahit le plus la faiblesse du gouvernement, c'est que le maintien ou le renouvellement ou la transformation du ministère sont commandés, non par les besoins intérieurs du pays, mais par des événements étrangers. Cette dépendance d'intérêts extérieurs s'est manifestée d'une manière fâcheuse et assez publique pendant la dernière crise ministérielle de l'Angleterre. Chaque bruit qui nous arrivait de ce côté donnait ici naissance à une nouvelle combinaison de cabinet. Quand on vit le gouvernail de l'empire britannique tomber entre les mains de Wellington, on perdit tout

à fait la tête, et l'on était déjà sur le point de choisir le maréchal Soult pour premier ministre, en vue de l'équilibre militaire.

La liberté, en France comme en Angleterre, serait alors passée sous le commandement de deux anciens soldats qui, étrangers ou même hostiles à tout esprit de civisme indépendant, n'ont appris qu'à obéir en esclaves ou à commander en despotes. Soult et Wellington ne sont par leur caractère que de véritables condottieri, si ce n'est que le premier a appris à une plus noble école le métier des armes, et qu'il a autant soif de gloire que de solde. La récompense qui devait lui revenir n'était pas moins qu'une couronne, et l'on m'a assuré que Soult a été pendant quelques jours roi de Portugal, sous le nom de Nicolas Ier, roi des Algarves. Le caprice de son sévère suzerain ne lui permit pas de prolonger davantage cette royale plaisanterie. Mais il ne peut certainement l'oublier : il a bu à pleines oreilles le doux retentissement de ce titre de Majesté; il a vu avec des yeux enivrés les hommes lui présenter à genoux leur hommage le plus humble, et sur ses gracieuses mains il sent encore les brûlants baisers des lèvres portugaises..... Et c'est à lui qu'on devait confier la liberté de la France ! Quant à l'autre,

lord Wellington, je n'ai pas besoin de m'exprimer aucunement sur lui. Les derniers événements ont prouvé que, dans mes précédents écrits, j'avais toujours parlé de lui avec trop d'indulgence. Aveuglé qu'on était par ses gauches et lourdes victoires, on s'est toujours refusé à croire qu'il fût, à proprement parler, un niais; mais les circonstances récentes l'ont bien démontré. Il est sot comme tous les hommes qui n'ont pas de cœur; car c'est du cœur et non de la tête que viennent les pensées. Louez-le donc, muses vénales de cour, rimeurs qui caressez l'orgueil des torys! Continue à le chanter, barde de la Calédonie, spectre banqueroutier à la harpe de plomb, aux cordes de toiles d'araignée! Célébrez-le, pieux lauréats, chantres gagés des héros! et surtout redites ses dernières prouesses! Jamais mortel n'a dévoilé d'une manière plus déplorable sa nudité aux yeux du monde entier. Presque tout d'une voix, l'Angleterre, jury de vingt millions de citoyens libres, a prononcé son verdict de culpabilité sur le pauvre criminel qui, ainsi qu'un voleur de basse classe, aidé par de rusées recéleuses, a tenté de nuit de filouter les joyaux de la couronne du peuple souverain, ses droits et sa liberté. Lisez le *Morning-Chronicle*, le *Times* et même ces orateurs d'ordinaire si modérés, et vous

demeurerez stupéfaits à ce langage de bourreau avec lequel ils flagellent et stigmatisent le vainqueur de Waterloo. Son nom est devenu un outrage. On était parvenu, à l'aide des plus basses menées, à lui faire tomber le pouvoir entre les mains; et il n'a pas osé l'exercer. Leigh Hunt le compare en cette occasion à un vieux libertin qui voulait séduire une jeune fille; comme celle-ci, dans son inquiétude, demandait conseil à une de ses amies, elle en reçut pour réponse : « Laissez-le faire; outre le péché de ses coupables intentions, il s'attirera encore toute la honte de l'impuissance. »

J'ai toujours détesté cet homme; mais je ne le croyais pas aussi méprisable. Il est singulier que j'aie toujours eu de ceux que je haïssais une idée plus grande qu'ils ne méritaient en effet. Et j'avoue que toujours j'ai supposé aux torys d'Angleterre plus de courage, de force et de généreuse abnégation qu'ils n'en ont montré au moment où cela était nécessaire. Oui! je me suis trompé sur le compte de cette haute aristocratie anglaise : je pensais qu'à l'exemple des fiers Romains, ils vendraient aussi cher qu'autrefois le champ où campait l'ennemi, qu'ils l'attendraient sur leurs chaises curules..... Non! une terreur panique les a

saisis lorsqu'ils ont vu que John Bull se démenait un peu sérieusement, et ils offrent maintenant à meilleur compte les terres à bourgs-pourris, et ils augmentent le nombre des chaises curules pour que l'ennemi veuille bien s'y asseoir. Les torys n'ont plus de confiance en leur propre force; ils ne croient plus en eux-mêmes; leur pouvoir est brisé! A la vérité, les wighs sont aussi des aristocrates, lord Grey est aussi jaloux de noblesse que lord Wellington; mais il en sera de cette aristocratie comme de celle de France : c'est un bras qui sert à couper l'autre.

Il est inconcevable que les torys, qui comptaient sur un coup de tête de leur reine, aient été si fort effrayés quand le moment critique arriva, et que le peuple se leva partout avec d'énergiques protestations. Tout homme connaissant les Anglais et leurs moyens de résistance légale devait s'y attendre. L'opinion sur le bill de réforme était bien fixée chez le peuple. Toutes les réflexions à ce sujet s'étaient changées en un fait. Les Anglais ont surtout, quand il faut agir, cet avantage, qu'habitués à s'exprimer en hommes libres, ils ont sur chaque question une opinion toute prête. Aussi jugent-ils plus qu'ils ne pensent. Nous autres Allemands, au contraire, nous pensons toujours, et à force

de penser, nous arrivons à ne rien juger. D'ailleurs il n'est pas toujours prudent d'émettre son opinion. L'un est empêché par la crainte de déplaire à M. le directeur de la police, l'autre par modestie ou même par simplicité. Beaucoup de penseurs allemands sont descendus dans la tombe sans jamais avoir exprimé leur opinion personnelle sur une grande question. Les Anglais sont, au contraire, décidés, pratiques; tout ce qui est intellectuel prend chez eux de la consistance, de telle sorte que leurs pensées, leur vie et eux-mêmes deviennent un fait unique dont les droits sont irréfragables. Oui! ils sont *brutaux comme un fait*, et résistent matériellement. Un Allemand, avec ses pensées, ses idées, molles comme le cerveau qui les a produites, n'est lui-même qu'une idée, et lorsque celle-ci déplaît au gouvernement, on envoie l'idée dans une forteresse. C'est ainsi qu'il y a eu soixante idées incarcérées à Kœpenick, et leur absence ne faisait faute à personne. Les brasseurs brassaient leur bière tout comme auparavant, et les presses n'en continuaient pas moins d'imprimer les romans nouveaux. Au penchant qu'ont les Anglais pour la résistance effective, à leur entêtement inflexible dans les questions jugées définitivement, vient encore se joindre la sûreté légale

avec laquelle ils peuvent agir. Nous ne pouvons nous figurer par combien de voies légales peut procéder l'opposition anglaise, adversaire du gouvernement dans le parlement et au dehors. On ne comprend bien les journées de Wilkes que lorsque soi-même on a vu l'Angleterre. Les voyageurs qui veulent nous donner une idée de la liberté anglaise, nous font dans ce but l'énumération de ses lois. Mais ces lois ne sont que les limites de la liberté, et non la liberté elle-même. On n'a sur le continent aucune idée de la somme de liberté intense qui peut se trouver quelquefois amassée dans ces limites, et l'on se figure encore moins la paresse et l'indolence des gardiens. Ce n'est que là où elles doivent protéger contre l'arbitraire du pouvoir qu'elles sont gardées avec vigilance. Sont-elles franchies par les hommes du pouvoir, l'Angleterre en masse est aussitôt debout comme un seul homme, et l'arbitraire est repoussé. Non! ces gens n'attendent pas que la liberté ait reçu une atteinte; mais, pour peu qu'elle soit menacée, ils se lèvent avec des paroles et des fusils. Les Français de juillet ne se sont révoltés qu'après avoir reçu le premier coup de massue porté par le despotisme : les ordonnances. Les Anglais de ce mois de mai n'ont pas attendu si longtemps : il leur a suffi qu'on eût remis le

glaive aux mains du bourreau fameux qui déjà, en d'autres pays, avait exécuté la liberté.

Ces Anglais sont d'étranges originaux. Je ne puis les souffrir. D'abord ils sont ennuyeux, puis insociables, égoïstes, ils coassent comme des grenouilles, sont ennemis-nés de toute bonne musique, vont à l'église avec des livres de prières dorés et nous méprisent, nous autres Allemands, parce que nous mangeons de la choucroute. Mais quand l'aristocratie anglaise réussit, par le moyen des bâtards de cour, à attirer dans ses intérêts la femme allemande (*the nasty German frow*); quand le roi Guillaume, qui, le soir, avait promis à lord Grey de nommer autant de nouveaux pairs qu'il en fallait pour faire passer le bill de réforme, gagné à un autre sentiment par la reine de la nuit, eut manqué à sa parole le lendemain matin; quand Wellington et ses torys eurent porté sur les pouvoirs de l'État leurs mains liberticides : alors ces Anglais cessèrent tout d'un coup d'être ennuyeux pour devenir très-intéressants; ils ne furent plus insociables, mais se réunirent par centaines de mille; ils ne pensèrent plus qu'au bien-être général; leurs paroles ne furent plus aussi coassantes, mais pleines d'une mâle harmonie; ils dirent des choses dont le

retentissement entraînait plus que les mélodies de Rossini et de Meyerbeer; ils ne parlèrent plus des prêtres de l'église en style de livres de prières; mais ils agitèrent, comme des incrédules, la grande question, s'ils n'enverraient pas les évêques au bourreau et le roi Guillaume avec sa mangeuse de choucroute dans le Hanovre.

Lors de mon séjour en Angleterre, beaucoup de choses m'ont fait rire; mais rien ne m'a diverti comme le lord maire, véritable bourgmestre de la Cité de Londres, lequel s'est conservé comme une ruine du système communal du moyen âge, dans toute la majesté de sa perruque, dans son ample dignité de maîtrise. Je le vis accompagné de ses *aldermen :* ce sont les graves chefs de la bourgeoisie, compère tailleur et compère gantier, presque tous énormes épiciers, rouges figures de bifteck, vivantes cruches de porter, sobres cependant, et devenus riches à force de travail et d'économie, au point que beaucoup d'entre eux possèdent, m'a-t-on dit, plus d'un million de livres sterling déposés à la banque d'Anglerre. La banque est un grand bâtiment dans Thread-Needle-street, et s'il éclatait une révolution en Angleterre, la banque serait en grand danger, les riches bourgeois de

Londres pourraient perdre leur fortune et se voir en une heure réduits à la mendicité. Néanmoins, quand le roi Guillaume manqua à sa parole, quand la liberté de l'Angleterre fut en danger, le lord maire de Londres mit sa grande perruque, et lui et ses épais aldermen se mirent en route d'un air aussi assuré, aussi officiellement tranquille que s'ils fussent allés s'asseoir à un grand banquet dans Guild-Hall. Ils se rendaient pourtant à la chambre des communes, où ils protestèrent de la manière la plus énergique contre le nouveau cabinet, et ils se déclaraient contre le roi dans le cas où il ne le renverrait pas, préférant exposer leur vie et leur fortune dans une révolution plutôt que de consentir à la ruine de la liberté anglaise. Ces Anglais sont d'étranges originaux.

Je n'oublierai jamais un homme que j'ai vu à la chambre des communes, à gauche de l'orateur, car jamais homme ne m'a plus déplu que celui-là. C'est un être ramassé, avec une grosse tête carrée, couverte de cheveux roux désagréablement hérissés. La figure démesurément rouge, flanquée de larges joues, est ordinaire et régulièrement ignoble; ses yeux sont vides et à bon marché; son nez mesquin est séparé par un grand espace de sa bouche, et il ne peut

sortir de cette bouche trois paroles sans qu'un chiffre s'y intercale ou du moins qu'il soit question d'argent. Il y a dans tout son être quelque chose de ladre, de chiche et de rogneux; enfin c'est le véritable fils de l'Écosse, M. Joseph Hume. On devrait mettre son portrait en tête de tous les livres de calcul. Il a toujours appartenu à l'opposition : les ministres le redoutent toujours quand on parle de quantités numéraires. Il continua à siéger sur les bancs de l'opposition, même lorsque Canning était ministre, et lorsque celui-ci, dans ses discours, avait à exprimer un chiffre, il demandait à voix basse à son voisin Huskisson *how much?* Puis quand il avait été soufflé, il reprenait à haute voix le fil de son discours en regardant Joseph Hume presque en souriant : jamais homme ne m'a déplu autant que celui-là. Mais lorsque le roi Guillaume manqua à sa parole, Joseph Hume se leva, fier, héroïque comme un dieu de liberté, et ses paroles retentirent aussi puissantes, aussi solennelles que la cloche de Saint-Paul; il est vrai qu'il était encore question d'argent, et il déclara : « Qu'on ne devait pas payer d'impôts, » et le parlement adopta la proposition de son grand citoyen.

Cela trancha la difficulté. Le refus légal des impôts

effraya les ennemis de la liberté. Ils n'osèrent accepter le combat avec un peuple unanime qui mettait en jeu son existence et sa fortune. Il leur restait sans doute encore leurs soldats et leurs guinées. Mais on ne se fiait plus aux habits rouges, quoiqu'ils eussent jusque là obéi sans murmure au bâton de Wellington. On n'avait plus confiance non plus dans le dévouement des orateurs achetés; car la nobility d'Angleterre remarque maintenant elle aussi: « Que tout n'est pas à vendre en ce monde, et qu'à la fin l'on n'a jamais assez d'argent pour tout payer. » Les torys cédèrent. C'était dans le fait le parti le plus lâche, mais aussi le plus prudent. Mais comment est-il arrivé qu'ils s'en soient aperçus? Est-ce que, par hasard, parmi les pierres qu'on jeta dans leurs fenêtres, ils auraient trouvé la pierre philosophale?

IX

Paris, 16 juin 1832.

John Bull demande aujourd'hui gouvernement et religion à bon marché, *cheap gouvernment, cheap religion*, et ne veut plus donner tous les fruits de son travail pour que la séquelle des seigneurs qui administrent ses affaires publiques ou lui prêchent l'humilité chrétienne regorge de superflu. Il n'a plus pour leur puissance autant de respect qu'autrefois, et John Bull s'est aperçu, lui aussi, que *la force des grands n'est que dans la tête des petits*. Le charme est brisé, depuis que la *nobility* anglaise a trahi sa propre faiblesse. On ne la craint plus : on voit qu'elle ne se se compose que d'hommes faibles comme nous autres. Quand le premier Espagnol tomba et que les Mexicains remarquèrent que les dieux blancs, qui arrivaient armés de l'éclair et du tonnerre, étaient mortels comme eux, le combat aurait pu tourner fort mal pour

ceux-ci, n'eussent été les armes à feu qui rétablirent la balance. Nos ennemis, à nous, n'ont pas cet avantage. Barthold Schwartz a inventé la poudre pour tout le monde. C'est en vain que le clergé nous crie en soupirant : Rendez à César ce qui est à César ! nous répondons que pendant dix-huit siècles nous avons toujours donné beaucoup trop à César : ce qui reste est maintenant pour nous.

Depuis que le bill de réforme est devenu loi, les aristocrates sont tout à coup devenus généreux à ce point qu'ils soutiennent que non-seulement ceux qui paient dix livres sterling, mais tous les Anglais, même les plus pauvres, ont le droit de donner leur voix dans l'élection d'un député au parlement. Ils aimeraient mieux dépendre des derniers mendiants et de la canaille déguenillée, que de cette classe moyenne aisée beaucoup moins facile à corrompre, et qui n'éprouve pas, à beaucoup près, pour eux autant de sympathie que la populace. Celle-ci a une grande affinité de sentiments avec ces hauts et puissants seigneurs; toutes deux, noblesse et populace, ont le plus grand dégoût de l'activité industrielle; elles préfèrent plutôt la conquête du bien d'autrui ou les récompenses et les pourboires de la domesticité, selon l'occasion; faire des

dettes n'est aucunement au-dessous de leur dignité; le mendiant et le lord méprisent l'honneur bourgeois; ils ont égale impudeur quand ils sont affamés, et s'accordent complétement dans leur haine contre l'aisance de la classe moyenne. La fable raconte que les degrés les plus élevés d'une échelle dirent un jour avec arrogance aux degrés inferieurs: Ne croyez pas que vous soyez nos égaux; vous êtes dans la boue pendant que nous dominons librement dans l'espace; la hiérarchie des échelons a été introduite par la nature, elle est consacrée par le temps, elle est légitime. Un philosophe qui passait par là entendit ce noble langage: il sourit et retourna l'échelle. C'est ce qui arrive souvent dans cette vie, et l'on voit alors que les degrés élevés et inférieurs de l'échelle sociale manifestent les mêmes dispositions quand ils sont dans une situation semblable. Les émigrés de distinction qui tombèrent dans la misère en pays étranger devinrent des mendiants très-vulgaires par leurs sentiments et par leurs inclinations. Pendant ce temps, les Corses déguenillés qui avaient pris leur place en France s'étalaient le nez au vent, avec autant d'audace et de superbe que la plus ancienne noblesse.

C'est dans la péninsule Ibérique que cette alliance

de la noblesse et de la populace se révèle d'une façon repoussante et avec tous ses dangers aux amis de la liberté. Là, comme dans certaines provinces de l'ouest de la France et du sud de l'Allemagne, les prêtres catholiques bénissent cette sainte-alliance. Les prêtres de l'église protestante n'épargnent non plus nulle part les efforts pour établir ce touchant rapport entre le peuple et les hommes du pouvoir, c'est-à-dire entre la populace et l'aristocratie, afin que les impies (les libéraux) ne puissent pas conquérir l'autorité. Ils voient en effet très-juste : l'homme qui ose se servir de sa raison et nier les priviléges de la naissance nobiliaire, finit par douter des doctrines les plus sacrées de la religion et ne croit plus au péché originel, à Satan, à la rédemption, à l'ascension; il ne s'approche plus de la table du Seigneur et ne donne aux serviteurs du Seigneur aucun de ces pieux pourboires d'où dépend leur subsistance et par conséquent le salut du monde. Les aristocrates de leur côté ont reconnu que le christianisme était une religion fort utile, que celui qui croit au péché héréditaire ne peut nier non plus les priviléges héréditaires, que l'enfer est une excellente institution pour tenir les hommes en état de crainte, et que quiconque mange son dieu a de la force pour

digérer beaucoup de choses. Tous ces nobles personnages furent eux-mêmes, il est vrai, autrefois impies, et ont contribué par la dissolution des mœurs à avancer la chute de l'ancien régime. Mais ils se sont amendés et s'aperçoivent du moins qu'il faut donner un bon exemple au peuple. L'ancienne orgie ayant fini si tristement et la douce ivresse du péché ayant été suivie des peines les plus amères, les nobles seigneurs ont troqué contre des livres de piété les romans libertins, et ils sont devenus dévots et chastes, et ils veulent donner au peuple un bon exemple. Les nobles dames aussi, la figure rouge, se sont relevées du sol du péché, remettent en ordre leur frisure défaite et leur robes chiffonnées et prêchent la vertu, la décence et le christianisme, et veulent donner au peuple un bon exemple. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'aime les souvenirs des combats de la première révolution et des héros qui les ont soutenus; je les place dans mon respect aussi haut que le peut faire la jeunesse française elle-même; oui, dès avant les journées

de juillet, j'ai admiré Robespierre, Saint-Just et la grande Montagne... mais je ne voudrais pourtant pas vivre sous le gouvernement de pareils génies; je ne pourrais supporter de me sentir guillotiner tous les jours, et personne n'a pu le supporter, et la république n'a pu que vaincre et mourir d'hémorrhagie après la victoire. Ce n'est donc pas inconséquence à moi d'aimer avec enthousiasme la république, sans vouloir en rien la résurrection de cette forme de gouvernement en France, et moins encore une traduction allemande.

Je touche ici la grande question qui soulève aujourd'hui en France une discussion si amère et si sanglante, et je dois déduire les raisons pour lesquelles tant d'amis de la liberté demeurent maintenant partisans du gouvernement actuel, et pourquoi d'autres désirent sa chute et la restauration de la république. Ceux-là, les philippistes, disent : La France, qui ne peut être gouvernée que monarchiquement, a trouvé dans Louis-Philippe le roi qui lui convenait le plus; c'est un protecteur sûr de la liberté et de l'égalité conquises, parce que lui-même, dans ses sentiments et dans ses mœurs, est raisonnable et bourgeois : il ne peut, comme l'ancienne dynastie, garder au fond du cœur

rancune à la révolution à laquelle il a pris part ainsi que son père, ni livrer traîtreusement le peuple à cette vieille dynastie, qu'il doit, en qualité de parent, haïr plus profondément qu'aucun autre; il peut vivre en paix avec les autres souverains, vu que ceux-ci, en raison de sa haute naissance, lui pardonnent son illégitimité, tandis qu'ils auraient tout d'abord déclaré la guerre, si l'on eût mis sur le trône un simple roturier, ou proclamé la république; et la paix est après tout nécessaire à la prospérité de la France. A quoi les républicains répondent que le tranquille bonheur de la paix est sans doute un grand bien, mais qu'il n'a aucun prix sans la liberté; qu'animés de ces sentiments, leurs pères ont pris la Bastille, tranché la tête à Louis Capet et fait la guerre à toute l'aristocratie de l'Europe; que cette guerre n'est pas finie, mais seulement suspendue; que l'aristocratie européenne nourrit toujours la plus profonde rancune contre la France; qu'il s'agit d'une hostilité à mort, qui ne peut finir que par l'anéantissement de l'une de ces deux puissances; que Louis-Philippe est un roi, la conservation de sa couronne, son affaire principale; qu'il s'entend et s'allie avec les autres rois; que, tiraillé comme il est en sens divers par des considérations de famille,

condamné à une intolérable duplicité, c'est un mandataire insuffisant de ces intérêts sacrés que la république seule a pu jadis représenter avec tant de force, et qu'en conséquence le rétablissement de la république est une nécessité.

Celui qui ne possède en France aucun des biens précieux que la guerre pourrait compromettre, peut facilement éprouver de la sympathie pour ces nobles champions qui sacrifient à la victoire du principe démocratique le bonheur de la vie tranquille, hasardent leur fortune et leur sang et veulent combattre jusqu'à ce que l'aristocratie entière de l'Europe soit anéantie. Comme l'Allemagne appartient aussi à l'Europe, beaucoup d'Allemands partagent cette sympathie pour les républicains français; mais comme on va souvent trop loin, elle se formule chez beaucoup d'entre eux en prédilection pour la forme républicaine, et nous arrivons alors à un fait à peine intelligible, l'apparition de républicains allemands. Que les Polonais et les Italiens qui, ainsi que les libéraux allemands, ont plus à attendre des républicains que du juste-milieu, les préfèrent pour cette raison, et qu'ils éprouvent ensuite de l'amour pour la forme du gouvernement républicain, qui ne leur est pas tout à fait

étrangère, cela est fort naturel. Mais des républicains allemands! on en croit à peine ses yeux et ses oreilles; et pourtant nous voyons de cette sorte de républicains ici et en Allemagne.

Aujourd'hui encore, quand j'observe mes républicains allemands, je me frotte les yeux et me dis: Ne rêves-tu pas? Puis je lis la *Tribune* allemande et autres feuilles semblables, et me demande: Quel est donc le grand poëte qui invente tout cela? Le docteur Wirth et son brillant glaive d'honneur existent-ils réellement? ou bien n'est-ce qu'une figure fantastique de Tieck ou d'Immermann? Mais alors je sens bien que la poésie ne s'égare pas à de telles hauteurs, que nos grands poëtes ne peuvent imaginer des caractères si imposants et que le docteur Wirth vit en chair et en os, errant, mais brave chevalier de la liberté, comme l'Allemagne en a peu vu depuis les jours d'Ulrich de Hutten.

Est-il bien vrai que le paisible pays des rêves ait pris vie et mouvement? Qui l'eût pu croire avant juillet 1830? Goëthe, avec ses chants de nourrice; les piétistes, avec leur ton ennuyeux de livres de prières; les mystiques, avec leur magnétisme, avaient complétement endormi l'Allemagne, et tout, sur cette immense

surface, gisait immobile et livré au profond sommeil. Mais les corps seuls étaient ainsi garrottés, les âmes qu'ils renfermaient prisonnières avaient conservé une singulière conscience de leur existence. L'auteur de cet écrit parcourut alors jeune encore la terre allemande et observa les hommes endormis. Je vis la douleur sur leurs visages, j'étudiai leur physionomie; je leur mis la main sur le cœur et ils commencèrent à parler dans leur sommeil somnambulique, discours entrecoupés, dans lesquels ils me révélaient leurs plus secrètes pensées. Les gardiens du peuple, bien enveloppés dans leurs robes de chambre d'hermine, leurs bonnets d'or bien enfoncés sur les oreilles, étendus dans de grands fauteuils de velours rouge, dormaient aussi et même ronflaient de grand cœur. Cheminant ainsi avec le havresac et le bâton, je dis ou je chantai à haute voix ce que j'avais découvert sur la figure de ces hommes endormis, ce que j'avais surpris des soupirs de leurs cœurs... Tout demeura tranquille autour de moi et je n'entendis que l'écho de mes propres paroles. Depuis, l'Allemagne a été remuée par les canons de la grande semaine; elle est aujourd'hui bien éveillée, et chacun ayant gardé le silence jusqu'alors, veut réparer le temps perdu, et c'est un tapage et un tinta-

marre de paroles...; puis on fume, et du sein de ce sombre nuage de tabac, menace un effrayant orage. C'est comme une mer en furie, et sur les récifs à découvert se tiennent les orateurs. Les uns soufflent à pleines joues sur les vagues et pensent qu'ils ont soulevé cette tempête, et que plus ils souffleront, plus la rafale hurlera avec rage; les autres sont inquiets : ils entendent craquer le vaisseau de l'État; ils observent avec effroi le tumultueux ouragan; et comme ils ont appris dans leurs livres d'école qu'on peut calmer la mer avec de l'huile, ils versent leurs petites lampes d'étude sur ces flots d'hommes agités, ou pour parler prosaïquement, ils écrivent une petite brochure conciliatrice et s'émerveillent que le moyen ne produise aucun effet, et disent en soupirant : *Oleam perdidi!*

Il est aisé de prévoir que l'idée d'une république telle que l'ont conçue récemment beaucoup d'esprits allemands, n'est rien moins qu'un caprice passager. On peut arrêter et l'on arrêtera le docteur Wirth, et Siebenpfeiffer, et Scharpf, et Georges Fein de Brunswick, et Grosse, et Schüler et cætera; mais leurs pensées demeurent libres et planent sans obstacle, comme les oiseaux du ciel dans les airs. Comme les oiseaux, elles cacheront leur nid au sommet des

chênes allemands; et peut-être pendant un demi-siècle, ne verra-t-on et n'entendra-t-on plus rien d'elles, jusqu'à ce que, par une belle matinée d'été, elles apparaissent tout d'un coup sur la place publique, grandes et fortes, pareilles à l'aigle du dieu suprême et la foudre dans les serres. Qu'est-ce donc qu'un demi-siècle ou un siècle tout entier? Les peuples ont assez de temps, car ils sont immortels; il n'y a que les rois qui meurent.

Je ne crois pas de si tôt à une révolution allemande, et moins encore à une république allemande : dans tous les cas, je ne verrai pas la dernière; mais je suis convaincu que lorsque nous serons paisiblement et depuis longtemps pourris dans nos tombeaux, on combattra en Allemagne avec la parole et avec le glaive pour la république. Car la république est une idée, et jamais les Allemands n'ont encore abandonné une idée sans l'avoir fait prévaloir dans toutes ses conséquences. Nous autres Allemands, qui, dans notre période d'art, nous sommes disputés radicalement en épuisant les moindres questions d'esthétique, celle du Sonnet, par exemple, nous irions, aujourd'hui que commence notre période politique, abandonner sans la résoudre cette question bien autrement importante!

D'ailleurs les Français nous ont fourni les armes spéciales pour cette polémique, car les deux peuples ont, dans ce dernier temps, beaucoup appris l'un de l'autre : les Français ont pris de l'Allemagne beaucoup de philosophie et de poésie ; nous, en revanche, nous avons reçu les expériences politiques et le sens pratique des Français ; semblables à ces héros d'Homère, qui échangeaient sur le champ de bataille, en signe d'amitié, leurs armures. C'est là surtout l'origine de cet immense changement qui s'est opéré chez les écrivains allemands. Jadis ils étaient savants de Facultés ou poëtes, et s'inquiétaient fort peu du peuple ; aucun d'eux n'écrivait pour lui ; et dans cette Allemagne philosophique et poétique, le peuple demeura encroûté dans la pensée la plus épaisse, et s'il se querellait quelquefois avec les autorités, il était toujours question de grossières réalités, de souffrances matérielles, d'impôts écrasants, de douanes, de dégâts de gibier, de péages, etc., etc... pendant que dans la France pratique le peuple, élevé et dirigé par les écrivains, combattit beaucoup plus pour des intérêts intellectuels, pour des principes philosophiques.

Dans notre guerre de l'indépendance, *lucus a non lucendo*, les gouvernements employèrent une meute

de savants de Facultés académiques et de poëtes, pour, dans l'intérêt de leurs couronnes, agir sur le peuple. Celui-ci montra d'excellentes dispositions, lut le *Mercure* de Joseph Gœrres, chanta les chansons d'Arndt, se para du feuillage des chênes nationaux, s'arma, courut, enthousiasmé, se mettre en ligne, se laissa parler à la troisième personne, marcha en landsturm, combattit et vainquit Napoléon..... Car, dit Schiller, les dieux mêmes combattent en vain contre la sottise. Aujourd'hui les gouvernements allemands veulent employer de nouveau leur meute. Mais les pauvres animaux, restés depuis ce temps toujours enchaînés dans un trou obscur, sont devenus galeux et tombés en très-mauvaise odeur, n'ont rien appris et aboient toujours encore à leur ancienne manière : le peuple, de son côté, a entendu pendant ce temps de tout autres accents, de nobles et magnifiques accents d'égalité civile, de droits de l'homme, de droits imprescriptibles; et c'est avec un sourire de compassion, sinon avec mépris, qu'il abaisse ses regards sur les braillards usés, les lévriers du moyen âge, les fidèles caniches et les pieux carlins de 1814.

Je ne voudrais certainement pas me faire l'écho de tous les accents de 1832, et le faire pour mon compte

Je me suis expliqué tout à l'heure à l'égard des plus étranges quand j'ai parlé des républicains allemands. J'ai indiqué la circonstance fortuite qui a donné naissance à leur apparition. Je ne veux nullement combattre leurs opinions; ce n'est pas ma mission, et les gouvernements ont, à cet effet, leurs hommes spéciaux qu'ils paient spécialement pour cela. Mais je ne puis me refuser ici une remarque : l'erreur principale des républicains allemands vient de ce qu'ils ne tiennent pas un compte exact de la différence des deux pays, quand ils demandent aussi pour l'Allemagne cette forme républicaine de gouvernement qui pourrait peut-être convenir à la France. Ce ne sont ni sa position géographique ni les réclamations armées des princes voisins qui empêchent l'Allemagne de devenir une république, ainsi que l'assurait dernièrement le grand-duc de Bade. Ce sont au contraire ces rapports géographiques que les républicains allemands pourraient invoquer pour leur argumentation; et quant au péril de l'étranger, l'Allemagne réunie serait la puissance la plus redoutable du monde, et un peuple qui, dans la situation la plus servile, s'est toujours si bien battu, composé de purs républicains, surpasserait très-facilement en bravoure les baskirs et les kalmoucks dont

on le menace. Mais l'Allemagne ne peut être une république, parce qu'elle est royaliste par essence. Non que je veuille dire par là que les Français possèdent plus de vertus républicaines que nous. Nullement; ces vertus ne surabondent pas non plus en France. Je ne parle que de la nature caractéristique par laquelle le républicanisme et le royalisme, non-seulement se distinguent, mais se manifestent comme deux faits radicalement différents.

Le royalisme d'un peuple consiste, au fond, en ce qu'il respecte les autorités, croit aux personnes qui représentent ces autorités et, dans cette persuasion, s'attache aussi à la personne. Le républicanisme d'un peuple gît, au fond, en ce que le républicain ne croit à aucune autorité, ne respecte que les lois, demande incessamment compte aux représentants de ces lois, les observe avec défiance, les contrôle, ne s'attache jamais aux personnes et, bien plus, quand celles-ci s'élèvent au-dessus du peuple, s'appliquent sans relâche à les rabaisser par la contradiction, le soupçon, le sarcasme et la persécution.

L'ostracisme était, sous ce rapport, l'institution la plus républicaine, et cet Athénien qui votait pour le bannissement d'Aristide, parce qu'on le nommait tou-

jours le juste, était le républicain par excellence. Il ne voulait pas que la vertu fût représentée par une personne, que la personne vînt à la fin à être plus considérée que la loi; il craignait l'autorité d'un nom..... Cet homme était le plus grand citoyen d'Athènes, et le silence que l'histoire garde sur son nom est ce qui le caractérise le plus. Oui, depuis que j'étudie les républicains français dans leurs écrits et dans leur histoire, je reconnais partout comme signes caractéristiques cette défiance à l'égard de la personne, cette haine contre l'autorité d'un nom. Ce n'est pas un mesquin amour d'égalité qui fait que ces hommes haïssent les grands noms : nullement; ils craignent que les citoyens porteurs de ces noms n'en abusent contre la liberté, ou, par faiblesse et par condescendance, ne laissent d'autres en abuser. C'est pourquoi tant de héros populaires de la liberté furent exécutés pendant la révolution, parce qu'on redoutait, au moment du péril, une fâcheuse influence de leur autorité. C'est pourquoi j'entends encore aujourd'hui plus d'une bouche professer la maxime républicaine : qu'il faut ruiner toutes les réputations libérales, parce qu'elles pourraient exercer, au moment le plus décisif, l'influence la plus préjudiciable, comme on l'a vu naguère par Lafayette.

Je viens peut-être d'indiquer en passant la raison pour laquelle on trouve aujourd'hui si peu de réputations saillantes en France : on les a déjà détruites en grande partie. Depuis la plus auguste personne jusqu'à la plus basse, il n'y a plus ici d'autorités. Depuis Louis-Philippe Ier jusqu'à Auguste, chef des claqueurs, depuis le grand Talleyrand jusqu'à Vidocq, depuis le célèbre Gaspard Deburau jusqu'à de Lamartine, depuis Guizot jusqu'à Paul de Kock, depuis Rossini jusqu'à Biffi, personne, de quelque profession qu'il soit, ne jouit ici d'une considération incontestée ; et il ne s'agit pas seulement de croyance aux personnes, mais à tout ce qui existe.

Oui, le plus souvent, on ne doute même pas, car le doute suppose déjà une croyance. Il n'y a pas d'athées ici ; on n'a pas conservé pour le bon Dieu assez de respect pour se donner la peine de le nier. La vieille religion est radicalement morte, elle est déjà tombée en dissolution ; la *majorité des Français* ne veut plus entendre parler de ce cadavre, et se tient le mouchoir devant le nez quand il est question de l'Église. La vieille morale est également trépassée, ou plutôt elle n'est plus qu'un spectre qui, dans aucun cas, n'apparaît pas pendant la nuit. En vérité, quand

je considère ce peuple comme il se soulève quelquefois et brise sur la table qu'on nomme autel les poupées consacrées et déchire le velours cramoisi du siége qu'on appelle trône, et demande de nouveau pain et nouveaux jeux, et trouve plaisir à voir jaillir des blessures de son propre cœur le sang audacieux de la vie, alors il me semble que ce peuple ne croit même plus à la mort.

Chez de tels incrédules, la royauté n'a ses racines que dans les petits besoins de la vanité; mais une plus grande puissance les pousse malgré eux à la république. Ces hommes, dont la soif de distinction et d'éclat ne trouve satisfaction que dans la forme monarchique, sont cependant, par l'incompatibilité de leur être avec les conditions du royalisme, condamnés à endurer un jour la république. Mais les Allemands ne sont pas encore dans ce cas; la foi aux autorités n'est pas encore éteinte en eux, et rien de constitutif ne les pousse à la forme républicaine. Le royalisme est encore à leur taille, le respect pour les princes n'a pas été violemment détruit chez eux; ils n'ont pas eu le malheur d'avoir leur 21 janvier; ils croient toujours aux personnes, aux autorités, à la très-haute Diète, à la police, à la Sainte-Trinité, à la *Gazette littéraire de*

Halle, au papier brouillard des fourneaux; mais sur toutes choses, au parchemin. Pauvre Wirth! (*Wirth* signifie hôte) tu as compté sans tes convives.

L'écrivain qui veut préparer une révolution sociale peut sans inconvénient être à un siècle en avant de son époque. Au contraire, le tribun qui médite une révolution politique, ne doit pas trop s'éloigner des masses. Avant tout, en politique comme dans la vie, on ne doit désirer que le possible et le praticable.

Quand j'ai parlé tout à l'heure du républicanisme des Français, c'était, comme je l'ai dit, plutôt la tendance involontaire que la volonté formelle du peuple que j'avais en vue. Les 5 et 6 juin viennent de prouver combien peu pour le moment, cette volonté du peuple est favorable aux républicains. J'ai déjà écrit assez de bulletins douloureux sur ces journées déplorables pour pouvoir m'en épargner une nouvelle description. D'ailleurs l'instruction de cette grande affaire n'est pas encore terminée, et peut-être les débats des conseils de guerre nous donneront-ils sur ces journées plus de révélations que nous n'avons pu en obtenir jusqu'à présent. On ne connaît pas les véritables circonstances qui ont signalé l'engagement de la lutte, et moins encore le nombre des combattants. Les philippistes sont

intéressés à présenter l'affaire comme une conspiration organisée longtemps à l'avance et à exagérer le nombre de leurs ennemis. Ils y trouvent l'occasion de justifier les mesures violentes que le gouvernement vient de prendre et de se donner la gloire d'un haut fait militaire. L'opposition soutient, au contraire, que rien n'était préparé pour cette révolte, que les républicains étaient sans chefs et en petit nombre. Cette version paraît conforme à la vérité. Dans tous les cas, c'est pourtant un grand malheur pour l'opposition qu'au moment même où elle était rassemblée en masse, en rang et en ligne, cette tentative avortée de révolution ait eu lieu ; mais si l'opposition a perdu de son crédit par cette circonstance, le gouvernement en a perdu davantage par ses mesures étourdies. On dirait qu'il a voulu prouver qu'à la rigueur il saurait se compromettre d'une manière plus ridicule encore que ne le fait l'opposition. Je crois au fond qu'il faut considérer les journées des 5 et 6 juin comme un simple événement qui n'était pas autrement préparé. Le convoi de Lamarque ne devait être qu'une revue de l'opposition. Mais le rassemblement d'une si grande quantité d'hommes en état de combattre et désireux d'en venir aux mains, donna tout à coup naissance à

un enthousiasme irrésistible; l'esprit saint descendit sur eux prématurément; ils commencèrent à prophétiser mal à propos, et l'aspect du drapeau rouge doit, comme un charme magique, avoir égaré leurs sens.

Ce fut, en effet, une circonstance singulièrement mystérieuse que l'apparition de cet étendard rouge bordé de noir, sur lequel était écrit en caractères noirs : *La liberté ou la mort*, et qui, comme une bannière de consécration funèbre, dominait toutes les têtes au pont d'Austerlitz. Beaucoup de gens qui ont vu de près le porteur de cet étendard, rapportent tous que c'était un homme grand et maigre, avec un long visage cadavéreux, les yeux fixes, la bouche fermée, au-dessus de laquelle s'élançaient les deux longues pointes d'une grosse moustache à l'espagnole, figure mystérieuse, immobile comme un spectre sur un grand cheval noir, pendant que la fureur du combat se déchaînait tout autour de lui.

Les amis de Lafayette démentent aujourd'hui avec une inquiète sollicitude tous les bruits qui ont couru à son sujet relativement à ce drapeau rouge. Il paraît qu'il n'aurait couronné ni le drapeau ni le bonnet rouge. Le pauvre général est enfermé chez lui et pleure sur la déplorable issue de cette solennité, dans laquelle

il a joué un rôle, comme dans la plupart des mouvements populaires, depuis le commencement de la révolution; entraîné toujours plus étrangement chaque fois, et avec la bonne intention d'empêcher par sa présence le peuple de se livrer à d'énormes excès. Il ressemble à ce gouverneur de ma connaissance qui accompagnait son élève dans les maisons de prostitution pour qu'il ne s'y enivrât pas, puis au cabaret, pour qu'au moins il ne perdît pas son argent au jeu, et le suivait enfin dans les maisons de jeu pour prévenir les duels qui pouvaient s'ensuivre; mais si le duel arrivait inévitable, le bon vieillard lui-même servait alors de second.

Quoiqu'on pût prévoir quelques désordres à l'occasion des funérailles de Lamarque, où se rassemblait une armée de mécontents, personne ne croyait cependant à l'explosion d'une véritable insurrection. Ce fut peut-être l'idée qu'on était si bien réuni, et si à propos, qui excita quelques républicains à improviser une révolution. Le moment n'était certes pas mal choisi pour produire une exaltation générale et pour enflammer même les timides. C'était une journée qui remuait au moins profondément l'âme et en écartait les impressions communes et de tous les jours, ainsi que les soins

et les petites inquiétudes. Le spectateur calme ressentait déjà une vive impression à l'aspect de ce convoi, tant à cause du nombre des affligés, qui dépassait cent mille, que par suite des sombres dispositions qui s'xprimaient dans leur mine et dans leur maintien. On se sentait animé et inquiet tout à la fois à la vue de la jeunesse des hautes écoles de Paris, des *Amis du peuple* et de tant d'autres républicains de toutes classes qui remplissaient l'air d'acclamations effrayantes, et, comme des bacchantes de la liberté, marchaient avec des bâtons encore chargés de feuillage, qu'ils brandissaient comme des thyrses. De vertes couronnes ceignaient leurs petits chapeaux ; leur mise était d'une simplicité fraternelle, leurs yeux comme ivres de la soif d'actions, leurs joues et leur col enflammés. Hélas ! je remarquai sur plusieurs de ces figures l'ombre mélancolique d'une mort prochaine, comme on la peut facilement prédire à de jeunes héros. A voir ces jeunes gens dans leur fier délire de liberté, on sentait que beaucoup d'entre eux n'avaient pas longtemps à vivre. C'était aussi un triste présage que ce char de victoire poussé par les acclamations de cette jeunesse et qui, au lieu du triomphateur vivant, n'emportait que le cadavre.

Malheureux Lamarque ! que de sang ont coûté tes

funérailles ! Et ce n'étaient pas des gladiateurs esclaves ou loués qui s'égorgeaient pour rehausser par les jeux des combats la vaine pompe d'une fête funèbre. C'était la fleur d'une jeunesse exaltée qui sacrifiait sa vie pour les sentiments les plus sacrés, pour le songe le plus généreux de son âme. Ce fut le sang le plus pur de la France qui coula rue Saint-Martin, et je ne crois pas qu'on ait combattu plus vaillamment aux Thermopyles qu'à l'entrée des petites rues Saint-Méry et Aubry-le-Boucher, où, à la fin, une poignée d'environ soixante républicains se défendirent contre soixante mille hommes de la ligne et de la garde nationale, et les repoussèrent deux fois. Les vieux soldats de Napoléon, qui se connaissent en faits d'armes aussi bien que nous en dogmatique chrétienne, médiation entre les extrêmes ou représentations théâtrales, assurent que le combat de la rue Saint-Martin appartient aux faits les plus héroïques de l'histoire moderne. Les républicains firent des prodiges de bravoure, et le petit nombre de ceux qui ne succombèrent pas ne demandèrent pas merci. C'est ce que confirment toutes mes recherches faites consciencieusement, ainsi que l'exigeait ma mission. Ils furent en grande partie percés par les baïonnettes des gardes nationaux. Quel-

ques-uns de ces républicains, voyant que la résistance devenait inutile, coururent, la poitrine découverte, au-devant de leurs ennemis et se firent fusiller. Quand le coin de la rue Saint-Méry fut pris, un élève de l'école d'Alfort monta avec un drapeau sur le toit, cria *Vive la république!* et tomba percé de balles. Dans une maison dont le premier étage était encore occupé par les républicains, les soldats entrèrent et coupèrent la retraite de l'escalier. Ceux-là qui ne voulaient pas tomber vivants entre les mains de leurs ennemis, se tuèrent, et l'on n'emporta qu'une chambre pleine de cadavres. On me raconta cette histoire dans l'église Saint-Méry; l'émotion me força de m'appuyer contre le piédestal d'un saint Sébastien, et je pleurai comme un enfant. Tous les traits héroïques qui m'avaient tant fait pleurer alors que j'étais bien jeune me revinrent dans la mémoire, et je pensai surtout à Cléomène, roi de Sparte, et à ses douze compagnons, qui couraient par les rues d'Alexandrie en excitant le peuple à conquérir sa liberté. Ne trouvant pas de cœur qui leur répondissent, ils se tuèrent eux-mêmes pour échapper aux satellites de la tyrannie. Le bel Antéos fut le dernier; il se pencha encore une fois sur Cléomène, son ami, l'embrassa, puis se précipita sur son épée.

On ne sait encore rien de précis sur le nombre de ceux qui ont combattu rue Saint-Martin. Je crois qu'il y avait bien au commencement environ deux cents républicains, qui furent à la fin réduits pendant la journée du 6 juin à une soixantaine. Aucun ne portait un nom connu, ou n'avait été signalé auparavant comme champion distingué du républicanisme. C'est une preuve de plus que si maintenant en France on n'entend pas retentir bien haut beaucoup de noms héroïques, ce n'est certes pas faute de héros. Mais nous paraissons décidément avoir dépassé cette période de l'histoire du monde où les faits des hommes isolés se placent hors ligne. Ce sont les peuples, les partis, les masses qui sont pour leur propre compte les héros des temps nouveaux. La tragédie moderne diffère de celle de l'antiquité, en ce que maintenant les chœurs agissent et jouent les rôles principaux, pendant que les dieux, héros et tyrans, auxquels était jadis réservée toute l'action, sont descendus aujourd'hui au rôle de médiocres représentants de la volonté des partis et de l'action populaire, chargés des réflexions bavardes, en qualité d'orateurs du trône, présidents de banquets, députés, ministres, tribuns, etc. La table ronde du grand Louis-Phi-

lippe, toute l'opposition avec son compte-rendu, avec ses députations, MM. Odilon-Barrot, Laffitte et Arago, toutes ces réputations rebattues, toutes ces notabilités apparentes, tout cela nous apparaît bien passif et bien mince, comparé aux héros de la rue Saint-Martin, tous morts anonymes.

La fin modeste de ces grands inconnus n'est pas faite pour nous inspirer seulement un sentiment douloureux, mais bien aussi pour rendre le courage à notre âme, comme un témoignage que des milliers d'hommes que nous ignorons sont là prêts à sacrifier leur vie à la sainte cause de l'humanité. Les despotes, de leur côté, doivent être saisis d'une mystérieuse terreur à la pensée qu'une pareille phalange, inconnue, dévouée à la mort, les entoure sans cesse, semblable à ces serviteurs secrets du tribunal Vehmique. C'est avec raison qu'ils craignent la France, la terre rouge de la liberté!

C'est une erreur de croire que les héros de la rue Saint-Martin appartinssent tous aux basses classes du peuple, ou, comme on dit, à la populace; non, c'étaient pour la plupart des étudiants, de beaux jeunes gens de l'école d'Alfort, des artistes, des journalistes, et, dans le nombre, quelques ouvriers qui,

sous leur veste grossière, portaient de nobles cœurs. Il paraît que les combattants du cloître Saint-Méry étaient tous jeunes; mais sur d'autres points se trouvaient aussi quelques vieillards. Parmi les prisonniers que je vis conduire par la ville, on en voyait quelques-uns à cheveux gris, et je fus surtout frappé par la physionomie d'un vieillard qu'on emmenait avec quelques élèves de l'école Polytechnique à la Conciergerie. Ceux-ci marchaient tête baissée, l'air sombre et morne, l'âme déchirée comme leurs habits; le vieux, au contraire, qui avait, il est vrai, l'air pauvre et dix-huitième siècle, mais vêtu avec soin d'un habit rapé couleur noisette, veste et culotte pareilles, le tout coupé à la dernière mode de 1793, avec un grand chapeau à trois cornes posé sur le côté de sa vieille petite tête poudrée, allait le visage aussi insouciant, aussi satisfait que s'il se rendait à une noce. Derrière lui courait une vieille femme tenant à la main un parapluie qu'elle paraissait lui apporter, et dans chaque ride de ce visage féminin semblait se contracter une angoisse de mort, comme on la peut éprouver quand on entend dire qu'un objet de notre affection va être traduit devant un conseil de guerre et fusillé dans les vingt-quatre heures. Je ne puis oublier

la figure de ce vieil homme. Le 8 juin, je vis aussi à la Morgue un vieillard couvert de blessures, qui, ainsi que me l'assura un garde national près de moi, était également très-compromis comme républicain. Il gisait sur les tables de la Morgue. Cet endroit est un édifice où l'on expose les cadavres trouvés dans la rue ou dans la Seine et où l'on va rechercher les personnes qui ont disparu.

Ce jour-là, beaucoup de gens se rendaient à la Morgue, et l'on y faisait queue comme au grand Opéra quand on donne *Robert le Diable*. Il me fallut attendre près d'une heure avant de pouvoir être admis, et j'eus le temps d'examiner en détail cette triste maison qui a plutôt l'air d'un grand tas de pierres. Je ne sais ce que peut signifier une sorte de grande cible de bois peinte en jaune avec le milieu en bleu, comme une cocarde brésilienne, laquelle est suspendue au-dessus de la porte. Le numéro de la maison est 21. L'intérieur offrait un spectacle mélancolique par l'inquiétude de quelques-uns de ces gens qui regardaient d'un œil scrutateur les cadavres, craignant toujours d'y trouver ce qu'ils cherchaient. Il s'y passa deux scènes déchirantes. Un jeune garçon découvrit son frère mort et demeura immobile de douleur comme enra-

ciné à la même place. Une jeune fille reconnut le cadavre de son amant, poussa des cris et tomba en défaillance. Comme je la connaissais, j'eus la triste mission de reconduire chez elle la pauvre inconsolable. Elle appartenait à un magasin de modes de mon voisinage, où travaillent huit jeunes dames, toutes républicaines. Leurs amants sont tous jeunes républicains. Je suis dans cette maison toujours le seul monarchiste.

FRAGMENTS

(L'auteur avait écrit, sur les événements des 5 et 6 juin et sur les mesures qui en furent la conséquence, des bulletins jour par jour, heure par heure. Ces récits n'auraient rien de nouveau pour nous. D'ailleurs le sens poétique de l'ingénieux et spirituel écrivain ne sait où se prendre au milieu de ces descriptions écourtées, matérielles, et de l'incessante fluctuation du commérage des places publiques. Nous avons donc pensé que nous ne ferions tort à personne en les supprimant, et que l'auteur même, qui écrivait pour instruire des Allemands, nous saurait gré d'alléger son bagage et de lui rendre l'allure plus facile en le présentant devant les Français. Nous n'avons pu cependant nous résoudre à sacrifier le passage suivant, auquel nous ajoutons d'autres fragments de lettres écrites de Normandie.) — (*Note de la première édition.*)

Paris, 15 juillet 1832.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Louis-Philippe est encore aujourd'hui d'avis qu'il est fort. Voyez comme nous sommes fort! est aux Tuileries le refrain de tous les discours. Comme un malade parle toujours de santé et ne peut assez tirer vanité de ce qu'il digère bien, de ce qu'il peut se tenir sans spasmes sur ses jambes et respirer à pleine poitrine, etc., ces gens-là ne tarissent pas sur la force et l'énergie qu'ils ont déjà déployées dans les diverses mesures comminatoires et qu'ils peuvent déployer encore. Arrivent ensuite les diplomates qui viennent chaque jour au château et leur tâtent le pouls, et leur font tirer la langue, et observent soigneusement les déjections, puis envoient à leur cour le bulletin de santé politique. Aussi les ministres étrangers ne cessent-ils de faire également la question : Louis-Philippe est-il fort ou faible? Dans le premier cas, leurs maîtres peuvent tranquillement résoudre et exécuter chez eux telle mesure qu'il leur plaira : dans le

second, où le renversement du gouvernement français et la guerre seraient à craindre, ils ne peuvent entreprendre dans leurs États rien de bien sévère. . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le Havre, 1er août.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je crois que si la guerre était déclarée, toutes les divisions intestines des Français seraient promptement étouffées de manière ou d'autre par conciliation ou par la force, et que la France deviendrait alors une puissance forte et unie qui pourrait tenir tête au reste du monde. A ce moment la force ou la faiblesse de Louis-Philippe ne serait plus un objet de controverse. Il faudrait alors qu'il fût fort, ou bien il ne serait plus rien du tout. Cette question n'a donc de valeur qu'à l'égard

du maintien de la paix, et ce n'est que sous ce rapport qu'elle importe aux puissances étrangères. On m'a répondu de plusieurs côtés dans ce pays : « Le parti du roi est très-nombreux, mais il n'est pas fort. » Je crois que ces mots donnent beaucoup à penser. D'abord ils annoncent malheureusement que le gouvernement même est soumis à un parti et à tous les intérêts de parti. Le roi n'est plus le pouvoir élevé et supérieur qui plane avec calme du haut de son trône au-dessus de la lutte des partis et sait les maintenir dans un salutaire équilibre : non, lui-même est descendu dans l'arène. Odilon-Barrot, Mauguin, Carrel, Garnier-Pagès, Cavaignac ne trouvent peut-être entre eux et lui d'autre différence que celle d'un pouvoir fortuit et momentané. C'est la suite déplorable de cette volonté qu'a eue le roi de se réserver la présidence du conseil. Aujourd'hui Louis-Philippe ne peut changer le système de gouvernement qu'il a adopté sans tomber aussitôt en contradiction avec son parti et avec lui-même. D'où il est advenu que la presse l'a traité comme le chef suprême d'un parti, qu'elle reporte directement sur lui tout le blâme provoqué par toutes les fautes du gouvernement, qu'elle considère comme à lui toute parole ministérielle et dans le roi-

citoyen ne voit que le ministre-roi. Quand les images des dieux descendent de leurs piédestaux élevés, le saint respect dont nous les entourions disparaît, et nous les jugeons d'après leurs dires et gestes comme s'ils étaient nos égaux.

Quant à l'assertion en elle-même que le parti du roi, tout nombreux qu'il est, n'est pas fort, elle ne dit certainement rien de nouveau, puisque c'est là une vérité connue depuis longtemps; mais il est remarquable que le peuple ait fait aussi de son côté cette découverte et qu'il ne compte pas cette fois les têtes, comme il le fait ordinairement, mais les mains, et qu'il distingue entre celles qui applaudissent et celles qui saisissent le glaive. Le peuple a observé effectivement son monde et sait fort bien que le parti du roi se compose des trois classes suivantes : les commerçants et les propriétaires, qui craignent pour leurs boutiques et pour leurs biens; les gens fatigués de la lutte et qui soupirent surtout après le repos, et les timides, qui redoutent le règne de la terreur. Ce parti royal, chargé de propriété, appréhendant le moindre trouble dans le confortable de sa vie, cette majorité est en présence d'une minorité que son bagage embarrasse peu, inquiète et remuante au dernier degré

et qui, dans la marche fougueuse et effrénée de ses idées, ne voit dans la terreur qu'un allié.

En dépit du grand nombre des têtes, en dépit du triomphe du 6 juin, le peuple doute de la force du juste-milieu. Et c'est toujours de fâcheux augure quand un gouvernement ne paraît pas fort aux yeux du peuple. Il excite alors le premier venu à essayer sa force contre lui; une impulsion mystérieusement démoniaque pousse les hommes à l'ébranler. C'est là le secret des révolutions.

Dieppe, 20 août.

On ne peut se figurer l'impression produite dans les classes inférieures du peuple français par la mort du jeune Napoléon. Le bulletin que *le Temps* publiait depuis six semaines sur la lente agonie du jeune prince, et qui était réimprimé et vendu dans les rues de Paris pour un sou, avait commencé à exciter dans tous les carrefours la plus profonde tristesse. J'ai même vu de jeunes républicains pleurer; mais les vieux ne parais-

saient pas fort touchés. Dans les campagnes, c'est sans restriction aucune qu'on vénère l'empereur. Là le portrait de l'*homme* est suspendu dans chaque chaumière, et peut-être, comme le remarque *la Quotidienne*, au même mur où l'on eût placé celui du fils de la maison, s'il n'avait été sacrifié par cet homme sur un de ses mille champs de bataille. Le dépit arrache quelquefois à *la Quotidienne* les remarques les plus naïvement consciencieuses, ce dont la *Gazette*, plus jésuitiquement fine, se dépite à son tour : c'est la principale différence politique qui existe entre ces deux feuilles.

J'ai parcouru la plus grande partie des côtes septentrionales de la France au moment où s'y répandit la nouvelle de la mort du jeune Napoléon. En quelque endroit que j'arrivasse, je trouvais le deuil le plus profond de ce triste événement. La douleur de ces gens était pure et sincère, et n'avait pas sa source dans l'égoïsme du moment, mais dans les souvenirs chéris d'un passé glorieux. C'était surtout les belles Normandes qu'on entendait déplorer longuement la mort prématurée du jeune fils du héros.

Oui ! dans toutes les chaumières est suspendu le portrait de l'empereur. Je l'ai trouvé partout couronné d'immortelles comme nos images du Sauveur pendant

la semaine sainte. Beaucoup d'anciens soldats portaient un crêpe. Une vieille jambe de bois me tendit douloureusement la main en me disant : « A présent tout est fini ! »

Oh ! sans doute, pour ces bonapartistes qui croyaient à la résurrection charnelle de l'impérialisme guerrier, tout est fini. Pour eux, Napoléon n'est plus qu'un nom, comme Alexandre de Macédoine ou Charlemagne. Mais les bonapartistes qui croient à une résurrection par la transmission de l'esprit napoléonien, ont maintenant devant eux un avenir brillant. Non, leur bonapartisme est pur de tout mélange de matière animale ; c'est l'idée d'un monarchisme à la plus haute puissance, employé au profit du peuple, et quiconque aura cette force et l'emploiera ainsi, sera appelé par eux Napoléon II. De même que César donna son nom à l'autorité même, ainsi le nom de Napoléon désignera désormais un nouveau pouvoir de César, auquel a droit celui-là qui possède la capacité la plus grande et la meilleure volonté.

Sous certain rapport, Napoléon était un empereur saint-simonien. Arrivé qu'il était, par sa supériorité intellectuelle, à la suprême puissance, il n'avançait que le règne des capacités et avait pour but le bien-

être physique et moral de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Il régnait moins au profit du tiers-état, de la classe moyenne, du juste-milieu, que dans l'intérêt des hommes dont la richesse tout entière est dans le cœur et dans les bras : son armée était une hiérarchie dont les gradins d'honneur n'étaient occupés que par le mérite personnel et par la capacité. Le moindre fils de paysan y pouvait, aussi bien que le gentilhomme de la race la plus antique, obtenir les dignités les plus élevées et gagner de l'or et des étoiles d'honneur. C'est pourquoi l'image de l'empereur est suspendue dans la cabane de tous les paysans, au même mur, je le répète, où serait attaché le portrait du fils de la maison, si celui-ci ne fût tombé sur un champ de bataille avant d'être passé général ou duc, ou même roi, comme maint autre pauvre garçon que son talent et son courage pouvaient appeler à une pareille destinée quand l'empereur régnait encore. Il en est peut-être beaucoup qui dans l'image de celui-ci ne rendent de culte qu'à l'espoir évanoui de leur propre grandeur.

J'ai trouvé le plus souvent dans les chaumières de paysan l'empereur représenté au moment où il visite les pestiférés de Jaffa, puis sur son lit de mort à

Sainte-Hélène. Ces deux images ont une ressemblance frappante avec les représentations les plus saintes de la religion chrétienne. Dans l'une, Napoléon apparaît comme un sauveur qui guérit les pestiférés par l'attouchement; dans l'autre, il meurt aussi de la mort de l'expiation.

Pour nous, qui sommes préoccupés par une autre symbolique, nous ne voyons dans le martyre de Napoléon à Sainte-Hélène aucune expiation dans le sens indiqué. L'empereur y porta la peine de son erreur la plus fatale, de l'infidélité dont il se rendit coupable envers la révolution, sa mère. L'histoire avait montré depuis longtemps que l'union entre le fils de la révolution et la fille du passé ne pouvait tourner à bien, et maintenant nous voyons que le fruit unique de ce mariage funeste n'avait aucun principe de vie, et qu'il est mort déplorablement.

Quant à l'héritage du défunt, les avis sont fort partagés. Les amis de Louis-Philippe pensent que les bonapartistes, désormais orphelins, vont se rattacher à eux. Je doute pourtant que les hommes de guerre et de gloire passent si promptement au pacifique juste-milieu. Les carlistes croient que les bonapartistes vont maintenant plier le genou devant leur Henri V, le

prétendant unique : je ne sais vraiment ce que je dois le plus admirer chez ces hommes, de leur folie ou de leur présomption. Les républicains sembleraient encore plus que tous les autres en état d'attirer à eux les bonapartistes; mais s'il a été jadis facile de faire des sans-culottes les plus mal peignés les impérialistes les plus brillamment huppés, il peut être aujourd'hui difficile d'opérer la métamorphose contraire.

On regrette que les saintes reliques, l'épée de l'empereur, le manteau de Marengo, le chapeau historique, etc., qui, conformément au testament de Sainte-Hélène, ont été remis au jeune Reichstadt, ne reviennent pas à la France. Chaque parti en France pourrait bien utiliser un morceau de cette succession. Vraiment, si j'en pouvais disposer, je les répartirais ainsi : aux républicains, l'épée de l'empereur, parce que ceux-ci sont encore les seuls qui sauraient la mettre à profit. Je donnerais à messieurs du juste-milieu le manteau de Marengo : car, dans le fait, un semblable manteau leur viendrait bien à propos pour couvrir leur humble nudité. Pour les carlistes, je réserverais le tricorne impérial, quoiqu'il n'aille, à la vérité, pas très-bien à de pareilles têtes; mais il pourra leur être d'un bon secours quand les coups pleuvront

de nouveau sur leurs chefs; oui, j'ajouterais même à ce don celui des bottes de l'empereur, qui leur faciliteront les enjambées de sept lieues quand il leur faudra bientôt déguerpir. Quant au bâton qu'avait l'empereur le jour de la bataille d'Iéna, je doute qu'il se trouve dans là défroque du duc de Reichstadt, et je crois que les Français l'ont encore entre les mains. . . . .

LETTRES CONFIDENTIELLES

ADRESSÉES

A M. AUGUSTE LEWALD

Directeur de la Revue dramaturgique à Stuttgard

Février et mars 1838.

PREMIÈRE LETTRE.

Enfin, enfin, la température a permis de quitter Paris et la cheminée flamboyante; les premières heures que je passe à la campagne vont être consacrées à vous, mon ami. Comme le soleil rit sur le papier! comme il dore les caractères qui vous porteront mes saluts les plus joyeux! Oui, l'hiver s'enfuit par delà les montagnes; les zéphyrs malicieux voltigent à ses trousses comme un essaim de grisettes pimpantes qui poursuivent de leurs rires moqueurs, ou même à coups de baguette, un barbon amoureux.

Comme il gémit haletant, le fat à cheveux blancs! Comme les jeunes filles le chassent impitoyablement devant elles! Comme les aiguillettes et les rubans de leur ceinture brillent et frémissent joyeusement! Çà et là tombe un nœud sur la prairie. Les violettes curieuses allongent la tête et observent, avec un bonheur inquiet, cette joviale chasse à courre. Le vieux est enfin en fuite complète et les rossignols chantent un air de triomphe. Les éclats de leur voix sont si beaux et si frais! Enfin, nous pouvons nous passer du Grand-Opéra, et de Meyerbeer et de Duprez. Voici déjà longtemps que nous nous passons de Nourrit. Après tout, on peut, en ce monde, se passer de tout le monde, hormis du soleil et de moi; car je ne puis me figurer, sans ces deux personnages, ni printemps, ni zéphyrs, ni grisettes, ni littérature allemande!... Sans moi et le soleil, l'univers serait un long bâillement du néant, l'ombre d'un zéro, le songe d'une puce, un poëme de M. Carl Streckfuss!

Oui, nous sommes en printemps, et je puis retirer mon gilet de coton. Les gamins ont retiré leurs habits et gambadent en manches de chemise auprès du grand arbre planté près de la petite église champêtre et qui lui sert de clocher. L'arbre, tout couvert de fleurs en

ce moment, a l'air d'un vieux grand-père poudré souriant avec calme au cercle de ses blonds petits-fils, qui bondissent autour de lui. Sa malice parfois consiste à sécouer sur eux les flocons de sa blanche chevelure; mais alors les bambins éclatent en joie plus bruyante encore. Il est sévèrement défendu, sous peine de schlague, de tirer la corde de la cloche; mais le plus grand, celui qui devrait donner l'exemple aux petits, ne peut résister à la tentation, tire en tapinois la corde défendue, et la cloche de résonner alors comme une réprimande de grand-père.

Plus tard, en été, quand l'arbre resplendit de tout son luxe de verdure et que le feuillage enveloppe la cloche, le son a quelque chose de mystérieux; il y a d'étranges vibrations étouffées; et, quand elles se font entendre, les oiseaux jaseurs, qui se berçaient sur les branches, se taisent tout d'un coup et s'envolent effrayés.

En automne, le son de la cloche est beaucoup plus sérieux, plus lugubre encore, et l'on croit entendre une voix de spectre. C'est surtout quand on enterre quelqu'un, que les longs frémissements de cette cloche répandent une douleur inexprimable. Chaque son fait tomber de l'arbre quelques feuilles jaunies; et cette

sonore chute de feuilles, ce vibrant symbole de la mort me remplit un jour d'une si invincible tristesse, que je pleurai comme un enfant. Ce fut l'an passé, quand Margot enterra son homme. Il avait péri dans la Seine lors d'un débordement extraordinaire. Pendant trois jours et trois nuits, la pauvre femme courut dans son bateau les rives du fleuve pour repêcher son mari et lui faire une sépulture chrétienne. Elle-même le lava et l'habilla, et le mit dans le cercueil, et, dans le cimetière, elle leva le couvercle pour voir encore une fois le défunt. Elle ne dit pas une parole, ne versa pas une larme; mais ses yeux étaient rouges comme du sang, et jamais je n'oublierai ces yeux sanglants au milieu de cette pâleur de marbre.

Mais nous avons, à cette heure, une belle journée de printemps; les enfants crient de joie, même un peu plus fort qu'il ne faudrait; et moi, dans cette maisonnette villageoise où j'ai déjà passé les plus beaux mois de l'autre année, je vais vous écrire une série de lettres sur le théâtre en France, sans perdre de vue, comme vous le désirez, les comparaisons avec notre scène allemande. Ceci a sa difficulté, car les souvenirs des coulisses allemandes s'effacent de plus en plus de ma mémoire. Parmi les ouvrages dramatiques qui ont été

écrits dans ces derniers temps, je n'ai vu que deux tragédies d'Immermann, *Merlin* et *Pierre le Grand*, dont sans doute aucune n'a pu être représentée, parce que la première renfermait trop de poésie, et la seconde trop de politique... Et puis, figurez-vous ma mine! Dans le paquet qui contenait ces créations d'un grand poëte que j'aime, se trouvaient emballés quelques volumes intitulés: *Œuvres dramatiques du docteur Ernest Raupach.*

Je connaissais de vue l'homme, il est vrai; mais je n'avais encore rien lu de cet enfant chéri des directeurs de théâtres allemands. J'avais seulement vu représenter quelques-unes de ses pièces, et l'on ne sait alors au juste si c'est l'auteur qui est exécuté par le comédien ou le comédien par l'auteur. Le hasard m'a donné, à l'étranger, la possibilité de lire à loisir quelques comédies du docteur Ernest Raupach. Il me fallut beaucoup d'efforts pour arriver aux derniers actes. Je lui passerais volontiers ses mauvaises pointes, qui ne sont faites après tout que pour flatter le public. Le pauvre diable du parterre ne peut manquer de se dire: Je puis les faire aussi bonnes! Et il sait bon gré à l'auteur de lui ménager une telle satisfaction d'amour-propre. Mais le style me parut insupportable.

Je suis tellement gâté à cet égard, le bon goût de la conversation, le facile langage de la bonne société est devenu, par suite de mon long séjour en France, un tel besoin pour moi, qu'à la lecture des comédies du docteur Ernest Raupach, j'éprouvai un lourd malaise. Son style a un caractère isolé, séquestré, insociable qui serre le cœur. La conversation, dans ces comédies, est un continuel mensonge : ce n'est qu'un monologue ventriloque à quatre voix, un stérile amas de pensers célibataires, pensers qui couchent seuls, font eux-mêmes leur café le matin, se rasent eux-mêmes, vont se promener seuls devant la porte de Brandebourg et se cueillent des fleurs à eux-mêmes. Quand il fait parler les femmes, la phrase porte, sous sa robe de mousseline, une culotte de peau, et sent le tabac et le roussi.

Mais le borgne est roi parmi les aveugles; le docteur Ernest Raupach est le meilleur de nos mauvais poëtes comiques. Quand je dis mauvais poëtes comiques, je parle de ces pauvres malheureux qui font représenter, sous le titre de comédies, leurs chefs-d'œuvre, ou les représentent eux-mêmes, vu qu'ils sont comédiens pour la plupart. Mais ces soi-disant comédies ne sont, à vrai dire, que des pantomimes

parlées avec les masques traditionnels, le père, le scélérat, le conseiller aulique, le chevalier, l'amoureux, l'amoureuse, la soubrette, la mère, ou tout autre des emplois spécifiés dans les engagements de nos acteurs, qui ne sont dressés qu'à jouer ces sortes de rôles immuables, d'après des types reçus. Comme la comédie de masques italienne, la comédie allemande n'est qu'une seule et même pièce, variée à l'infini. Les caractères et les situations s'y reproduisent sans cesse, et quiconque a l'esprit des jeux de combinaison peut se promettre d'assembler ces situations et caractères donnés et d'en fabriquer une pièce nouvelle en apparence, en procédant à peu près comme on le fait au jeu de casse-tête chinois, où un certain nombre de morceaux de bois diversement découpés suffit à combiner toutes sortes de figures. Ce talent est souvent celui des hommes les plus insignifiants, tandis que le véritable poëte ne sait que donner libre carrière à son génie et créer des figures vivantes, mais non arranger des figures de bois découpé. Quelques poëtes véritables, qui prirent la peine d'écrire des comédies allemandes, créèrent quelques nouveaux masques; mais il en résulta des collisions avec les comédiens qui, façonnés aux masques anciens seulement, pour ne pas

mettre à nu leur incapacité ou leur paresse, cabalèrent si bien contre les nouvelles pièces, qu'elles ne purent être représentées.

Peut-être, dans le jugement qui m'échappe sur les œuvres du docteur Raupach, entre-t-il quelque mauvaise humeur contre sa personne. L'aspect de cet homme m'a fait trembler une fois; et c'est, comme vous le savez, ce qu'un prince ne pardonne jamais. Vous me regardez avec étonnement; vous ne trouvez pas le docteur Raupach si redoutable; et puis, vous n'êtes pas habitué à me voir trembler devant un vivant. Cela est pourtant vrai; j'ai ressenti à l'aspect du docteur Raupach une telle frayeur, que mes jambes commencèrent à flageoler et mes dents à claquer. Je ne puis considérer, en tête de ses œuvres, le portrait gravé de l'auteur, sans que le cœur me batte encore aujourd'hui dans la poitrine. Vous ouvrez de grands yeux, mon cher ami, et j'entends aussi, auprès de vous, la voix d'une curiosité féminine qui dit: De grâce, racontez donc...

Mais c'est une longue histoire, et je n'ai pas le temps d'en raconter aujourd'hui. D'ailleurs cela me rappelle beaucoup de choses que j'oublierais volontiers, par exemple les tristes jours que j'ai passés à

Potsdam et le grand chagrin qui, à cette époque, me jetait dans l'isolement. Je m'y promenais complétement seul, dans le jardin de *Sans-Souci*, parmi les orangers du grand escalier... Mon Dieu, que ces orangers sont déplaisants et anti-poétiques! Ils ont tout l'air de chênes déguisés. Et puis, chaque arbre porte son numéro, tout comme un rédacteur de la *Gazette littéraire* de Brockhaus; et cette nature numérotée a quelque chose de souverainement ennuyeux, d'aligné au bâton de caporal. Il me semblait toujours les voir, ces orangers, prendre du tabac comme leur défunt maître, le vieux Fritz, lequel, comme vous savez, fut un grand héros à l'époque où Rammler était un grand poëte. Ne croyez pas que je veuille ravaler la gloire du grand Frédéric. Je reconnais même qu'il a bien mérité de la poésie allemande. N'a-t-il pas donné un cheval à Gellert et cinq thalers à madame Karschin? N'a-t-il pas, pour le bien de la littérature allemande, écrit en français ses mauvaises poésies à lui? S'il les eût mises au jour en langue allemande, son auguste exemple eût pu causer un dommage incalculable. La muse allemande n'oubliera jamais un tel service.

Je me trouvais donc à Potsdam, comme j'ai dit, dans une disposition fort peu joyeuse, et il advint que le

corps rivalisa avec l'âme pour me faire souffrir à l'envi. Ah! le mal de l'âme est plus facile à supporter que la douleur physique; et si l'on me donnait, par exemple, à choisir entre une mauvaise conscience et une mauvaise dent, c'est la première que j'accepterais. Ah! rien n'est plus affreux que le mal de dents! Je l'appris à Potsdam; j'oubliai, dès l'instant, toutes les peines de l'âme, et je résolus de partir pour Berlin, pour m'y faire arracher la dent malade. Quelle opération cruelle, effrayante! Cela tient un peu de la décapitation. Il faut s'y mettre aussi sur une sellette, dans une immobilité complète, et attendre patiemment le coup terrible: mes cheveux se dressent, rien que d'y penser. Mais la Providence a, dans sa sagesse, tout arrangé pour notre avantage, et les douleurs de l'homme n'arrivent, en fin de compte, que pour son bien. Sans doute, le mal de dents est terrible, insupportable; mais la bienveillante et prévoyante Providence n'a donné à ce mal son caractère terrible, insupportable, que pour nous faire courir, dans notre désespoir, chez le dentiste, et nous faire arracher la dent. En vérité, personne ne se résignerait à cette opération, je veux dire à cette exécution, si le mal de dents était un peu supportable!

Vous ne pouvez vous figurer l'abattement et l'anxiété qui m'accablèrent pendant les trois heures du trajet en diligence. En arrivant à Berlin, j'étais brisé, et comme, en un moment semblable, on ne tient pas à l'argent, je donnai pour boire au postillon douze groschen. Le gaillard me regarda avec un air d'étrange irrésolution; car, d'après le nouveau règlement de M. de Nagler, il était sévèrement interdit aux postillons de recevoir des pourboires. Il tint longtemps, comme pour la peser, la pièce de douze groschen dans sa main, et, avant de l'empocher, il me dit d'une voix émue : « Je suis postillon depuis vingt ans et tout à fait accoutumé aux pourboires; et voilà qu'aujourd'hui M. le directeur général des postes nous défend, sous des peines sévères, de recevoir quelque chose des voyageurs; mais c'est un règlement inhumain : un homme ne peut refuser un pourboire, c'est contre nature ! » J'arrivai enfin en soupirant à l'hôtel; et, comme je m'informai tout d'abord d'un bon dentiste, l'hôte me dit, d'un air tout ravi : « Cela se trouve à merveille : un célèbre dentiste de Saint-Pétersbourg vient de descendre chez moi; et, si vous dînez à table d'hôte, vous le verrez. » Oui, me dis-je, je vais d'abord prendre le dernier repas du supplicié avant de m'as-

seoir sur le siége fatal. Une fois à table, je n'eus plus envie de manger. J'avais faim et non appétit. Malgré la souplesse de mon humeur, je ne pus bannir de mon esprit le tableau des horreurs qui m'attendaient dans un moment plus ou moins rapproché. Mon plat favori, l'agneau aux navets de Teltow, me répugnait. Mes yeux cherchaient involontairement l'homme terrible, le bourreau dentiste de Saint-Pétersbourg, et l'instinct de l'inquiétude me le fit bientôt découvrir au milieu des autres convives. Il était assis loin de moi, au bout de la table : il avait une figure crochue, un profil en tenailles. C'était un fâcheux quidam, avec un habit gris à boutons d'acier étincelants. J'osais à peine le regarder en face ; et, quand il saisit une fourchette, j'eus peur comme s'il eût pris déjà ma mâchoire dans sa tenaille. Je détournais les yeux de lui avec effroi, et je me fusse volontiers bouché les oreilles pour ne pas entendre sa voix. Ce son me fit penser qu'il était de ces gens dont le corps est peint en gris à l'intérieur et qui ont des entrailles de bois. Il parla de la Russie, où il avait longtemps séjourné, mais qui n'était pas, disait-il, un terrain favorable à son art. Il parlait avec cette réserve impertinente, plus insupportable encore que le ton le plus décidément tranchant.

Chaque fois qu'il reprenait la parole, mon courage défaillait et je tremblais au fond de l'âme. De désespoir, je m'engageai dans une conversation avec mon voisin, et, tournant le dos à mon épouvantail, je parlai si haut que je finis par me couvrir sa voix. Mon voisin était un homme aimable, de l'air le plus distingué, aux manières parfaites; et la bienveillance de son entretien calma la disposition pénible où je me trouvais. Les paroles coulaient doucement de ses lèvres gracieuses; ses yeux étaient bons et candides, et, quand il apprit que je souffrais du mal de dents, il rougit et m'offrit ses services. « Au nom du ciel, m'écriai-je, qui donc êtes-vous? » — « Je suis le dentiste Meyer, de Saint-Pétersbourg, » répondit-il. Tout aussitôt j'éloignai mon siége d'une façon presque impolie, et je balbutiai avec un grand embarras : « Quel est donc, au bout de la table, cet homme en habit gris à boutons d'acier étincelants? » — « Je l'ignore, » reprit mon voisin, en me regardant avec surprise. Mais le sommelier, qui avait entendu ma question, vint me dire solennellement à l'oreille : « C'est M. le docteur Ernest Raupach, le poëte de théâtre. »

DEUXIÈME LETTRE.

..... Ou bien encore est-il vrai que nous autres Allemands ne pouvons produire aucune bonne comédie, et sommes à perpétuité condamnés à emprunter aux Français ces sortes de poëmes?

J'apprends que vous vous êtes, à Stuttgard, longtemps tourmenté l'esprit de cette question, au point de mettre à prix la tête du meilleur poëte comique. J'apprends encore que vous-même, mon cher Lewald, faisiez partie du jury, et que le baron Cotta vous a enfermés, sans tabac et sans bière, jusqu'à ce que vous eussiez rendu votre verdict dramatique. Au moins y avez-vous gagné le sujet d'une bonne comédie.

Rien de moins solide que les raisons qu'on allègue pour résoudre affirmativement la dite question. On soutient, par exemple, que les Allemands n'ont pas une bonne comédie, parce qu'ils sont une race sérieuse; tandis que les Français, peuple gai, ont naturellement plus de dispositions pour la comédie. Cette proposition est complétement erronée. Les Français ne sont pas du tout un peuple gai. Je commence à croire au contraire, que Lawrence Sterne avait raison quand

il soutenait qu'ils sont beaucoup trop sérieux. Et alors, quand Yorik écrivit son voyage sentimental en France, c'était l'âge d'or de la frivolité et de la fadaise parfumée de l'ancien régime : la guillotine et Napoléon n'avaient point encore enseigné durement aux Français à réfléchir. Et maintenant, depuis la révolution de juillet, quels ennuyeux progrès n'ont-ils pas faits dans le sérieux, ou, pour mieux dire, dans l'abstinence de gaieté ! Leurs faces sont allongées, leurs bouches tirées : ils ont appris de nous à fumer et à philosopher. Ils ont subi, depuis cette époque, une grande métamorphose : ils ne se ressemblent plus. Rien n'est pitoyable comme le bavardage de nos Teutomanes, qui, lorsqu'ils déblatèrent contre les Français, se figurent toujours les Français de l'empire, qu'ils ont vus en Allemagne. Ils ne réfléchissent pas que ce peuple changeant, dont ils attaquent sans cesse l'inconstance, n'a pu, depuis vingt ans, rester immuable en fait d'idées et de sentiments.

Non, les Français ne sont pas plus gais que nous. Nous autres Allemands avons, au contraire, plus de disposition au comique, nous, le peuple de l'*humor*. Ajoutez qu'on trouve en Allemagne de plus grands sujets de rire, des caractères plus complétement ridi-

cules qu'en France, où le persiflage de la société étouffe, dans son germe, toute sottise extraordinaire, où nul sot original ne peut se développer ni s'achever sans obstacle. Nous pouvons soutenir avec orgueil qu'on ne voit que sur le sol allemand les sots s'élever à cette hauteur gigantesque dont un sot Français, superficiel et comprimé de bonne heure, ne peut donner l'idée. L'Allemagne seule produit ces colosses de folie dont le bonnet enclocheté s'élève jusqu'au ciel, et par son carillon réjouit les étoiles! Gardons-nous de méconnaître le mérite indigène, pour rendre hommage à la sottise de l'étranger. Ne soyons pas injustes envers la patrie.

C'est encore une erreur d'attribuer la stérilité de la Thalie allemande au défaut de grand air, c'est-à-dire, passez-moi cette parole étourdie, au manque de liberté politique. Ce qu'on nomme liberté politique n'est pas du tout nécessaire à la prospérité de la comédie. Qu'on se rappelle seulement Venise, où, malgré les plombs et les noyades secrètes, Goldoni et Gozzi ont créé des chefs-d'œuvre; l'Espagne, où, en dépit de la hache absolue et du bûcher orthodoxe, on a écrit ces délicieuses pièces de cape et d'épée; rappelez-vous Molière, qui écrivait sous Louis XIV. La Chine même

a d'excellentes comédies..... Non, ce n'est point la liberté politique qui favorise chez un peuple le développement de la comédie, et c'est ce que je développerais longuement si je ne craignais d'être entraîné sur un terrain que j'évite volontiers... Oui, mon cher ami, la politique me va mal à présent; et, devant une idée politique, je prends le large à dix pas, comme à la vue d'un chien enragé. Quand, dans l'enchaînement de mes pensées, je rencontre à l'improviste une idée politique, je récite soudain la formule...

Connaissez-vous, mon cher ami, la formule qu'on récite à l'instant où l'on rencontre un chien enragé? Je ne l'ai pas oubliée depuis mon enfance, et je l'appris alors du vieux chapelain Asthœwer. Lorsque nous allions nous promener et que nous apercevions un chien dont la queue se recourbait d'une façon équivoque, nous disions bien vite: « O chien! ô chien! tu n'es pas sain; tu es maudit pour toujours, on te le dit; contre ta morsure que le Seigneur m'assure et son divin fils, notre sauveur Jésus-Christ. Amen!

Ainsi que la politique, je redoute à l'excès la théologie, qui m'a également abreuvé de déboires. Je ne me laisse plus leurrer par Satan; je m'abstiens même de penser au christianisme, et je ne suis pas assez sot

pour vouloir convertir aux jouissances d'ici-bas Hengstenberg et compagnie. Ces malheureux peuvent, s'ils le veulent, manger jusqu'à la fin de leurs jours des chardons au lieu d'ananas et mortifier leur chair; tant mieux! je leur fournirai volontiers moi-même les verges nécessaires. La théologie m'a joué un mauvais tour, vous le savez, et par quel malentendu. Vous savez comment, sans l'avoir sollicité, j'ai été porté par la diète germanique au fauteuil de la *Jeune Allemagne* et comment j'ai demandé jusqu'à ce jour inutilement ma démission. C'est en vain que j'adresse les pétitions les plus humbles, en vain que j'assure que je ne crois plus à mes erreurs religieuses... Rien n'y fait! Et je ne demande pas un groschen de pension; mais je voudrais bien être mis en non-activité. Mon cher ami, faites-moi donc l'amitié de m'attaquer à l'occasion, dans votre journal, pour obscurantisme et pour servilisme: cela peut m'être utile. Quant à mes ennemis, je n'ai pas besoin d'implorer d'eux un tel service; ils mettent toujours la plus grande prévenance à me calomnier.

. . . . . .

J'ai déjà dit qu'en France les principaux sujets des comédies sont puisés, non dans la vie publique, mais

dans les relations domestiques, et dans ces relations, celles de l'homme et la femme fournissent le texte le plus fécond. Dans la famille française, comme dans tous les autres rapports de la vie, tous les liens sont relâchés, toute autorité est détruite. On conçoit facilement que le respect pour les parents est ruiné chez les enfants, quand on pense à la force corrosive du criticisme, qui est sorti de la philosophie matérialiste. Ce défaut de piété ressort d'une manière bien plus tranchante encore dans les relations d'homme à femme, dans ces unions légitimes ou illégitimes qui revêtent ici un caractère qui les rend singulièrement propres à la comédie. Ici est le théâtre original de ces guerres entre les sexes, qu'on ne connaît en Allemagne que par de mauvaises traductions ou imitations, et qu'un Allemand peut décrire à peine à la Polybe, mais jamais à la César. A la vérité, les époux, comme en général l'homme et la femme, se font la guerre en tout pays; mais partout ailleurs qu'en France, le beau sexe est privé de la liberté de mouvement, et cette guerre, devant être conduite en secret, ne peut devenir chose extérieure et dramatique. Ailleurs, la femme fait à peine une petite émeute, tout au plus une insurrection. Mais ici les deux conjoints sont armés de forces égales

et livrent d'affreux combats domestiques. Avec votre uniformité de la vie allemande, vous vous amusez beaucoup dans un théâtre allemand à observer ces campagnes des deux sexes, où l'un cherche à duper l'autre par ruses stratégiques, embuscades secrètes, surprises nocturnes, armistices ambigus, quelquefois même par des traités de paix éternelle. Mais ici, en France, on est sur le champ de bataille où toutes ces choses se passent, non en fiction, mais en réalité; et, quand un cœur allemand vous bat dans la poitrine, cela vous gâte tout plaisir aux meilleures comédies françaises. Hélas! depuis longtemps je ne ris plus d'Arnal, quand, avec son admirable bêtise, il joue le rôle de mari; et je ne ris plus de Jenny, quand elle vient en grande dame et de la meilleure grâce du monde jouer avec les fleurs de l'adultère; et je ne ris même plus de mademoiselle Déjazet, qui s'entend, comme vous le savez, à jouer si bien un rôle de grisette avec une effronterie exemplaire, avec un adorable dévergondage. Combien d'échecs dans les plaines de la vertu a-t-il fallu à cette femme pour arriver à un tel triomphe sur les planches de l'art! C'est peut-être la meilleure actrice de France. Elle est supérieure dans le rôle de Frétillon, pauvre modiste

qui, par les libéralités d'un riche amateur, se voit subitement entourée de tout le luxe d'une grande dame; elle est sublime en blanchisseuse qui écoute les tendresses d'un carabin (en allemand, *studiosus medicinæ*) et se fait conduire par lui *au bal champêtre de la Grande-Chaumière*... Hélas! tout cela est très-joli et très-gai; mais quand je pense au dénoûment de toutes ces comédies, c'est-à-dire aux antres de prostitution, à la prison de Saint-Lazare, aux amphithéâtres d'anatomie où le carabin voit quelquefois disséquer doctement sa ci-devant compagne d'amour et de joie... le rire se serre dans ma gorge, et si je ne craignais de passer pour un sot devant le peuple le plus civilisé du monde, je ne pourrais retenir mes larmes.

Voyez-vous, mon cher ami, c'est un effet de la malédiction secrète de l'exil, que nous ne puissions avoir le cœur bien à l'aise dans l'atmosphère de l'étranger; qu'avec nos opinions et nos sentiments nationaux il nous faille être toujours isolés au milieu d'un peuple qui sent et pense tout autrement que nous, continuellement blessés par des faits moraux ou plutôt immoraux, avec lesquels l'indigène s'est arrangé depuis longtemps, que l'habitude même l'empêche de remarquer... Hélas! le climat moral de l'étranger est malsain

pour nous plus encore que le climat physique. On peut même s'accommoder plus facilement avec celui-ci qui indispose tout au plus le corps, mais non l'âme.

Une pauvre grenouille révolutionnaire, qui voudrait bien s'élever hors de son marais et qui regarde l'existence de l'oiseau dans l'air comme l'idéal de la liberté, ne pourra vivre longtemps à sec dans ce qu'on appelle le grand air et soupirera certainement bientôt après sa lourde et fangeuse eau natale. D'abord elle se gonfle très-fort et salue joyeusement le soleil, qui a tant d'éclat dans le mois de juillet; puis elle se dit: « Je suis au-dessus de mes compatriotes, les poissons, les stockfischs, les muets animaux aquatiques. Jupiter m'a donné la parole; je suis même chanteuse, je sens que j'ai par là une grande affinité avec les oiseaux : il ne me manque que les ailes... » La pauvre grenouille! elle aurait des ailes qu'elle ne pourrait s'élever au-dessus de tout. Dans les airs, il lui manquerait la légèreté de l'oiseau; elle plongerait involontairement ses regards vers la terre. A cette hauteur, lui apparaîtraient, bien plus visibles, toutes les douleurs de cette vallée de misère, et la grenouille emplumée ressentirait alors des angoisses plus grandes que jadis dans le marécage le plus allemand.

TROISIÈME LETTRE.

J'ai la tête lourde et en désordre. Je n'ai presque pas dormi de la nuit. Je n'ai fait que me retourner dans mon lit, tandis que se retournait sans cesse dans ma tête cette pensée : « Quel était le bourreau masqué qui décapita Charles Ier à Whitehall? » Je ne m'endormis que vers le matin et rêvai qu'il était nuit, que j'étais seul sur le Pont-Neuf à Paris et que je regardais les eaux obscures de la Seine. En bas, entre les piles du pont, parurent des hommes nus, qui sortaient de l'eau jusqu'à la ceinture, tenaient des lampions allumés et semblaient chercher quelque chose. Ils me regardèrent d'un air significatif, et moi je leur faisais des signes de mystérieuse intelligence..... Enfin, la grosse cloche de Notre-Dame sonna et je m'éveillai. Et maintenant, voilà une heure que je me demande ce que cherchaient ces hommes nus sous le Pont-Neuf? Je crois que je le savais en rêve et que je l'ai oublié.

Les brillants nuages du matin promettent un beau jour de printemps. Le coq chante. Le vieil invalide qui demeure à côté de nous est assis déjà devant sa porte et redit ses chansons napoléoniennes. Son petit-fils,

enfant aux blonds cheveux bouclés, est également sur pied. Il s'arrête en ce moment sous ma fenêtre, tenant à la main un morceau de sucre qu'il veut faire manger aux roses. Un moineau piétine autour de lui et regarde l'enfant avec une sorte de curiosité et d'admiration. Mais arrive précipitamment la mère, belle paysanne qui prend dans ses bras l'enfant et l'emporte à la maison pour qu'il ne se refroidisse pas à l'air du matin.

Pour moi, je prends la plume pour vous griffonner mes idées confuses sur le théâtre en France, dans un style plus confus encore. Dans ce fouillis d'écrivasserie, vous trouverez difficilement quelque chose qui puisse vous instruire, mon cher ami. A vous, dramaturge qui connaissez le théâtre sous toutes ses faces, qui voyez jusqu'en ses entrailles le comédien comme le bon Dieu nous voit, nous autres hommes; à vous qui, sur les planches qu'on appelle le monde, avez jadis vécu, aimé et souffert comme le bon Dieu, je ne pourrai guère dire rien de plus neuf sur le théâtre français que sur le théâtre allemand! Je me borne à risquer quelques observations pour mériter de vous un signe de tête bienveillant.

J'espère que, par la même raison, vous aurez approuvé les idées de ma lettre précédente sur la comédie

française. Le désaccord moral entre le mari et la femme est, en France, le fumier et l'engrais le plus fécondant pour la comédie. Le mariage, ou plutôt l'adultère est le point de départ de toutes ces fusées comiques qui s'élèvent avec tant d'éclat, mais laissent derrière elles de mélancoliques ténèbres, sinon une odeur repoussante. La vieille religion catholique, qui sanctionnait le mariage et menaçait de l'enfer l'époux infidèle, est éteinte avec les feux de l'enfer. La morale, qui n'est autre chose que la religion passée dans les mœurs, a perdu ainsi toutes ses racines vitales et s'accroche maintenant, maussade et flétrie, aux perches desséchées de la raison, qu'on lui a plantées pour support à la place de la religion. Mais cette chétive et piteuse morale, sans racines religieuses, appuyée sur la seule raison, n'est pas convenablement respectée ici. La société ne rend hommage qu'aux convenances, qui sont l'apparence de la morale, le soin à éviter tout ce qui peut produire un scandale public. Je dis scandale public et non secret, car tout scandale non apparent n'existe pas pour la société. Elle ne punit le péché que dans le cas où les langues murmurent trop haut. Encore se trouve-t-il certains tempéraments d'indulgence. La pécheresse n'est complétement con-

damnée que lorsque son mari prononce lui-même la sentence. Les portes des salons s'ouvrent à deux battants devant la Messaline la plus décriée, tant que son bélier conjugal marche patiemment à ses côtés. Mais la jeune fille qu'égare un élan généreux, qui se livre aux bras d'un amant en lui sacrifiant le bien le plus précieux de la femme, est bannie à perpétuité de la société. Il est vrai que cela arrive rarement, d'abord parce que les jeunes filles de ce pays-ci n'aiment jamais, et qu'en cas d'amour elles tâchent de se marier le plus tôt possible pour jouir de cette liberté que les mœurs n'accordent qu'aux femmes mariées. Voilà la différence essentielle. Chez nous, en Allemagne comme en Angleterre et dans les autres pays germaniques, on accorde aux jeunes filles toute la liberté possible, tandis que les femmes mariées entrent sous la dépendance la plus absolue et sous la surveillance la plus sévère de leurs maris. En France, c'est, comme je l'ai dit, le contraire qui arrive : les jeunes filles demeurent dans une retenue claustrale jusqu'à ce qu'elles se marient. Dans le monde, c'est-à-dire dans le salon, elles restent assises en silence et l'on s'en occupe fort peu, car il est de mauvais ton et maladroit de faire la cour à une demoiselle.

Voilà la différence essentielle. Nous autres Allemands, comme nos voisins germaniques, surtout les Anglais, nous offrons notre hommage à la jeune personne non mariée; elle est la femme que chantent nos poëtes. Chez les Français au contraire, c'est la femme mariée qui est objet d'amour dans la vie réelle comme dans l'art.

Je viens d'indiquer un fait qui établit une différence radicale entre la tragédie française et la tragédie allemande. Les héroïnes de la tragédie allemande sont toujours de jeunes filles; en France, ce sont toujours des femmes mariées, et les complications qui en résultent ouvrent peut-être un champ plus vaste à l'action et à la passion.

Louer aux dépens de l'autre l'une de ces deux tragédies, l'allemande ou la française, est une idée qui ne me viendra jamais. La littérature et l'art de chaque pays sont le produit de conditions qu'on ne doit point perdre de vue quand il s'agit de les apprécier. Le mérite des tragédies allemandes, comme celles de Goëthe, Schiller, Kleist, Immermann, Grabbe, Oehlenschlaeger, Uhland, Grillparzer, Werner et autres grands poëtes, consiste plus dans la poésie que dans l'action et dans la passion. Toute précieuse que

soit la poésie, elle agit pourtant plus sur le lecteur solitaire que sur une grande assemblée. Ce qui, au théâtre, entraîne la masse des spectateurs, est justement l'action et la passion, et c'est là qu'excellent les poëtes tragiques français. Les Français, par leur nature, sont plus agissants et plus passionnés que nous, et il est difficile de décider si c'est l'activité innée qui fait ressortir la passion chez eux plus que chez nous, ou si c'est la passion naturelle qui donne à leurs actions un caractère plus ardent et à toute leur vie une forme plus dramatique qu'à la nôtre, dont les eaux coulent doucement dans le lit encaissé de l'usage, et annoncent plus de profondeur que d'agitation. Bref, la vie en France est plus dramatique, et le théâtre, miroir de la vie, présente au plus haut degré l'action et la passion.

La passion, telle qu'elle s'agite dans la tragédie française, continuelle tempête de sentiments, alternative incessante d'éclairs et de tonnerre, fièvre éternelle de la sensibilité, est bien appropriée aux besoins du public français. Pour le public allemand au contraire, il faut motiver d'abord longuement les violents écarts de la passion, puis intercaler des parties reposées qui remettent doucement le spectateur, ménager à notre esprit et à nos sentiments quelques temps d'arrêt, pour

que nous puissions être émus à notre aise et sans brusquerie. Dans un parterre allemand sont établis des citoyens et des fonctionnaires pacifiques qui veulent digérer en paix leur choucroute, et dans les loges sont assises les jeunes filles aux yeux bleus, belles âmes blondes qui ont apporté au théâtre leur tricot ou tout autre ouvrage d'aiguille et veulent se perdre doucement dans les rêves du cœur sans laisser échapper une maille. Et tous les spectateurs ont cette vertu allemande, vertu innée ou apprise, la patience. On se rend encore chez nous au spectacle pour juger le jeu des comédiens, ou, comme on le dit chez nous, l'accomplissement de leur mission artistique, et c'est là le sujet de la conversation dans nos salons et dans les journaux. Un Français va au théâtre pour voir la pièce et chercher les émotions. L'action fait oublier ceux qui la représentent, et il n'est guère question d'eux. C'est l'agitation qui pousse le Français au spectacle, et le calme est ce qu'il demande le moins. Si l'auteur lui laissait une seule minute de recueillement, il serait capable d'appeler Azor, c'est-à-dire de siffler. L'important pour le poëte dramatique en France, est de s'arranger pour que le public ne puisse ni rentrer en lui-même ni respirer, pour que les émotions se suivnt

coup sur coup, pour que l'amour, la haine, la jalousie, l'ambition, l'orgueil, le point d'honneur, enfin tous les sentiments passionnés déjà déchaînés dans la vie réelle des Français, fassent explosion sur les planches avec plus de violence encore!

Mais, pour juger si l'exagération de la passion est trop forte dans un drame français, si toutes les limites n'y sont point dépassées, il faut connaître profondément la nature française qui a posé devant le poëte. Pour soumettre les pièces françaises à une critique équitable, on doit leur appliquer une mesure française et non allemande. Les passions qui nous paraissent complétement outrées, quand, dans un coin paisible de la tranquille Allemagne, nous voyons ou lisons un drame français, sont peut-être l'expression sincère de la vie réelle, et ce qui nous révolte comme faux sous la forme théâtrale, arrive tous les jours, à tout instant, à Paris, dans la réalité la plus bourgeoise. Non, il est impossible en Allemagne de se faire une idée de cette passion française. Nous voyons les actes, nous entendons les paroles, mais ces actes et ces paroles nous jettent dans l'étonnement, et s'ils éveillent en nous quelque lointaine lueur, jamais ils ne nous donnent une connaissance exacte des sentiments dont ils sont

l'expression. Celui qui veut savoir ce que c'est que la brûlure, doit mettre sa main au feu. La vue d'un brûlé nous apprend peu de chose, et rien ne serait plus insuffisant que de vouloir connaître la nature de la flamme par les ouï-dire ou par des livres. Des gens qui vivent au pôle nord du genre humain ne peuvent se figurer avec quelle facilité les cœurs s'enflamment dans le brûlant climat de la société française, et combien, par exemple, dans les journées de juillet, les têtes gagnent de cuisants coups de soleil. Entendons-nous leurs cris, voyons-nous les contractions de leurs figures, quand ces flammes leur consument le cerveau et le cœur, nous sommes presque ébahis, nous autres Allemands, et nous secouons la tête et déclarons tout cela monstruosité et même déraison.

Comme nous ne pouvons comprendre en Allemagne cet orage continuel et cette âpreté de passion dans les œuvres des poëtes français, les Français trouvent aussi inconcevable cette calme existence intime, cette vie rêveuse de souvenir et de pressentiment qui perce partout dans les créations les plus passionnées des écrivains allemands. Des hommes qui pensent au jour le jour, qui accordent toute valeur au présent et en profitent avec la plus étonnante facilité, de tels hommes

n'entendent rien au sentiment d'un peuple qui n'a qu'hier et demain et ne s'inquiète nullement d'aujourd'hui, qui ne cesse de se rappeler le passé et de pressentir l'avenir, sans jamais saisir l'occasion présente, en amour comme en politique. Ils nous regardent avec surprise, nous, Allemands, qui souvent passons sept années à implorer les bleus regards de la bien-aimée avant d'oser entourer sa taille d'un bras résolu. Ils nous regardent avec surprise étudier l'histoire complète de la révolution française, y compris tous les commentaires, en attendant les derniers suppléments, avant de traduire en allemand ce travail, avant de publier une édition magnifique des droits de l'homme, avant de faire éprouver à un Cumberland. . . . .

O chien! ô chien! tu n'es pas sain; tu es maudit pour toujours, on te le dit. Contre ta morsure, que le Seigneur m'assure, ainsi que son divin fils, mon sauveur Jésus-Christ! Amen.

QUATRIÈME LETTRE.

. . . . . .

Ce matin, mon cher ami, je suis dans une disposition singulièrement tendre. Le printemps exerce sur moi

une influence tout étrange. Le jour, je suis abasourdi et mon âme sommeille. Mais la nuit je suis tellement surexcité que je ne puis m'endormir qu'aux approches du matin, et alors je suis enveloppé par les songes les plus péniblement délicieux. O bonheur douloureux! de quelle étreinte cuisante tu m'enlaçais il y a quelques heures! je rêvais d'elle, d'elle que je ne veux, que je ne dois pas aimer, et dont pourtant l'amoureuse pensée fait ma secrète félicité. C'était à sa campagne, dans sa petite chambre au jour voilé où les grands lauriers roses dépassent la hauteur du balcon. La fenêtre était ouverte; la lune brillante semblait venir à nous et projetait ses rayons argentés sur ses bras blancs qui m'enlaçaient. Nous nous taisions et ne rêvions qu'à notre douce misère. Sur les murs se jouaient les ombres des arbres dont les fleurs exhalaient des parfums étourdissants. Dans le jardin résonnait d'abord au loin et plus près ensuite la voix d'un violon. C'étaient des sons lents, longuement soutenus, tantôt tristes, tantôt joyeux, quelquefois sanglotants, quelquefois aussi grondants, mais toujours flatteurs, beaux et vrais.....— Qu'est-ce-ci? murmurai-je à voix basse. — C'est mon frère qui joue du violon, répondit-elle. Mais bientôt après le violon se

tut, et nous entendîmes à sa place les soupirs d'une flûte qui vibraient si soumis, si désolés, qu'ils remplissaient l'âme d'un frisson mystérieux, qu'ils vous faisaient penser aux choses les plus affreuses, à la vie sans amour, à la mort sans résurrection, aux larmes qu'on ne peut pleurer. — Qu'est-ce-ci? murmurai-je à voix basse. — C'est mon mari qui joue de la flûte, répondit-elle.

Mon cher ami, le réveil est encore pire que le rêve.

Que les Français sont heureux! Ils ne rêvent pas du tout, j'en ai la certitude; et cette circonstance explique pourquoi ils agissent avec une sûreté si éveillée pendant le jour et ne s'engagent point en des pensées et des sentiments nébuleux et crépusculaires, dans l'art comme dans la vie. Dans les tragédies de nos grands poëtes allemands, le songe, la rêverie, le pressentiment jouent un rôle important, dont les poëtes tragiques français n'ont pas la moindre idée. Tout ce qu'on voit en ce genre dans les ouvrages modernes en France, ne répond ni aux sentiments de l'auteur ni à ceux du public. Cela n'est que senti à la suite des Allemands, et même, en fin de compte, il n'y a là qu'un pauvre larcin. Car les Français ne se bornent point à commettre des plagiats de pensées et d'images poé-

tiques, d'idées et d'aperçus, ils nous volent aussi nos émotions, nos intimes dispositions, notre âme; ils commettent des plagiats de sentiment. On s'en aperçoit principalement chez ceux d'entre eux qui copient le radotage religieux de l'école catholico-romantique du temps des Schlegel.

Les Français, sauf des exceptions rares, ne peuvent mentir à leur éducation. Ils sont tous plus ou moins matérialistes, selon qu'ils ont reçu plus ou moins longtemps cette éducation française, produit de la philosophie matérialiste. Aussi le charme de la naïveté, le langage secret de l'âme, l'intuition révélatrice, la faculté de s'identifier avec la nature sont interdits à leurs poëtes. Ils n'ont que la réflexion, la passion et la sentimentalité.

J'ai bien envie à ce propos de risquer ici une observation qui peut faire apprécier beaucoup de nos auteurs allemands. La sentimentalité est un produit du matérialisme. Le matérialiste porte en effet dans l'âme la conscience vague que tout n'est pas matière en ce monde. Son entendement limité a beau lui démontrer la matérialité de toutes choses, son âme se révolte par instinct. Parfois il est secrètement tourmenté du besoin de reconnaître dans les choses une origine pure-

ment spirituelle, et ces désirs, ces besoins vagues produisent cette vague affection que nous appelons sentimentalité. La sentimentalité est le désespoir de la matière qui, ne pouvant se suffire, rêve, dans un désir indécis et mal arrêté, à une sphère meilleure. Et dans le fait, j'ai trouvé que les auteurs sentimentaux, vus en négligé, ou quand le vin leur avait délié la langue, étaient ceux qui expectoraient le matérialisme avec la grossièreté la plus cynique. Mais le ton sentimental, surtout quand il est galonné de quelques oripeaux patriotiques, moraux et religieux, passe auprès de la masse pour le signe d'un naturel chaste et noble.

La France est le pays du matérialisme. Il se manifeste dans tous les faits de la vie publique et privée. Beaucoup d'esprits supérieurs, il est vrai, cherchent à couper ses racines, mais ces tentatives arrivent à des résultats déplorables encore. Dans le terrain qu'ils labourent ainsi, tombent les semences de ces erreurs spiritualistes, dont les fruits vénéneux répandent leurs funestes exhalaisons sur la France.

Mon inquiétude s'augmente chaque jour dans la prévision des crises que peut amener cet état social de la France. Si les Français pensaient le moins du

monde à l'avenir, ils ne pourraient jouir avec calme de leur situation actuelle. Et vraiment ce n'est pas avec calme qu'ils en jouissent. Ils ne s'asseyent pas à leur aise au banquet de la vie, mais se hâtent au contraire d'engloutir les mets délicats et les vins savoureux. Ils me rappellent une vieille image de notre Bible, où sont représentés les enfants d'Israël avant leur départ d'Égypte, célébrant la pâque et mangeant l'agneau debout, tout prêts pour le voyage et le bâton à la main. Si les joies de la vie nous sont mesurées avec plus de parcimonie en Allemagne, il nous est donné du moins de les goûter dans la tranquillité la plus confortable. Nos jours coulent doucement, comme un cheveu qu'on traîne dans le lait.

Cette dernière comparaison, mon cher Lewald, n'est pas de moi, mais d'un vieux rabbin. Je l'ai lue naguère dans une chrestomathie de poésies thalmudistes, où le rabbin comparait la vie du juste à un cheveu qu'on traîne dans le lait. J'ai d'abord rechigné quelque peu à cette image; car rien n'agit d'une façon plus nauséabonde sur mon estomac qu'un cheveu dans le lait quand je prends mon café, et précisément un long cheveu qu'on y pût traîner, comme la vie du juste! Mais c'est là une idiosyncrasie à moi. Je veux

absolument m'accoutumer à cette figure et l'employer à toute occasion. Un écrivain ne doit point se soumettre à sa subjectivité; il doit être capable d'écrire tout, dût-il lui en arriver mal.

La vie d'un Allemand ressemble à un cheveu qu'on traîne dans le lait. On pourrait même rendre la comparaison plus parfaite encore, si l'on disait : Le peuple allemand ressemble à une queue de trente millions de cheveux tressés qui nage paisiblement dans un grand pot de lait. Je pourrais conserver la moitié de l'image et comparer la vie française à un pot de lait où sont tombées des milliers et des millions de mouches qui cherchent à s'élever sur le dos les unes des autres et finissent par se noyer toutes, à l'exception de quelques-unes qui, par effet du hasard ou de l'adresse, ont pu atteindre le bord du pot et s'y traînent à sec, mais avec les ailes mouillées.

Je n'ai fait ici, pour des raisons particulières, que peu d'obervations sur l'état social des Français. Nul homme ne peut deviner comment se résoudront les complications actuelles. Peut-être la France arrive-t-elle à une effroyable catastrophe. Ceux qui commencent une révolution en sont d'ordinaire les victimes, et ce sort atteint les peuples aussi bien que les

individus. Le peuple français, qui a commencé la grande révolution de l'Europe, est peut-être en train de périr, tandis que les nations qui le suivront récolteront les fruits de son martyre héroïque.

Espérons pourtant que je me trompe. Le peuple français est le chat qui ne se casse jamais le cou, de quelque hauteur qu'il puisse tomber, mais se retrouve au contraire sur ses pattes.

A vrai dire, mon cher Lewald, j'ignore s'il est prouvé en histoire naturelle que les chats retombent toujours sur leurs quatre pattes sans se faire mal, comme je l'ai entendu dire dans mon enfance. Je voulus alors faire moi-même l'expérience, et grimpai sur le toit avec notre chat, que je précipitai de cette hauteur dans la rue. Par malheur, un cosaque passait en ce moment devant la maison; le pauvre chat tomba justement sur le fer de sa lance, et le cosaque trotta gaiement avec un chat embroché. — S'il est donc vrai que les chats retombent toujours sans dommage sur leurs pattes, il faut au moins qu'en pareil cas ils prennent garde aux lances des cosaques.

J'ai dit, dans ma lettre précédente, que ce n'est point la situation politique qui favorise la comédie plus en France qu'en Allemagne. Cela s'applique aussi

à la tragédie. Je vais même jusqu'à soutenir que l'état politique de la France est contraire à la tragédie française. Le poëte tragique a besoin de croire à l'héroïsme, et cela est tout à fait impossible dans un pays où règnent la liberté de la presse, le gouvernement représentatif et la bourgeoisie. Car la liberté de la presse, qui éclaire chaque matin de la lumière la plus criarde les côtés humains d'un héros, dépouille sa tête de ce nimbe salutaire qui lui assure le respect aveugle du peuple et du poëte. Je ne ferai point remarquer qu'en France le républicanisme fait servir la liberté de la presse à rabaisser par le persifflage ou par la médisance toute grandeur et à dessécher tout enthousiasme pour les personnes. Cette soif de dénigrement s'allie bien au régime représentatif, système de méfiances et de fictions, qui ajourne plus qu'il n'avance la cause de la liberté et ne laisse saillir aucune grande personnalité ni dans le peuple ni sur le trône; car ce système, parodie d'une véritable représentation des intérêts nationaux, mélange de petites intrigues électorales, de petites envies, de petites vertus, d'insolence publique, de vénalité secrète et de mensonge officiel, démoralise les rois tout autant que les peuples. Les rois sont obligés ici de jouer la comédie, de répondre

à un insignifiant bavardage par des lieux communs plus vides encore, de sourire gracieusement à leurs ennemis, de sacrifier leurs amis, d'agir toujours indirectement et par une éternelle abnégation d'eux-mêmes, d'étouffer dans leur poitrine les élans d'un cœur royal. Ce rapetissement de toute grandeur, cet anéantissement radical de l'héroïsme, sont surtout l'œuvre de cette bourgeoisie qui est arrivée au pouvoir en France par la chute de l'aristocratie de naissance, et qui a fait triompher ses étroites et froides idées boutiquières dans toutes les sphères de la vie. Il se passera peu de temps avant que tout sentiment, toute idée héroïque arrive à devenir ridicule en France, sinon à périr complétement. Je n'ai certes pas envie de regretter l'ancien régime du privilége nobiliaire; car ce n'était que putréfaction peinte, cadavre fardé et parfumé, qu'on n'avait plus qu'à descendre paisiblement ou à jeter de force dans sa tombe, au cas où il eût voulu continuer une existence mensongère et se révolter contre son enterrement. Mais le régime nouveau, qui a pris la place de l'ancien, est bien plus repoussant encore, et nous devons trouver bien autrement insupportable cette grossièreté sans vernis, cette vie dénuée de parfum, cette indus-

trieuse chevalerie d'argent, cette garde nationale, cette peur armée qui vous frappe avec la baïonnette intelligente quand vous osez soutenir que le gouvernement du monde n'appartient qu'au génie, à la beauté, à l'amour et à la force. Les hommes de pensée, si infatigables pendant le XVIIIe siècle à préparer la révolution en France, rougiraient s'ils voyaient comme l'intérêt personnel bâtit ses misérables cabanes sur l'emplacement des palais renversés, et comme de ces cabanes sort une aristocratie nouvelle qui, plus déplaisante que l'ancienne, ne cherche même pas à se légitimer par une idée, par la foi à la vertu héréditaire, mais trouve sa dernière raison dans des acquisitions qu'on doit ordinairement à un étroit esprit de chiffres, sinon aux plus ignobles qualités.

Quand on examine attentivement cette aristocratie, on découvre pourtant des analogies entre elle et l'aristocratie ancienne, telles que celle-ci se montra dans les temps qui précédèrent sa mort. Le privilége de la naissance s'appuyait alors sur des papiers qui prouvaient, non l'excellence des aïeux, mais leur nombre. C'était une sorte de papier-monnaie de naissance, qui donnait aux nobles, sous Louis XV et sous Louis XVI, leur valeur légale, et les classait à différents degrés

de considération, comme le papier commercial d'aujourd'hui assigne aux industriels, sous Louis-Philippe, leur valeur et leur rang. C'est la Bourse qui décide ici de la dignité et du rang auxquels donnent droit ces titres de papier, et elle fait dans cette besogne preuve d'une conscience égale à celle du généalogiste juré qui, dans le siècle dernier, examinait le diplôme dont le noble arguait pour prouver sa qualité.

CINQUIÈME LETTRE.

Mon voisin, le vieux grenadier, est assis aujourd'hui tout pensif devant sa porte; il lui arrive parfois de commencer quelqu'un de ses vieux refrains bonapartistes, mais l'émotion lui coupe la voix; ses yeux sont rouges, et, selon toute apparence, le vieux grognard a pleuré.

C'est qu'il est allé hier chez Franconi, où il a vu la bataille d'Austerlitz. A minuit, il a quitté Paris, et les souvenirs dominaient tellement son âme, qu'il a passé presque toute la nuit à marcher comme en état de somnambulisme; il s'est trouvé tout étonné d'arriver ce matin au village. Il m'a exposé tous les défauts de la pièce; car il était en personne à Austerlitz, où le

froid était si rude que son fusil gelait à ses doigts : à Franconi, au contraire, la chaleur était insupportable. Il a été très-content de la fumée de la poudre, qui était bien rendue, et aussi de l'odeur des chevaux. Seulement il assure qu'à Austerlitz la cavalerie n'avait pas d'azelans aussi bien dressés. Il n'a pu vérifier si les manœuvres d'infanterie étaient exactes, parce qu'à Austerlitz, comme dans toute bataille, la fumée était si épaisse, qu'on voyait à peine ce qui se passait dans le voisinage. Mais chez Franconi, la fumée était parfaite, à ce que dit le vieux, et elle lui tomba si agréablement sur la poitrine, qu'il a été guéri du rhume qui le faisait tousser si fort ces jours derniers. — Et l'empereur? lui dis-je. — L'empereur, répliqua le vieux, il était toujours de même, comme lorsqu'il vivait, en petite redingote grise, avec son petit chapeau, et le cœur me battait dans la poitrine. Hélas! l'empereur, ajouta-t-il, Dieu sait combien je l'aime; j'ai été souvent au feu pour lui dans cette vie, et il faut que j'aille encore au feu pour lui après ma mort.

Ricou, c'est le nom du bonhomme, prononça ces dernières paroles d'un ton sombre et mystérieux, et ce n'était pas la première fois que je l'entendais dire

qu'il irait dans l'enfer pour l'empereur. Comme je le pressai bien sérieusement aujourd'hui de m'expliquer ces paroles, il me raconta l'effroyable histoire que vous allez lire.

Quand Napoléon fit enlever de Rome le pape Pie VI qu'il fit conduire à Savone, Ricou fit partie d'une compagnie de grenadiers qui gardèrent le saint-père dans ce château fort. On accorda, dans les commencements, mainte liberté au pape. Il pouvait, sans obstacle, sortir de ses appartements à l'heure qu'il lui plaisait, et se rendre à la chapelle du château pour y célébrer la messe. Quand il passait alors par la grande salle où se tenaient les grenadiers impériaux, il étendait la main vers eux et leur donnait sa bénédiction. Mais un matin, les grenadiers reçurent la consigne expresse de garder plus sévèrement à l'avenir la porte des appartements pontificaux et d'interdire au pape le passage dans la grande salle. Le sort voulut malheureusement que ce fût Ricou qu'on chargea d'exécuter cet ordre, lui qui était né en Bretagne, conséquemment archi-catholique, et voyait dans le pape prisonnier le vrai vicaire de Jésus-Christ. Le pauvre Ricou était donc en faction devant les appartements du pape, quand celui-ci voulut, comme

à l'ordinaire, traverser la grande salle pour aller dire la messe. Mais Ricou se mit en travers et déclara qu'il avait la consigne de ne pas laisser passer le saint-père. En vain quelques prêtres de la suite voulurent parler à son cœur et lui faire comprendre quel crime c'était, quel péché digne de la damnation éternelle que d'empêcher Sa Sainteté, chef de l'Église, de dire la messe..... Mais Ricou demeura inébranlable; il invoqua toujours l'impossibilité de violer sa consigne, et, comme le pape n'en voulait pas moins passer outre, il s'écria résolûment : — Au nom de l'Empereur! et il le fit reculer avec la baïonnette. Quelques jours après, la sévère défense fut levée, et le pape, comme auparavant, put traverser la grande salle pour aller dire sa messe. Il redonna sa bénédiction aux assistants, en exceptant seulement le pauvre Ricou, qu'il regarda toujours sévèrement depuis et auquel il tournait le dos quand il étendait sa main bénissante. — Et pourtant je ne pouvais faire autrement, ajoutait le vieil invalide en me contant cette épouvantable histoire, je ne pouvais faire autrement, j'avais ma consigne. Il fallait obéir à l'empereur, et, sur son ordre, j'aurais passé ma baïonnette dans le ventre au Père éternel lui-même.

J'assurai le pauvre homme que l'empereur était responsable de tous les péchés de la Grande-Armée; mais qu'il n'en souffrirait guère, parce qu'aucun diable d'enfer n'oserait toucher Napoléon. Le vieux goûta fort cet avis et me raconta comme à l'ordinaire, avec une loquacité enthousiaste, les magnificences de l'empire, de l'époque impériale, où tout ruisselait d'or, où tout florissait, tandis qu'aujourd'hui tout avait l'air flétri et décoloré.

Ce temps fut-il réellement en France une ère de beauté et de bonheur, comme le prétendent tous ces bonapartistes petits et grands, depuis l'invalide Ricou jusqu'à la duchesse de l'empire? J'en doute. Les champs restaient en friche et les hommes étaient conduits à la boucherie. On ne voyait que larmes de mères et dépeuplement des habitations. Mais il en est de ces bonapartistes comme du mendiant ivre qui avait ingénieusement remarqué que, tant qu'il restait à jeun, sa maison lui paraissait une misérable hutte, sa femme un paquet de haillons et son enfant un être malingre et affamé; mais qu'aussitôt qu'il avait bu quelques verres d'eau-de-vie, toute cette misère se métamorphosait : sa cabane devenait palais, sa femme princesse resplendissante et son enfant la santé

même. Quand on lui reprochait le désordre qui régnait chez lui, il assurait qu'on n'avait qu'à lui donner à boire assez d'eau-de-vie et que la tenue de son ménage prendrait aussitôt un aspect bien plus brillant. Au lieu d'eau-de-vie, c'était la gloire, l'ambition et la joie des conquêtes qui enivraient ces bonapartistes, tellement qu'ils ne voyaient pas le véritable aspect des choses du temps de l'empire. Aujourd'hui, chaque fois qu'on se plaint de la dureté du temps, ils ne manquent pas de s'écrier : Tout cela changerait bientôt, la France fleurirait et brillerait, si l'on nous donnait encore à boire, comme autrefois, croix d'honneur, épaulettes, contributions volontaires, tableaux espagnols, duchés à pleins bords.

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas seulement les vieux bonapartistes, c'est la masse même du peuple qui aime à se bercer de ces illusions, et les jours de l'empire sont la poésie de ces gens : poésie qui fait encore contraste avec l'esprit mesquin de la bourgeoisie victorieuse. L'héroïsme de la domination impériale est la seule chose à laquelle les Français soient encore sensibles, et Napoléon est encore le seul héros auquel ils croient encore.

En y pensant, mon cher ami, vous comprenez l'im-

portance de ce fait pour le théâtre en France et le succès avec lequel les auteurs dramatiques de ce pays puisent si souvent à cette source unique d'enthousiasme dans le désert de l'indifférence. Quand on fourre dans les petits vaudevilles du boulevard une scène du temps de l'empire ou quand l'empereur y paraît en personne, la pièce peut être détestable, mais les applaudissements ne manquent point ; car le cœur des spectateurs se met de la partie, et ils applaudissent à leurs sentiments et à leurs souvenirs propres. Il y a des couplets où sont placées des répliques qui étourdissent comme des coups de crosse le cerveau des Français, ou agissent comme des ognons sur leurs glandes lacrymales. Tout cela crie, pleure et s'enflamme aux mots : aigle français, soleil d'Austerlitz, Iéna, les Pyramides, la grande armée, l'honneur, la vieille garde, Napoléon. L'enthousiasme est au comble quand l'homme lui-même, l'*homme* arrive à la fin de la pièce comme le *Deus ex machinâ !* Il a toujours le chapeau magique sur la tête, les mains derrière le dos, parle aussi laconiquement que possible, mais ne chante jamais. Je n'ai jamais vu de vaudeville où Napoléon chantât. Tous les autres chantent. J'ai même entendu le vieux Fritz, le grand Frédéric

chanter dans certains vaudevilles; il y chantait même des vers si mauvais qu'on aurait pu croire que c'étaient les siens propres.

En effet, les vers de ces vaudevilles sont d'un mauvais exemplaire. Il n'en est pas de même de la musique, surtout dans les pièces où de vieux grognards chantent la grandeur militaire et la fin déplorable de l'empereur. La gracieuse légèreté du vaudeville tourne alors au ton élégiaque sentimental, au point de toucher même un Allemand. On accommode les détestables paroles de ces complaintes aux mélodies connues sur lesquelles le peuple a coutume de chanter ses refrains napoléoniens. On les entend ici, partout; on croirait volontiers qu'ils flottent dans l'air, ou que les oiseaux les chantent sur les arbres. J'ai toujours en mémoire ces mélodies sentimentales, telles que je les ai entendu chanter avec toutes sortes d'accompagnements et de variations, par des enfants, de jeunes filles et de vieux militaires. Celui qui les chantait de la manière la plus touchante était le vieil invalide aveugle de la citadelle de Dieppe. Ma demeure était au pied de cette citadelle, là où elle s'avance dans la mer. Le vieillard restait souvent des nuits entières à chanter, appuyé sur le mur écroulé, les hauts faits

de l'empereur Napoléon. La mer semblait écouter sa voix, le mot *gloire* s'épandait toujours avec solennité sur les flots, qui renvoyaient comme un murmure d'admiration, puis reprenaient leurs cours accoutumé... Peut-être, quand ils arrivaient à Sainte-Hélène, saluaient-ils respectueusement le rocher tragique ou s'y brisaient-ils avec un frémissement de colère. Combien de nuits me suis-je mis à la fenêtre pour l'écouter, l'invalide aveugle de Dieppe! Je ne saurais l'oublier. Je le vois toujours assis sur la vieille muraille, pendant que la lune, sortant des nuages sombres, venait éclairer tristement cet Ossian de l'empire.

On ne peut mesurer au juste l'importance future de Napoléon pour la scène française. On n'a vu jusqu'à ce jour l'empereur que dans les vaudevilles ou dans les pièces à décorations et à fracas; mais c'est la tragédie qui réclame, comme sa propriété légitime, cette grande figure. On dirait que la déesse Fortune, qui a si étrangement dirigé son existence, l'a réservé comme un don particulier à sa cousine Melpomène. Les poëtes tragiques de tous les temps revêtiront des splendeurs de leur prose et de leurs vers les destinées de cet homme; mais les poëtes français sont spécia-

lement assignés à ce héros ; car le peuple français a rompu avec son passé tout entier, et n'éprouve, pour les époques féodales et courtisanesques des Valois et des Bourbons, aucune sympathie bienveillante, quand ces temps ne lui inspirent pas de haineuse antipathie. Napoléon, fils de la révolution, est la seule grande figure royale, le seul héros souverain qui puisse réjouir le cœur de la France nouvelle.

En effet, la situation politique de la France n'est point favorable à la tragédie. Si les Français veulent traiter des sujets du moyen âge ou du temps des derniers Bourbons, ils ne peuvent se défendre contre l'influence de l'esprit de parti, et le poëte fait déjà par avance de l'opposition moderno-libérale contre l'ancien roi ou contre le chevalier qu'il devait célébrer. De là des dissonnances qui affectent péniblement un Allemand qui n'a point encore rompu, par le fait, avec le passé, et plus encore un poëte allemand dressé à l'impartialité de l'école artistique de Gœthe. Il faut que les derniers retentissements de *la Marseillaise* se perdent pour toujours avant qu'auteur et public, en France, puissent se trouver dans une disposition convenable à l'égard des héros de leur histoire passée. Et lors même que l'âme de l'auteur

serait déjà purifiée des scories de la haine, sa parole ne trouverait pas d'oreille impartiale au parterre où sont assis des hommes qui n'ont pas oublié les combats sanglants qu'ils ont livrés à la noble lignée de ces héros qui paradent sur la scène. On ne peut goûter beaucoup la vue des pères, quand on a fait tomber la tête des fils en place de Grève. Voilà ce qui trouble le plaisir dramatique. Il arrive souvent qu'on méconnaît l'impartialité d'un auteur au point de l'accuser de sentiments anti-révolutionnaires. « Qu'est-ce que toute cette chevalerie, cette friperie fantastique ? » s'écrie alors le républicain courroucé; et il crie anathème sur le poëte qui, pour corrompre le peuple, pour réveiller les sympathies aristocratiques, pare d'une auréole de poésie les héros de l'ancien régime.

Ici, comme en beaucoup d'autres choses, se manifeste une grande affinité entre les républicains français et les anciens puritains anglais. Ils grondent presque du même ton dans leur polémique à propos de théâtre, avec cette différence que ceux-ci puisaient dans le fanatisme religieux les arguments absurdes inspirés aux autres par le fanatisme politique. Parmi les documents de la période de Cromwell se trouve un pamphlet du fameux puritain Prynne, inti-

tulé *Histrio-Mastrix* (imprimé en 1633), d'où j'extrais la diatribe suivante pour votre grand amusement.

There is scarce one devil in hell, hardly a notorios sin or sinner upon earth, either of modern or antient times, but hath some part or other in our Stage-plays.

O, that our players, our play-hounters would now seriously consider, that the persons whose parts, whose sins they act and see, are even then yelling in the eternal flames of hell for these particular sins of theyrs, even then, whiles they are playing of these sins, these parts of theyrs on the stage. Oh! that they would remember now the sighs, the groans, the tears, the anguish, weeping and gnashing of teeth, the cries and shrieks that these wickednesses causes in hell, whiles they are acting, applauding, committing and laughing at them in the playhouse!

SIXIÈME LETTRE.

Mon très-cher ami, je me trouve ce matin comme un homme qui aurait sur la tête une couronne de pavots dont l'influence endormirait toutes ses pensées. Maussade, je secoue parfois mon chef, et quelques

idées s'éveillent bien, mais pour retomber d'un autre côté et ronfler à l'envi. Les saillies, puces du cerveau qui sautent entre les pensées endormies, ne se montrent pas non plus très-vives, et sont plutôt sentimentales et rêveuses. Est-ce l'influence printanière ou le changement de vie qui produit cet engourdissement? Ici, je me couche dès neuf heures sans être fatigué. Loin de jouir d'un sommeil robuste qui enchaîne tous les membres, je me roule toute la nuit dans une sorte d'hallucination somnolente. A Paris, au contraire, où je ne pouvais me mettre au lit que longtemps après minuit, mon sommeil était de fer. Je n'achevais de dîner que vers huit heures, et nous roulions d'ordinaire alors vers le théâtre. Le tiers, dans notre association, était le docteur Dettmold, de Hanovre, qui a passé l'hiver dernier à Paris. Nous avons beaucoup ri ensemble, beaucoup bu et beaucoup médit. Soyez sans inquiétude, mon cher ami : vous n'avez occupé qu'une place très-flatteuse dans nos conversations; nous vous avons toujours payé le tribut d'éloges le plus empressé.

Vous vous étonnez que je sois allé si souvent au spectacle; car vous savez que cette vie n'est pas dans mes habitudes. Je me suis abstenu cet hiver, par ca-

price, de la vie de salon; et, pour que les amis qui me voyaient rarement chez eux ne me trouvassent point au théâtre, je prenais ordinairement une avant-scène, dans le coin de laquelle on peut se dérober parfaitement aux regards du public. D'ailleurs ces avant-scènes sont mes places favorites. De là on voit tout ce qui se passe, non-seulement sur la scène, mais dans les coulisses, dans les coulisses où cesse l'art et où recommence la belle nature. Quand une scène pathétique se représente devant nous sur les planches, et qu'on voit en même temps, derrière les coulisses, quelques coins de la vie relâchée des comédiens, ce double aspect nous rappelle les peintures des murailles antiques, ou bien les fresques de la Glyptothèque de Munich, où les cartouches des graves tableaux historiques nous offrent de plaisantes arabesques, les riants ébats des nymphes, les bacchanales et les idylles de satyres.

J'ai peu fréquenté le Théâtre-Français. Cette salle a pour moi quelque chose de désert, d'attristant. Les spectres de la vieille tragédie y reviennent encore, portant le fer et le poison dans leurs mains blafardes, et l'on y respire la poudre des perruques classiques. Le plus insupportable est d'y trouver le romantisme

moderne, qu'on laisse parfois s'ébattre sur ce sol vénérable, ou bien d'y voir, comme pour satisfaire à la fois les exigences du vieux et du jeune public, faire un mélange de classique et de romantisme, espèce de tragique juste-milieu. Les poëtes les plus novateurs, en France, sont des esclaves échappés qui traînent toujours derrière eux un bout de la chaîne classique. Une oreille fine peut facilement distinguer à chacun de leurs pas un cliquetis comme au temps de l'empire d'Agamemnon et de Talma.

Je suis bien éloigné de rejeter absolument la vieille tragédie française. Je respecte Corneille et j'aime Racine; ils ont laissé des chefs-d'œuvre qui se maintiendront sur des piédestaux éternels dans le temple de l'art. Mais leur temps est passé pour la scène: ils ont rempli leur mission devant un public de gentilshommes qui aimaient à se regarder comme les héritiers de l'héroïsme antique, ou qui du moins ne repoussaient pas cet héroïsme avec une petitesse bourgeoise. Sous l'empire encore, les héros de Corneille et de Racine pouvaient compter sur la plus grande sympathie, alors qu'ils paraissaient devant la loge du grand empereur et devant un parterre de rois. Ces temps sont passés; la vieille aristocratie est morte;

Napoléon est mort aussi, et le trône n'est plus qu'un fauteuil de bois recouvert de velours rouge; et maintenant règnent la bourgeoisie et les héros de Paul de Kock.

Le style hermaphrodite et l'anarchie du goût qui se produisent aujourd'hui au Théâtre-Français sont détestables. La plupart des novateurs inclinent vers un naturalisme qui, dans la haute tragédie, est aussi faux que l'imitation boursouflée du pathos classique. Vous ne connaissez que trop, mon cher Lewald, le système du naturel à la manière d'Iffland, qui jadis ravagea l'Allemagne et que vainquit la phalange de Weimar, commandée par Schiller et Goëthe. C'est un système de semblable naturalisme qui veut étendre son influence dans ce pays; et ses sectateurs se déchaînent contre la forme métrique et le débit mesuré. Si cette forme ne consistait que dans l'alexandrin, comme ce débit dans le *fronfron* monotone de la vieille période, ces gens-là auraient raison, et la prose tout unie et le ton de la conversation la plus plate seraient encore préférables pour la scène; mais il faudrait se résigner alors à voir succomber la véritable tragédie, qui exige le rhythme dans le langage et une déclamation autre que le ton de la conversation. J'exigerais même volon-

tiers ces conditions pour toute espèce d'œuvre dramatique. Il est du moins nécessaire que la scène ne soit jamais une banale répétition de la vie et qu'elle montre l'existence ennoblie, sinon par le rhythme et la déclamation, au moins par le ton général et par la solennité intime du drame; car le théâtre est un autre monde, qui est séparé du nôtre comme la scène l'est du parterre. Entre le théâtre et la réalité, sont interposés l'orchestre, la musique et la ligne de feu de la rampe. La réalité, après avoir traversé l'empire des sons et les lumières de la rampe, se montre à nous, sur le théâtre, épurée et harmonieuse. Les sons des instruments vibrent encore en elle comme un écho mourant, et les reflets des rampes l'illuminent d'un jour féerique. Ce sont des accords magiques, des lumières magiques, qui semblent contre nature à des spectateurs prosaïques et qui sont pourtant bien plus naturels que la nature ordinaire; car c'est la nature élevée par l'art au degré le plus sublime de sa divinité.

Les meilleurs poëtes tragiques en France sont toujours, jusqu'à ce moment, Alexandre Dumas et Victor Hugo. Je nomme celui-ci en second, parce que son activité n'est ni aussi grande ni aussi heureuse que

celle de son rival. Les carlistes le regardent comme un renégat, qui se hâta de chanter la révolution de juillet sur sa lyre encore vibrante du chant du Sacre de Reims. Les républicains suspectent son amour pour la cause populaire; ils éventent dans chaque phrase une secrète prédilection pour l'aristocratie et pour le catholicisme. Il n'est pas jusqu'à l'église invisible des saints-simoniens, qui est partout et nulle part, comme l'église chrétienne avant Constantin, qui ne le réprouve aussi; car ces hommes envisagent l'art comme un sacerdoce et demandent que toute œuvre du poëte, du peintre, du sculpteur, du musicien, témoigne de la haute consécration de sa mission sainte, qu'elle ait pour but le bien-être et l'embellissement du genre humain. Or, les œuvres de Victor Hugo ne comportent nullement une pareille mesure morale : elles pèchent complétement contre ces généreuses mais absurdes exigences de la nouvelle doctrine. Je les appelle absurdes; car vous savez que je tiens pour l'autonomie de l'art, qui ne doit être le valet ni de la religion ni de la politique, mais au contraire son propre but, comme le monde même. Nous retrouvons ici ces mêmes objections banales que Goëthe eut de son temps à supporter de nos dévots;

comme lui encore, Victor Hugo s'entend refuser l'enthousiasme pour l'idéal, toute portée morale et la chaleur sympathique de l'âme. Presque tous ses anciens amis l'ont abandonné, et pour dire la vérité, l'ont abandonné par sa faute, blessés qu'ils étaient par cet égoïsme, très-nuisible dans le commerce social. Sainte-Beuve lui-même n'a pu y résister; Sainte-Beuve le blâme aujourd'hui, lui qui fut jadis le héraut le plus fidèle de sa gloire. Comme en Afrique, quand le roi du Darfour sort en public, un panégyriste va criant devant lui de sa voix la plus éclatante : « Voici venir le buffle, véritable descendant du buffle, « le taureau des taureaux; tous les autres sont des « bœufs: celui-ci est le seul véritable buffle! » ainsi Sainte-Beuve, chaque fois que Victor Hugo se présentait au public avec un nouvel ouvrage, courait jadis devant lui, embouchait la trompette et célébrait le buffle de la poésie. Ce temps n'est plus. Sainte-Beuve vante aujourd'hui les veaux ordinaires et les vaches distinguées de la littérature française.

Victor Hugo a de l'imagination, le pouvoir créateur, l'intuition, et de plus, un certain défaut de tact qu'on ne trouve jamais chez les Français, mais seulement chez nous. Son esprit manque d'harmonie; il abonde

en exubérances de mauvais goût, comme Grabbe et Jean-Paul. Il n'a pas la belle mesure que nous admirons chez les écrivains classiques. Sa muse, en dépit de sa magnificence, est empêchée par une certaine maladresse allemande. Je pourrais dire de sa muse ce qu'on dit des belles Anglaises : elle a deux mains gauches.

Alexandre Dumas n'est pas aussi poëte que Victor Hugo, tant s'en faut; mais il a des qualités avec lesquelles il peut réussir bien plus que lui au théâtre. Il dispose de cette expression immédiate de la passion que les Français appellent verve, et sous beaucoup de rapports il est plus français que Hugo. Il sympathise avec toutes les vertus, avec tous les vices, avec tous les besoins, avec toutes les inquiétudes quotidiennes de ses compatriotes. Il est enthousiaste, fougueux, comédien, généreux, léger, hâbleur, véritable fils de la France, cette Gascogne de l'Europe. Il parle au cœur avec le cœur, se fait comprendre et applaudir. Sa tête est une auberge que fréquentent souvent de bonnes pensées, qui d'ailleurs n'y passent jamais qu'une nuit; très-souvent aussi elle est vide. Personne n'a comme Dumas l'intelligence de la scène. Le théâtre est sa véritable vocation. Il est né poëte dramatique,

et tous les matériaux du drame lui appartiennent de droit, qu'il les trouve dans la nature ou dans Schiller, dans Shakspeare, dans Calderon. Il en tire de nouveaux effets et fond les vieilles monnaies pour leur donner un titre agréable au cours actuel. On doit certainement le remercier de voler le passé, puisqu'il en enrichit le présent. Une critique injuste, un article qui, il y a longtemps, parut dans le *Journal des Débats* au milieu de circonstances déplorables, a fait grand tort au pauvre poëte auprès de la foule ignorante. On y démontrait la ressemblance la plus frappante entre une foule de scènes de ses pièces et celles de tragédies étrangères. Rien de plus injuste que ce reproche de plagiat. Il n'existe pas dans l'art de sixième commandement; le poëte peut prendre ses matériaux partout où il en trouve pour ses œuvres; il lui est même permis de s'approprier des colonnes entières avec leurs chapiteaux sculptés, pourvu que le temple dont il en veut faire les soutiens devienne magnifique. Goëthe l'a fort bien compris, et Shakspeare lui-même avant Goëthe. Rien n'est plus fou que d'exiger d'un poëte qu'il tire tous ses sujets de son propre fonds, parce que ce serait là l'originalité. Je me rappelle que dans mes papiers perdus se trouvait

une fable où je faisais parler l'araignée avec l'abeille. L'araignée reprochait à l'abeille de ramasser le suc de mille fleurs pour en faire son édifice de cire et de miel ; « tandis que moi, ajoutait-elle triomphante, je tire de moi-même mon tissu entier en fils originaux. »

. . . . . .

Dans le fait, un crêpe lugubre voilait depuis ce temps la réputation de Dumas, et bien des gens assuraient que, si l'on enlevait ce crêpe, on ne retrouverait plus rien dessous. Mais, depuis la représentation d'un drame tel que *Edmond Kean*, la réputation de Dumas a reparu dans tout son éclat, et il a prouvé encore une fois son grand talent dramatique.

Cette pièce, qui est certainement faite pour réussir également sur la scène allemande, est conçue et exécutée avec une vivacité que je n'avais pas encore vue. Il y a là un jet, une nouveauté dans les moyens qui s'offrent d'eux-mêmes, une fable dont les complications naissent naturellement les unes des autres, un sentiment qui part du cœur et qui parle au cœur, une création enfin. Dumas a bien à se reprocher quelques petites fautes contre des accessoires extérieurs de costume et de localité ; ce qui n'empêche pas que,

dans tout le tableau, ne règne une vérité frappante. Il m'a reporté complétement en esprit dans la vieille Angleterre; et j'ai cru voir devant mes yeux feu Edmond Kean, que j'y ai vu tant de fois. Cette illusion a sans doute été produite en grande partie par l'acteur qui jouait le rôle principal, quoique l'imposante figure de Frédéric Lemaître diffère beaucoup du petit homme ramassé qui s'appelait Kean. Mais celui-ci avait dans sa personnalité et dans son jeu quelque chose que je retrouve dans Frédéric Lemaître. Il existe entre eux une étonnante affinité : Kean était une de ces natures exceptionnelles qui, par certains mouvements subits, par un son de voix étrange et par un regard plus étrange encore, rendent visibles, non pas les sentiments vulgaires de chaque jour, mais tout ce que le cœur d'un homme peut enfermer d'inouï, de bizarre, de ténébreux. Il en est de même chez Frédéric Lemaître. C'est un farceur sublime dont les terribles bouffonneries font pâlir de frayeur Thalie et sourire de bonheur Melpomène. Kean était un de ces hommes dont le caractère défie tous les frottements de la civilisation et qui sont, je ne dirai pas d'une substance meilleure que nous autres, mais tout à fait différente; originaux anguleux,

qui n'ont qu'une faculté; mais, dans cette faculté unique, extraordinaire, dominant tout ce qui les entoure, pleins d'une puissance illimitée, indéfinissable, ignorée d'eux-mêmes, infernalement divine, que nous appelons *das dæmonische*. Cette puissance se rencontre plus ou moins chez tous les hommes grands par l'action ou par la parole. Kean n'était nullement un acteur universel. Il est vrai qu'il pouvait jouer beaucoup de rôles différents; mais dans ces rôles c'était toujours lui-même qu'il jouait. Aussi nous offrait-il une vérité frappante, et quoique dix ans se soient écoulés depuis que je le vis, il est toujours présent à ma mémoire dans les rôles de Shylock, d'Othello, de Richard, de Macbeth. Beaucoup de passages obscurs de ces drames de Shakspeare m'ont été complétement expliqués par la puissance révélatrice de son jeu. Il y avait dans sa voix des modulations qui racontaient toute une existence de terreur, dans ses yeux des éclairs qui illuminaient les sombres profondeurs d'une âme titanique, et dans les mouvements de la main, du pied, de la tête, des soudainetés qui en disaient plus qu'un commentaire en quatre volumes de M. Franz Horn.

SEPTIÈME LETTRE.

Je n'ai point, comme vous savez, mon cher Lewald, l'habitude de débiter à mon aise des phrases sonores sur le jeu des comédiens, où, comme disent chez vous les gens de bon air, sur les *manifestations des artistes*. Mais Edmond Kean, dont j'ai parlé dans ma dernière lettre et sur qui je reviens encore une fois, n'était pas un vulgaire héros de coulisses, et, je vous l'avoue, lors de mon dernier voyage en Angleterre, je n'ai point dédaigné de consigner sur mon journal, après une critique des coryphées du parlement, mes observations fugitives sur chacune des représentations de Kean. Malheureusement ce journal s'est perdu avec beaucoup d'autres de mes meilleurs papiers. Il me semble pourtant que vous en aurez lu à Wandsbeck quelque chose sur le jeu de Kean dans *Shylock*. Le Juif de Venise était le premier de ces rôles héroïques que je lui vis jouer. Je dis héroïque, car il ne le concevait pas comme un vieil homme cassé, comme une sorte de Shewa de la haine, ainsi que le faisait notre Devrient, mais comme un vrai héros. Je le vois toujours habillé d'une roquelaure de soie noire sans

manches qui ne descendait qu'au genou, de façon que le vêtement de dessous, qui était couleur de sang, paraissait plus criant encore. Un feutre noir à larges bords relevés sur les côtés, sans ganse et seulement entouré d'un ruban rouge, couvre ses cheveux qui descendent, ainsi que sa barbe, en longues touffes noires et forment un cadre tranchant à une figure vermeille dont les yeux roulent des regards affreusement inquiets. Il tient dans la main droite un bâton, qui est moins un soutien qu'une arme. Il y appuie seulement le coude de son bras gauche, et sur la main gauche repose, dans une méditation traîtresse, sa tête noire aux pensées plus noires encore, pendant qu'il explique à Bassanio ce qu'il faut entendre par ce qu'on appelle jusqu'à ce jour « un brave homme. » Quand il raconte la parabole du patriarche Jacob et des brebis de Laban, il se sent comme embrouillé dans ses propres paroles, et s'écrie tout à coup : « *Ay, he was the thirst.* » Et pendant que, dans une longue pause, il semble réfléchir sur ce qu'il veut dire, on voit comment l'histoire s'ordonne peu à peu dans sa tête ; puis, alors qu'il continue soudain comme ayant trouvé le fil de son récit : « *Not take interest...,* » on croit entendre, non pas un rôle appris par cœur, mais un discours

péniblement improvisé. A la fin de sa narration, il sourit ainsi qu'un auteur content de son invention. Il commence lentement : « *Signor Antonio*, *many a time and oft* » jusqu'à ce qu'il arrive au mot *dog*, qu'il jette déjà avec plus de force. Le courroux s'accroit aux mots : « *and spit upon my jewish gabardine... own.* » — Puis il s'approche droit et orgueilleux, et dit avec une ironie amère : « *Well then... ducats.* — » Mais soudain son dos se plie, il tire son chapeau et ajoute avec des gestes serviles : « *Or, shall I bent low... monies.* » Oui, sa voix devient servile aussi à cet instant; on n'y distingue qu'une légère fêlure de colère concentrée : autour de ses lèvres complaisantes se tordent vivement de petits serpents ; ses yeux seuls ne peuvent se contraindre et lancent continuellement leurs traits empoisonnés. Ce combat d'humilité extérieure et de dépit secret éclate au dernier mot *monies* par un rire effrayant, qui se brise subitement, pendant que la figure, convulsivement contractée pour l'humilité, garde encore quelques instants une immobilité de masque, et que l'œil seul, l'œil méchant, brille d'un éclat homicide.

Mais ce sont là paroles inutiles. La meillenre description ne peut donner une idée de Kean. Sa décla-

mation, son débit saccadé ont été imités avec bonheur par beaucoup de comédiens; car le perroquet peut contrefaire à s'y méprendre le cri de l'aigle, roi des airs; mais le regard de l'aigle, ce feu hardi qui peut se confondre dans la lumière homogène du soleil, l'œil de Kean, cet éclair magique, cette flamme enchantée, nul vulgaire oiseau de théâtre n'a pu se l'approprier. Ce n'est que dans l'œil de Frédéric Lemaître et pendant qu'il représentait le personnage de Kean, que j'ai découvert quelque chose qui offrait la plus grande similitude avec le regard du véritable Edmond Kean, de Drurylane.

Il serait injuste, quand je rends un témoignage si louangeur pour Frédéric Lemaître, de passer sous silence l'autre grand acteur que Paris possède. Bocage jouit ici d'une réputation aussi grande, et sa personnalité est, sinon aussi remarquable, du moins aussi intéressante que celle de son confrère. Bocage est un bel homme, distingué, dont les manières et les mouvements sont nobles. Sa voix, métallique et riche en inflexions, se prête aussi bien aux éclats les plus tonnants du courroux et de la fureur qu'à la tendresse la plus caressante des murmures amoureux. Dans l'explosion la plus violente de la passion, il conserve

toujours de la grâce, toujours la dignité de l'art, et dédaigne de s'aventurer dans la nature brutale comme Frédéric Lemaître, qui obtient à ce prix de grands effets, mais des effets sans beauté poétique. Celui-ci est une nature exceptionnelle, qui domine moins sa puissance démoniaque qu'il n'en est subjugué lui-même, et c'est pourquoi j'ai pu le comparer à Kean. Bocage n'est pas organisé autrement que le reste des hommes : il se distingue seulement d'eux par une plus grande finesse d'organisation. Ce n'est point un produit bâtard d'Ariel et de Kaliban, mais un être harmonique, figure élevée et belle comme Phœbus Apollon. Son œil a moins de valeur ; mais il peut produire des effets immenses avec un mouvement de tête, surtout quand il la rejette dédaigneusement en arrière. Il a de froids soupirs ironiques, qui vous passent dans l'âme comme une scie d'acier. Il a des larmes dans la voix et des accents de douleur tellement profonds, qu'on croirait qu'il saigne intérieurement. S'il se couvre les yeux avec les mains, on croirait entendre la Mort dire : Que la nuit soit ! Puis, quand il sourit, c'est comme si le soleil se levait sur ses lèvres.

Puisque j'arrive à m'occuper du jeu, je me permettrai de vous adresser quelques observations sur la

différence de la déclamation en Angleterre, en France et en Allemagne.

La première fois que j'assistai à la représentation d'une tragédie anglaise, je fus frappé d'une gesticulation qui ressemblait fort à celle des pantomimes. Cela ne me parut point contre nature, mais bien plutôt une charge de la nature, et je fus longtemps avant de m'y accoutumer et de goûter convenablement sur le sol anglais une pièce de Shakspeare, malgré ce jeu forcé. Les cris, les cris déchirants que les hommes, aussi bien que les femmes, poussent en jouant leurs rôles, m'étaient insupportables au commencement. En Angleterre, où les salles de spectacle sont si vastes, ces cris sont-ils nécessaires pour que les mots ne se perdent point dans un trop vaste espace ? La gesticulation chargée est-elle aussi une nécessité locale, parce que la plus grande partie des spectateurs se trouve à une fort grande distance de la scène ? Je l'ignore. Le jeu est peut-être régi sur la scène anglaise par un droit coutumier, et c'est à cette circonstance qu'il faudrait attribuer l'exagération qui m'étonna, surtout chez des actrices dont les organes délicats, se montant à un diapason extrême, retombent sur des dissonances criardes et se démènent comme des

dromadaires, pour exprimer des passions virginales. La circonstance que les rôles de femmes étaient jadis sur la scène anglaise confiés à des hommes pourrait bien influer encore sur la déclamation des actrices actuelles, qui continuent à crier leurs rôles d'après de vieilles traditions théâtrales.

Quelque grands néanmoins que soient les défauts inhérents à la déclamation anglaise, on en est amplement dédommagé par le sentiment intime et par la naïveté qu'on y trouve quelquefois. Ces qualités sont dues à la langue du pays, qui est un dialecte et possède toutes les qualités d'une langue immédiatement sortie du peuple. La langue française est plutôt le produit de la société, et manque de cette intimité et de cette naïveté que peut seule offrir une langue jaillissant du cœur même du peuple et comme imbue de son sang le plus pur. En revanche, la déclamation française possède une grâce et quelque chose de coulant, qui sont complétement étrangers et même impossibles à la déclamation anglaise. En France, la langue a été si proprement filtrée pendant trois siècles par la vie jaseuse de la société, qu'elle a irrévocablement perdu toutes les expressions abjectes, les locutions obscures, tout le trouble et le commun, mais

aussi toute cette saveur, toutes ces salutaires vertus, toutes ces magies secrètes qui sourdent et coulent sous la parole inculte. La langue française, comme la déclamation française, comme le peuple lui-même, ne sont appropriés qu'au présent, au besoin du jour. Les régions vaporeuses du souvenir et du pressentiment sont interdites à cette langue. Elle ne réussit qu'en plein soleil, et de là lui viennent sa belle clarté et sa chaleur. La nuit, avec son pâle clair de lune, ses étoiles mystérieuses, ses doux songes et ses spectres effrayants, lui est étrangère et peu accessible.

Quant au jeu proprement dit des acteurs français, ils surpassent à cet égard leurs confrères de tous les pays, par la raison naturelle que tous les Français sont nés comédiens. Ils savent si bien apprendre leurs rôles dans toutes les situations de la vie et se draper si avantageusement, que c'est plaisir à voir. Les Français, comme je l'ai dit ailleurs, sont les comédiens ordinaires du bon Dieu, troupe délite, et toute l'histoire de France m'apparaît quelquefois comme une grande comédie, représentée d'ailleurs au bénéfice de l'humanité. Dans la vie, comme dans la littérature et dans les arts plastiques, c'est le théâtral qui domine chez les Français.

Nous sommes, nous autres Allemands, d'honnêtes gens et de braves citoyens. Ce que la nature nous refuse, nous l'obtenons à force d'étude. Il arrive seulement que lorsque nous rugissons trop fort, nous craignons d'effrayer les loges et d'être punis, et nous insinuons alors avec une certaine finesse que nous ne sommes pas de véritables lions, mais des farceurs cousus dans la peau du lion, et cette insinuation, nous la nommons ironie. Nous sommes d'honnêtes gens, et ce sont les rôles d'honnêtes gens que nous jouons le mieux. Des fonctionnaires quinquagénaires, de vieux employés, les loyaux maîtres-forestiers et les domestiques fidèles font notre bonheur. Les héros nous coûtent beaucoup de peine : pourtant nous en venons à bout, surtout dans les villes de garnison, qui nous offrent de bons modèles. Nous ne sommes pas heureux avec les rois. Dans les résidences princières, le respect nous empêche de jouer les rôles de rois avec une audace absolue. On pourrait s'en fâcher, et nous prenons soin de laisser alors passer sous l'hermine la misérable blouse de l'humble sujet. Dans les villes libres d'Allemagne, à Hambourg, à Lubeck, à Brême et à Francfort, glorieuses républiques, les acteurs peuvent sans inquiétude jouer les rois; mais le pa-

triotisme les porte à abuser de la scène dans un but politique, et ils jouent à dessein les rois si mal, qu'ils rendent la royauté ridicule, sinon haïssable. Ils poussent indirectement au républicanisme, comme cela arrive surtout à Hambourg, où les rois sont représentés de la façon la plus détestable. Si le très-sage sénat de cette ville n'était pas ingrat comme l'ont toujours été les gouvernements républicains, Athènes, Rome, Florence, la république de Hambourg devrait ériger pour ses acteurs un grand Panthéon, avec cette inscription : Aux mauvais comédiens la patrie reconnaissante !

Mais, pour ne pas être injuste, nous devons avouer que c'est surtout la faute de la langue allemande si le débit est plus mauvais sur notre théâtre que chez les Anglais et chez les Français. La langue des premiers est un dialecte, celle des seconds est un produit de la société; la nôtre n'est rien de tout cela, et manque autant de naïveté intime que de grâce coulante. Ce n'est qu'une langue à imprimer, une fabrication creuse de nos écrivains, que nous tirons de la foire de Leipsick, par le commerce de la librairie. La déclamation des Anglais est l'exagération de la nature : la nôtre est contre nature. La déclamation des Français

est le ton affecté de la tirade : la nôtre est pur mensonge. Il existe au théâtre une pleurnicherie de tradition qui m'a souvent gâté les plus belles pièces de Schiller, surtout dans les passages à sentiment, où nos actrices se fondent dans un ramage touchant. Il ne faut cependant pas dire de mal des actrices allemandes, car elles sont mes compatriotes, et puis les oies ont sauvé le Capitole, et puis il existe parmi elles tant de femmes bien rangées, et enfin.... je suis interrompu par le tapage infernal qui se fait dans le cimetière, sous ma fenêtre.

..... Le vieil Adam, ou plutôt le vieux Caïn, s'est réveillé chez les jeunes garçons qui sautaient tout à l'heure encore si pacifiquement autour du grand arbre et ils ont commencé à se chamailler. J'ai été contraint, pour rétablir l'ordre, d'aller les trouver, et c'est à peine si j'ai pu les apaiser avec des paroles. Il y en avait un jeune qui frappait, avec une fureur toute particulière, sur le dos d'un autre petit. Et, comme je lui demandais ce qu'avait fait le pauvre enfant, il me regarda avec de grands yeux et balbutia : « Eh bien ! c'est mon frère. »

Ce n'est pas non plus dans ma maison que fleurit aujourd'hui la paix éternelle. J'entends dans le corridor

un vacarme à faire croire qu'une ode de Klopstock tombe du haut de l'escalier. L'hôte et l'hôtesse se querellent, et celle-ci reproche au pauvre homme d'être un dépensier, de lui manger sa dot, ce qui la fera mourir de chagrin. Il est vrai qu'elle est déjà malade, mais c'est d'avarice. Tous les morceaux qu'avale le mari font mal à la femme, et si celui-ci prend médecine et laisse quelque chose dans la bouteille, elle boit ce reste pour ne rien laisser perdre d'une médecine si coûteuse, et elle tombe malade. Le pauvre homme, tailleur de nation et Allemand de son état, s'est retiré de la ville pour passer le reste de ses jours dans la paix des champs. Mais cette paix, il ne la trouvera certainement qu'au champ où reposera sa femme. C'est probablement pour cette raison qu'il a acheté tout près du cimetière une maison d'où il contemple avec un désir impatient les tombes des morts. Son unique joie se compose de tabac et de roses dont il sait fort bien cultiver les plus belles variétés. Il a placé ce matin quelques pots de rosiers dans le parterre sous ma fenêtre : il sont couverts de fleurs admirables. Mais, mon cher Lewald, demandez donc à votre femme pourquoi ces roses n'ont pas de parfum. Ces roses sont enrhumées, ou bien je le suis.

HUITIÈME LETTRE.

J'ai dans ma dernière lettre parlé des deux coryphées du drame français. Ce ne sont pourtant pas les noms de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas qui ont été les plus heureux cet hiver sur les théâtres des boulevards.

Il y eut trois noms inconnus auparavant en littérature, qu'on entendait constamment dans la bouche du peuple : c'étaient Mallefile, Rougemont et Bouchardy. J'espère beaucoup du premier, qui possède, à mon avis, de grandes dispositions poétiques. Vous vous rappelez peut-être les *Sept infants de Lara*, pièce sanglante que nous vîmes ensemble à la Porte-Saint-Martin. Au milieu de ce chaos de meurtres et de rage, apparaissaient parfois des scènes vraiment sublimes, qui attestaient une imagination romantique et le talent du drame. Une autre tragédie de Mallefile, *Glenarvon*, est d'une importance plus haute encore, parce qu'elle est moins embrouillée et moins obscure, et contient une exposition d'une beauté et d'un grandiose saisissants. Dans les deux pièces, le rôle d'une

mère adultère est parfaitement joué par mademoiselle Georges, le gros soleil de chair qui rayonne au ciel dramatique des boulevards. Mallefile a donné il y a quelques mois un nouvel ouvrage intitulé *le Paysan des Alpes*. Il s'est soumis cette fois à une plus grande simplicité, mais aux dépens de la poésie. Cette pièce est plus faible que ses précédentes tragédies; mais les barrières du mariage y sont également démolies d'une manière très-pathétique.

Rougemont, le second de ces lauréats du boulevard, a fondé sa réputation par trois drames, qui parurent l'un après l'autre dans le court espace de six mois, et obtinrent le plus grand succès. Le premier s'appelle *la Duchesse de Lavaubalière*, faible canevas, où l'on trouve beaucoup d'action; mais dont les développements ne frappent ni par l'audace ni par le naturel. Les moyens y sont pénibles et mesquins; la passion n'y déploie qu'une chaleur simulée; tandis qu'au fond, tout y est mou et froid. Son second ouvrage, *Léon*, est déjà meilleur; on y trouve quelques scènes grandes et remuantes. J'ai vu la semaine dernière sa troisième pièce, intitulée *Eulalie Granger*, drame purement bourgeois, œuvre excellente, en ce que l'auteur y obéit à la nature de son talent et qu'il y présente,

dans un tableau parfaitement encadré et avec une grande rectitude de jugement, les déplorables embarras de la société actuelle.

On n'a jusqu'à présent donné de Bouchardy, le troisième lauréat, qu'un seul ouvrage, qui a été couronné du plus grand succès. Il a pour titre *Gaspardo*. On l'a joué tous les jours pendant cinq mois; et, si cela continue ainsi, il comptera quelques centaines de représentations. En honneur, mon jugement ne me dit rien quand je réfléchis sur les causes de cette immense vogue. La pièce est médiocre, pour ne pas dire très-mauvaise. Beaucoup d'action, des incidents qui se poussent et des effets qui s'écrasent l'un l'autre. La pensée qui conduit tout ce vacarme est étroite; pas une situation, pas un caractère qui se développe naturellement. Cette accumulation de moyens est déjà assez intolérable chez les deux autres écrivains dramatiques; mais l'auteur de *Gaspardo* les dépasse à cet égard. Au surplus, c'est un parti pris, c'est un principe, comme l'assurent quelques jeunes dramaturges : c'est par cet amas de choses hétérogènes, par cette violente réunion d'époques et de localités diverses, que le poëte romantique actuel se distingue des ci-devant classiques, qui se renfermaient stricte-

ment dans les barrières respectées de la triple unité de lieu, de temps et d'action.

Ces novateurs ont-ils réellement élargi les limites du théâtre français? je l'ignore; mais ces auteurs dramatiques me rappellent toujours le geôlier qui se plaignait de la petitesse de la prison, et qui ne trouva pas pour l'agrandir de meilleur moyen que d'y fourrer des prisonniers en plus grand nombre, lesquels, au lieu d'élargir la prison, ne firent que s'étouffer les uns les autres.

Je voudrais bien, mon cher ami, vous parler encore de quelques autres écrivains dramatiques des boulevards; mais quand ces gens-là font de loin en loin une pièce passable, ils n'y prouvent qu'une facilité de main que nous trouvons chez tous les Français, mais aucune originalité de conception. Et puis, je n'ai fait que voir et oublier sur-le-champ ces ouvrages, sans m'informer jamais du nom des auteurs. En revanche, je vous dirai les noms des eunuques qui faisaient à Suse, auprès du roi Ahasverus, le service de chambellans. Ils s'appelaient Mehuman, Bistha, Harbona, Bigtha, Abagatha, Sethar et Carkas.

Les théâtres des boulevards dont je viens de parler, que j'ai toujours en vue dans ces lettres, sont les véri-

tables théâtres du peuple, qui commencent à la porte Saint-Martin et s'allongent en ligne le long du boulevard du Temple, par rang de valeur décroissante. Et certainement cet ordre local est parfaitement exact quant au mérite. Celui qui se présente le premier est le théâtre qui prend le nom de la Porte-Saint-Martin. C'est le meilleur de Paris pour le drame; c'est là qu'on représente le mieux les ouvrages de Victor Hugo et de Dumas, et qu'on trouve une troupe excellente. Vient ensuite l'Ambigu-Comique, où les pièces et les acteurs sont déjà moins brillants, mais où l'on joue aussi le drame romantique. Nous arrivons de là à Franconi, dont la scène ne peut guère compter pour un rang, parce qu'on y donne des pièces faites plutôt pour les chevaux que pour les hommes. Puis vient la Gaîté, théâtre incendié naguère, mais nouvellement rebâti, dont l'intérieur comme l'extérieur justifient le nom. Le drame romantique y a également droit de cité, et, dans ce riant édifice, souvent les larmes coulent et le cœur est agité des plus terribles émotions. Cependant les chants et les rires ont le dessus, et le vaudeville s'y montre déjà avec ses légers flonflons. Il en est de même aux Folies-Dramatiques, théâtre voisin, qui donne aussi des drames et encore plus de vaudevilles.

On ne peut dire que ce théâtre soit mauvais, et j'y ai vu quelques bonnes pièces bien rendues. Le théâtre qui suit les Folies-Dramatiques, sur le terrain comme en mérite, est celui de Mme Saqui, où l'on joue aussi des drames, mais bien médiocres, et les plus insipides bouffonneries, qui dégénèrent chez le voisin en farces grossières. Ce théâtre voisin est celui des Funambules, où l'un des Pierrots les plus parfaits, le fameux Debureau, exibe ses grimaces enfarinées. J'ai découvert un autre tout petit théâtre, qui porte le nom de Lazary, où l'on joue tout-à-fait mal, où le mauvais a enfin atteint ses limites.

Il s'est encore élevé, depuis votre départ de Paris, un nouveau théâtre, tout à l'extrémité des boulevards, près de la Bastille : il s'appelle théâtre de la Porte-Saint-Antoine. Il est, sous tous les rapports, hors de ligne, et sa position artistique et locale ne permet pas de le ranger parmi les théâtres du boulevard dont j'ai parlé. D'ailleurs, il est trop nouveau pour qu'on puisse déjà donner la mesure exacte de sa valeur. Les ouvrages qu'on y représente ne sont pas mauvais. J'y ai vu dernièrement, dans ce voisinage de la Bastille, un drame qui portait le nom de cette prison et dont certaines scènes remuaient profondément. L'héroïne était,

cela va sans dire, une femme mariée, épouse du gouverneur de la Bastille, et s'enfuyait avec un prisonnier d'État. J'y ai vu aussi une bonne comédie intitulée : *Mariez-vous donc*, qui avait pour sujet les infortunes conjugales d'un homme qui n'avait pas voulu faire un mariage de convenance dans la bonne société et s'était marié avec une belle fille du peuple. L'épousée prenait son cousin pour amant ; la belle-mère, avec celui-ci et la femme adultère, formait l'opposition domestique contre le mari, que le luxe et le désordre de tout ce monde plongeait dans la misère. Pour gagner le pain de sa famille, le pauvre diable était à la fin obligé d'ouvrir, à la barrière, guinguette et bal pour la canaille. Quand un quadrille n'était pas complet, il faisait danser son fils, âgé de sept ans, et l'enfant savait déjà varier ses pas avec la pantomime la plus libertine de la *chahut*. C'est dans cet état que le rencontrait un ami ; et le malheureux, son violon à la main, tout en raclant, sautant et criant les figures, saisissait de temps à autre une pause, pendant laquelle il racontait au survenant ses tribulations conjugales. Rien de plus attristant que le contraste entre ce récit et l'occupation du conteur, souvent obligé de couper sa complainte par un avant-deux ou un chassez-croisez. La musique de contre-

danse qui accompagne, à la façon du mélodrame, ce récit lamentable, ces mélodies vouées à la joie, fait ici une ironie qui vous fend le cœur. Il m'était impossible de m'associer aux rires des assistants. Je ne me suis déridé qu'a l'aspect du beau-père, vieil ivrogne qui a bu tout ce qu'il possédait et se fait mendiant pour en finir. Mais sa manière de mendier est tout à fait originale. C'est un gros fainéant à rouge trogne de buveur. Il conduit, avec une corde, un chien aveugle qu'il appelle son Bélisaire. Il prétend que l'homme est ingrat envers les chiens, qui servent si souvent de conducteur aux hommes aveugles; mais qu'il veut, lui, payer aux bêtes cette dette de philanthropie et qu'il s'est fait, pour cette raison, conducteur de son pauvre chien aveugle, de son Bélisaire.

J'ai ri de si bon cœur que mes voisins m'ont certainement pris pour le chatouilleur du théâtre.

Savez-vous ce que c'est qu'un chatouilleur? Je ne connais moi-même le sens de ce mot que depuis peu et dois mon instruction à cet égard à mon barbier, dont le frère a une place de chatouilleur dans un théâtre des boulevards. On le paie pour qu'à la représentation des comédies il rie à chaque bon mot, et assez fort pour répandre à l'instant, dans le public, la

contagion du rire; car il arrive souvent que les bons mots sont détestables, et le public ne rirait pas spontanément si le chatouilleur n'avait l'art, par l'infinie variété des modulations de son rire, depuis le frémissement ricaneur jusqu'aux grands éclats, d'enlever le rire de la foule. Le rire a un caractère épidémique comme le bâillement, et je vous recommande, pour la scène allemande, l'importation du chatouilleur. Quant aux bâilleurs, vous en avez déjà suffisamment. Mais il n'est pas facile de remplir cet emploi; et mon barbier assure que cela exige beaucoup de talent. Son frère l'exerce depuis quinze ans; et c'est un virtuose d'une telle force, qu'il lui suffit de donner un seul de ses sons de fausset à demi étouffés, pour faire partir de fou rire toute la salle. « C'est un homme de mérite, ajoute mon barbier, et il gagne plus d'argent que moi, car il est en outre conducteur de deuil aux pompes funèbres; et souvent il préside dans la journée à cinq ou six convois, où il a si bonne mine avec son costume noir, son mouchoir blanc et son visage affligé, qu'on jurerait qu'il suit le cercueil de son propre père. »

En vérité, mon cher Lewald, je suis plein de considération pour une pareille flexibilité; mais si je pouvais m'élever à cette hauteur, je ne voudrais point, pour

tout l'or du monde, remplir les fonctions de cet homme. Figurez-vous combien il est affreux, par une belle matinée de printemps, quand on a bien agréablement savouré son café et que le soleil vous rit au fond du cœur, de prendre une longue figure funèbre et de chercher des larmes pour quelque épicier décédé qu'on ne connaît point et dont la mort ne peut que vous faire plaisir, parce qu'elle rapporte au conducteur de deuil sept francs dix sous. Et puis, lorsqu'on est revenu du cimetière six fois, mort de fatigue, ennuyé et sérieux à en crever, il faut se mettre à rire toute la soirée, rire à toutes les mauvaises pointes pour lesquelles on a ri si souvent, rire de toute la figure, de tous les muscles, avec toutes les convulsions du corps et de l'âme, pour exciter à rire avec vous un parterre blasé... Mais c'est effroyable! J'aimerais mieux être roi de France!

SALON DE 1831

Le salon de 1831 vient d'être fermé après que les tableaux y ont été exposés depuis le commencement de mai. On ne leur a guère donné en général que des regards distraits : les esprits étaient préoccupés ailleurs et par les soucis de la politique. Pour moi, qui visitais à cette époque pour la première fois la capitale, sollicité que j'étais par une foule d'impressions nouvelles, j'ai, beaucoup moins encore que les autres, pu parcourir avec le calme d'esprit nécessaire les salles du Louvre. Là restaient rangés à côté les uns des autres, au nombre d'environ trois mille, ces tableaux, pauvres malheureux enfans de l'art, auxquels la foule ne jetait que l'aumône d'un coup d'œil indifférent. En vain semblaient-ils mendier, avec une douleur muette, un peu de sympathie, quelque accueil dans un petit coin du cœur : les cœurs étaient pleins de sentiments personnels, leur propre famille. Il n'y avait

pour les étrangers place ni au foyer ni à la table. L'exposition présentait tout justement l'aspect d'un hospice d'orphelins, réunion d'enfants ramassés de toutes parts, abandonnés à leur sort et dont aucun n'est rattaché à un autre par un lien de parenté quelconque. L'âme en était remuée comme à la vue de la faiblesse sans défense et d'un désespoir enfantin.

De quel autre sentiment ne sommes-nous pas saisis dès l'entrée d'une galerie de ces tableaux italiens qui, loin d'être exposés comme des enfants trouvés à la merci d'un monde froid, ont au contraire sucé le lait au sein de la grand'mère commune et, comme une large famille, satisfaits et unis, parlent la même langue, s'ils ne disent pas tous les mêmes mots!

L'Église, qui était autrefois cette mère pour les autres arts également, est appauvrie aujourd'hui et délaissée aussi, elle. Chaque peintre travaille selon son goût particulier et pour son propre compte. Le caprice du moment, la fantaisie des riches ou de son âme désœuvrée lui donne le sujet; la palette fournit les couleurs les plus brillantes, et la toile souffre tout. De plus, le romantisme mal entendu a infecté les ateliers de peinture en France; en conséquence du principe fondamental de cette doctrine, chacun s'efforce de

peindre autrement que les autres, ou, pour parler le langage à la mode, de faire ressortir son individualité. Quels tableaux cela nous donne souvent, on le devine sans peine.

Les Français ayant toujours beaucoup de tact, et du plus sûr, n'ont pas manqué de bien juger les essais avortés, comme de reconnaître tout de suite l'originalité de bon aloi, et de pêcher les véritables perles au milieu de cet océan de couleurs. Je me bornerai donc à me faire l'écho de l'opinion générale, laquelle diffère peu de la mienne propre. J'éviterai autant que possible l'appréciation des qualités ou des défauts purement techniques. Cela serait d'ailleurs peu utile au sujet de tableaux qui ne demeurent pas exposés à l'examen public dans des galeries, et le lecteur allemand qui ne les a pas vus en tirerait encore moins de profit. Il n'y a guère que des aperçus sur le sujet et l'importance de ces tableaux qui puissent l'intéresser. En qualité de critique consciencieux, je commence par les ouvrages de

A. SCHEFFER.

Le Faust et la Marguerite de ce peintre ont d'abord attiré le plus l'attention publique, parce que les meil-

leures productions de Robert et de Delaroche n'ont été exposées que plus tard. Cependant celui qui n'a jamais rien vu de Scheffer est sur-le-champ frappé par sa manière, qui se prononce surtout dans la couleur. Ses ennemis prétendent qu'il ne peint qu'avec du tabac et du savon vert. J'ignore jusqu'à quel point ils lui font tort en cela. Ses ombres brunâtres sont assez souvent affectées et ne reproduisent pas l'effet de lumière à la Rembrandt qu'il avait en vue. Ses figures ont presque toutes cette teinte fatale qui a pu maintes fois nous faire horreur de notre propre visage, quand nous l'avons aperçu, fatigué de veille et de mauvaise humeur, dans ces miroirs verdâtres que nous offrent les vieilles auberges où la diligence s'arrête le matin. Mais si l'on observe les tableaux de Scheffer de plus près et plus à loisir, on se réconcilie avec ce *faire :* l'ensemble de son travail vous apparaît avec toute sa poésie, et l'on voit un sentiment chaud percer ces teintes sombres et briller comme le soleil quand ses rayons brisent les flots de brouillard. Aussi cette peinture délayée et brossée d'une manière chagrine, cette couleur d'épuisement, ces contours vagues et indécis sont-ils d'un puissant effet dans les tableaux de Faust et de Marguerite. Faust est assis dans un fauteuil rouge,

forme du moyen âge, près d'une table couverte de livres en parchemin, sur laquelle s'appuie son bras gauche, qui soutient sa tête découverte. Le bras droit, avec la main ouverte, tombe le long de sa hanche. L'habillement, couleur de savon bleu verdâtre; la figure, presque de profil, pâle, ombres couleur de tabac: les traits en sont d'une noblesse sévère. Malgré cette teinte fausse et maladive, ces joues creuses et ces lèvres fanées, cette destruction imprimée partout, ce visage conserve encore les traces de sa beauté antérieure; les yeux y répandent leur lumière tristement affectueuse: on dirait d'une belle ruine éclairée par la lune.

Oui cet homme est une belle ruine humaine: dans les plis au-dessus de ces sourcils éteints couvent les hiboux à la science occulte, et derrière ce front se tiennent aux aguets de méchants esprits. A minuit s'y ouvrent les tombes des désirs morts; de pâles ombres en sortent, et, dans les sombres cellules du cerveau, se glisse, échevelé, l'esprit de Marguerite. Tel est le mérite du peintre, qu'il n'a placé sur la toile que la tête d'un homme et que le seul aspect nous révèle les sentiments et les pensées qui agitent le cerveau et le cœur de cet homme. On reconnaît dans le fond, à peine visible, sous une couleur verte, mais d'un vert

repoussant, la figure de Méphistophélès, le méchant esprit, le père du mensonge, le dieu du savon vert.

Marguerite est un pendant d'un égal mérite. Elle est assise aussi dans un fauteuil d'un rouge fané. Son rouet, avec la quenouille chargée de laine, reste oisif près d'elle. Sa main tient un livre de prières ouvert, dans lequel elle ne lit pas, et où l'on aperçoit les couleurs éteintes d'une image de la mère de Dieu, la vierge consolatrice. Elle laisse tomber la tête de telle sorte que la plus grande partie du visage, qu'on ne voit guère que de profil, est éclairée d'une manière étrange. On dirait que l'âme ténébreuse de Faust projette son ombre sur les traits de la douce jeune fille. Les deux tableaux sont suspendus l'un près de l'autre, et l'on remarque d'autant plus que tout l'effet lumineux est consacré au visage de Faust ; celui de Marguerite au contraire en reçoit beaucoup moins que les autres contours du personnage, qui sont d'autant plus éclairés. L'effet obtenu ainsi dans cette dernière figure est d'une magie inexprimable. Le corset de Marguerite est vert d'iris; une petite coiffe noire couvre à peine le dessus de sa tête, et des deux côtés descendent plus brillants ses cheveux lisses et blonds comme de l'or. Son visage forme un ovale noble et touchant, et ses

traits sont ceux d'une beauté qui semble vouloir se cacher par modestie. C'est en effet, avec ses yeux bleus, la modestie elle-même. Une larme silencieuse, perle de douleur muette, coule le long de sa joue. C'est bien à la vérité la Marguerite de Wolfgang Goëthe; mais elle a lu tout Frédéric Schiller; elle est beaucoup plus sentimentable que naïve, elle a plus d'idéalité pesante que de grâce facile. A moins qu'elle ne soit trop fidèle et trop sérieuse pour pouvoir être gracieuse; car la grâce consiste dans le mouvement. Elle y gagne quelque chose de sûr, d'aussi solide, d'aussi réel qu'un bon louis d'or qu'on tient encore dans sa poche. En un mot, c'est une jeune fille allemande, et quand, en se laissant aller à la rêverie, on considère ses yeux, mélancoliques violettes, on pense à l'Allemagne, aux tilleuls odorants, aux poésies de Hœlty, à la statue de pierre de Roland devant l'hôtel de ville, au vieux co-recteur, à sa nièce aux joues de rose, à la maison du forestier avec ses trophées de cerf, au mauvais tabac et aux bons compagnons, aux histoires de cimetières de la grand'maman, aux honnêtes gardes de nuit, à l'amitié, au premier amour, à mille autres douces bagatelles. En vérité, la Marguerite de Scheffer ne peut être décrite : elle est plus sentiment que figure. C'est une âme peinte.

Toutes les fois que je passais devant elle, je ne pouvais m'empêcher de lui dire à voix basse : Pauvre chère enfant ! — *Liebes kind!* —

Malheureusement nous retrouvons la manière de Scheffer dans tous ses tableaux ; et si cette manière s'approprie merveilleusement à son Faust et à Marguerite, elle nous déplaît complétement dans des sujets qui demanderaient des tons clairs, chauds et brillants. Il nous a donné, par exemple, un petit tableau représentant une danse d'enfants, lesquels, grâce à sa couleur nébuleuse et triste, ressemblent à une ronde de petits gnomes. Quelque recommandable aussi que puisse être son talent dans le portrait, quelque originalité que je lui reconnaisse dans la conception de ce genre, je n'en reste pas moins choqué par cette couleur de son choix. On voyait cependant au salon un portrait pour lequel la manière de Scheffer avait dû être faite. Ce n'était qu'avec ces teintes indécises, trompeuses, éteintes et sans caractère qu'on pouvait peindre l'homme dont la gloire consiste à ne jamais laisser lire ses pensées sur sa figure, bien plus, à y faire lire tout le contraire, l'homme quatorze fois parjure, dont le talent de mensonge a été mis à profit par tous les gouvernements qui se sont succédé en

France et qui se sont légué, comme les Césars, cette Locuste toujours prête à les servir les uns contre les autres avec la même sûreté, la même discrétion.

Le Henri IV et le Louis-Philippe de Scheffer, portraits équestres de grandeur naturelle, méritent en tous cas une mention particulière. Le premier, le roi par droit de conquête et de naissance, a vécu dans un siècle antérieur au mien. Je sais seulement qu'il a porté une barbe à la Henri IV, mais non s'il est fidèlement représenté. L'autre, le roi des barricades, le roi par la grâce du peuple souverain, est mon contemporain, et je puis juger si son portrait lui ressemble. Ce tableau est certainement bien rendu et très-ressemblant; mais je n'ai pu découvrir ce mérite qu'après avoir vu le roi même. C'est un reproche que je dois faire à Scheffer.

On partage en deux classes les peintres de portraits. Les uns ont le merveilleux talent de saisir et de rendre ceux des traits qui peuvent donner même au spectateur étranger l'idée exacte de l'individu représenté, de telle sorte qu'il comprend aussitôt le caractère de figure de l'original inconnu au point de le reconnaître tout de suite s'il vient à le rencontrer. C'est le mérite que nous trouvons chez les anciens maîtres, particulièrement chez Holbein, Titien et Van Dyck; et ce qui nous

frappe à l'instant dans leurs portraits, c'est ce rapport immédiat qui nous garantit immanquablement la ressemblance avec les originaux morts. « Je pourrais jurer que ces tableaux sont ressemblants, » disons-nous involontairement en parcourant les galeries.

Nous trouvons la seconde manière de peindre le portrait, particulièrement chez les Anglais et les Français, qui n'ont en vue que cette possibilité facile de faire reconnaître l'homme que déjà nous connaissons bien, et qui ne reproduisent sur la toile que les traits qui nous rappellent sa figure et sa physionomie. Ces peintres ne travaillent positivement qu'au profit du souvenir. Ils sont chers surtout aux parents bien appris et aux tendres époux qui nous montrent après dîner leurs portraits, et ne peuvent nous assurer assez combien le cher petit enfant était frappant avant d'avoir eu la coqueluche, ou bien que nous serions stupéfaits de la ressemblance de monsieur le mari si nous le connaissions, avantage qui nous est réservé quand il sera revenu de la foire de Brunswick.

La *Léonore* est un morceau fort distingué sous le rapport de la couleur, et montre avec quelle puissance d'attrait et de charme Scheffer pourrait peindre s'il le voulait. Il a reporté son sujet au temps des croisades,

ce qui lui a donné l'occasion de déployer plus de luxe de costumes et surtout un coloris plus romantique. L'armée des croisés passe, et la pauvre Léonore n'y a pas vu son bien-aimé. Il règne dans tout ce tableau une mélancolie douce et presque sereine, et rien ne fait prévoir l'horrible apparition de la nuit prochaine. Mais je crois justement que le peintre ayant transporté cette scène dans une époque de foi pieuse et de catholicisme, Léonore, veuve de son fiancé, ne blasphémera pas la divinité, et le cavalier trépassé ne viendra pas l'enlever. La Léonore de Bürger vit dans une période de protestantisme et d'examen critique, et son amant est parti pendant la guerre de sept ans pour conquérir un morceau de la Silésie au profit de l'ami de Voltaire. Alors il y avait du doute et des blasphèmes. La Léonore de Scheffer vit au contraire à une époque toute catholique, où les hommes se cousaient une croix rouge sur l'habit, puis, animés d'une pensée religieuse, guerriers pèlerins, s'en allaient par centaines de mille en Orient pour y conquérir un tombeau. Étrange époque! étrange délire! Mais, après tout, ne sommes-nous pas tous, tant que nous sommes, des chevaliers croisés, qui, avec tous nos pénibles combats, ne conquérons à la fin qu'un tombeau? C'est cette

pensée que je lis sur la figure réfléchie du chevalier qui, du haut de son cheval de bataille, jette un regard si plein de pitié sur la pauvre Léonore. Celle-ci laisse tomber sur l'épaule de sa mère sa tête comme une fleur affligée. La fleur se fanera, mais ne blasphémera point. C'est une douce composition, qui écarte toutes les pensées sombres et haineuses. C'est un tableau tout harmonieux, et dans la musique des couleurs règne l'unité la plus consolante.

Je passe sous silence les autres toiles de Scheffer, qui méritent moins d'attention. Le public les a cependant également bien accueillies. Telle est la magie du nom du maître. Qu'un prince porte à son doigt un strass de Bohème, chacun jurera que c'est un diamant, et s'il était possible qu'un mendiant portât une bague de véritables diamants, on serait persuadé que ce n'est que du verre. Cette considération m'amène à

HORACE VERNET,

qui, pour orner le salon, n'y a pas envoyé non plus toutes pierreries véritables. Le plus remarquable des tableaux qu'il a exposés était une Judith sur le point de tuer Holopherne. Elle vient de quitter sa couche,

la belle jeune femme à la taille élancée, brillant de tout l'éclat de sa beauté. Un vêtement violet, noué à la hâte autour des hanches, descend jusqu'à ses pieds. Le haut du corps est couvert d'une robe de dessous d'un jaune pâle, dont la manche, tombant sur le bras droit, est relevée avec une sorte de geste de boucher, mais d'une grâce enchanteresse, par la main gauche, car la droite tient le glaive recourbé qui menace Holopherne endormi. La voilà, cette ravissante créature, hier encore vierge, pure devant Dieu, souillée devant le monde, hostie profanée. Sa tête est délicieusement attrayante et d'un charme étrange : ses cheveux noirs semblables à de petits serpents qui se redressent en se roulant, lui donnent une grâce effrayante. Le visage est légèrement ombré, une douce férocité, une tendresse sombre, un courroux sentimental percent tout à la fois dans les traits de cette beauté meurtrière. Son œil surtout étincelle de divine cruauté et de la joie de la vengeance; car elle a aussi son injure à elle, la profanation de son beau corps, à venger sur l'affreux païen. Celui-ci n'est pas en effet très-attrayant, mais il paraît bon enfant au fond. Il dort avec tant de complaisance dans l'engourdissement de béatitude qui suit sa félicité! Il ronfle peut-être; ou, comme dit

Louise, sommeille tout haut. Ses lèvres frémissent encore comme si elles donnaient des baisers : et la mort l'envoie ivre de bonheur et certainement de vin, sans intermédiaire de souffrance et de maladie, par le ministère de son plus bel ange, dans la nuit blanche de l'éternel anéantissement. Quelle fin digne d'envie ! Oh ! quand mon heure viendra, faites-moi, grands dieux ! mourir comme Holopherne !

Est-ce une ironie d'Horace Vernet d'avoir fait caresser par les premiers rayons du soleil levant cet homme qui va mourir, tandis que la lampe nocturne s'éteint ?

Un autre tableau du même peintre, qui représente le pape actuel, se recommande moins par l'esprit que par la virilité du dessin et de la couleur. La tête ceinte de la triple couronne d'or, vêtu d'ornements blancs brodés d'or, assis sur un siége d'or, le serviteur des serviteurs de Dieu est porté en procession autour de l'église de Saint-Pierre. La figure du pape, quoique assez colorée, a un air de faiblesse et s'éteint presque sur le fond blanc de l'encens qui fume et des éventails de plumes blanches dressés derrière lui. Mais les porteurs du pontife sont d'une encolure athlétique et pleins de caractère. Leur livrée est rouge cramoisi,

et de noirs cheveux tombent et encadrent leurs visages brunis. On n'en voit que trois, mais ils sont admirablement peints. On peut faire le même éloge des capucins, dont on ne voit que les têtes ou plutôt les nuques courbées et surmontées d'une large tonsure. Mais l'insignifiance vaporeuse du personnage principal et la saillie vigoureuse des figures accessoires sont un défaut dans ce tableau. La facilité de pose et le coloris avec lesquels ceux-ci sont rendus, m'ont rappelé Paul Véronèse. Mais il y manque la magie vénitienne, cette poésie de la couleur, qui, ainsi que l'éclat des lagunes, n'est que superficie, et cependant émeut l'âme d'une manière si merveilleuse.

Une conception hardie et le mérite de la couleur ont conquis aussi de nombreux suffrages à un troisième tableau d'Horace Vernet, qui représente l'arrestation des princes de Condé, de Conti et de Longueville. Le lieu de la scène est l'escalier du Palais-Royal au moment où les personnages arrêtés descendent après avoir, sur l'ordre d'Anne d'Autriche, remis leurs épées. Cette disposition a donné au peintre la facilité de conserver chaque personnage isolé et avec ses contours complets. Condé est le premier devant le spectateur, sur la marche la plus basse. Il caresse

sa moustache en méditant, et je sais ce qu'il pense. L'officier qui porte les trois épées sous son bras arrive de la marche la plus élevée. Ce sont trois groupes posés naturellement et naturellement rattachés l'un à l'autre. Il n'y a qu'un homme qui a atteint un degré bien élevé dans l'art qui puisse avoir une pareille idée d'escalier.

Je fais grâce des autres tableaux moins importants d'Horace Vernet, artiste multiple, qui peint tout, tableaux religieux, batailles, vie bourgeoise, animaux, paysages, portraits, et tout cela en courant, presque à la manière d'un faiseur de pamphlets.

J'arrive à

DELACROIX,

qui a exposé un tableau devant lequel j'ai toujours vu un grand concours de peuple et que je range en conséquence au nombre de ceux sur lesquels l'attention s'est portée le plus. La sainteté du sujet rendrait peut-être périlleux de hasarder une critique trop sévère. Mais, sauf quelques détails purement techniques, une grande pensée règne dans cet ouvrage qui nous attire singulièrement. Il a représenté un groupe de peuple pendant la révolution de juillet, du milieu du-

quel s'élance, presque comme personnage allégorique, une jeune femme. Elle porte sur la tête le bonnet phrygien, le bonnet rouge, un fusil dans une main et l'étendard tricolore dans l'autre. Elle passe sur des cadavres, elle excite au combat. Nue jusqu'à la ceinture, c'est un beau corps aux mouvements impétueux; son visage, un profil hardi; une douleur impudente se lit dans ses traits; au total, bizarre mélange de Phryné, de poissarde et de déesse de liberté. On n'a pas indiqué d'une manière précise qu'elle représentât ce dernier personnage; l'artiste a voulu peut-être figurer la force brutale du peuple qui se délivre enfin d'un fardeau fatal. Je ne puis m'empêcher d'avouer qu'elle me rappelle ces dévergondées péripatéticiennes dont les essaims couvrent le soir les boulevards; que ce petit Cupidon, ramoneur de cheminée, qu'on voit un pistolet à la main à côté de cette Vénus des rues, est souillé probablement d'autre chose encore que de suie; que le candidat au Panthéon étendu mort à terre trafiquait peut-être le soir d'auparavant sur les contre-marques à la porte d'un théâtre, que le héros qui se précipite avec son fusil porte les galères sur sa figure et certainement sur ses habits dégoûtants l'odeur de la cour d'assises; mais c'était justement là

ce qu'il fallait : une grande pensée ennoblissait même la lie de ce peuple, cette crapule, et réveillait dans son âme la dignité endormie. Journées sacrées de juillet ! vous témoignerez éternellement en faveur de la dignité originelle de l'homme, dignité qui ne peut jamais être complétement détruite. Celui qui vous a vues ne se lamente plus sur les tombes d'autrefois ; mais il croit désormais avec joie à la résurrection des peuples. Journées sacrées de juillet ! que votre soleil était beau ! que le peuple de Paris était grand ! Les dieux, qui du haut du ciel contemplaient ce sublime combat, jetaient des cris d'admiration ; ils auraient volontiers quitté leurs siéges d'or et seraient descendus sur la terre pour se faire citoyens de Paris !

La couleur n'est sur aucun tableau du salon autant imbue que sur celui de la révolution de juillet par Delacroix. Cependant cette absence même de vernis et d'éclat, la poussière et la fumée de la poudre qui environnent toutes les figures comme d'une toile d'araignée, le coloris desséché au soleil qui semble languir de soif et soupirer après une goutte d'eau, tout cela donne à cette peinture le vrai, la réalité, un caractère originel, enfin on y trouve la véritable physionomie des journées de juillet.

DECAMPS

est le nom du peintre qui, par d'autres moyens, a enchanté les esprits. Malheureusement je n'ai pu voir un de ses meilleurs ouvrages, l'*Hôpital des chiens galeux*, qui avait déjà été retiré quand j'ai visité l'exposition. Quelques autres bons morceaux de lui m'ont également échappé, parce que la foule m'a empêché de les trouver avant qu'ils fussent retirés.

Je reconus tout d'abord que Decamps était un grand peintre quand je vis un tout petit tableau (le premier que je voyais de lui), dont le coloris et la simplicité me frappèrent. Ce n'était que l'étude d'une bâtisse turque élevée et blanche; çà et là quelques trous de fenêtres où venait regarder un visage turc; en bas une eau calme où les murs blancs de craie se réfléchissaient avec leurs ombres rougeâtres, le tout d'une tranquillité endormie. J'appris ensuite que Decamps lui-même était allé en Turquie, et que ce n'était pas seulement son coloris original qui m'avait tant frappé, mais bien encore la vérité qui parle dans la couleur fidèle et sans affectation de ses représentations de l'Orient. Ce mérite est vraiment particulier dans sa

Patrouille turque. Nous voyons dans ce tableau le grand Hadgi-Bey, chef suprême de la police de Smyrne, lequel, entouré de ses myrmidons, fait la ronde dans la ville. Ce personnage fait porter l'ampleur démesurée de son ventre sur un grand cheval; il se montre dans toute la majesté de son insolence. C'est une face d'une sottise impertinente qui respire l'ignorance la plus crasse et dont le front déprimé est décoré en sautoir d'un large turban blanc. Il tient dans sa main le sceptre de la bastonnade absolue; à côté de lui courent à pied neuf fidèles exécuteurs de sa volonté quand même, rapides créatures aux longues jambes amaigries, aux faces d'animaux, chats, boucs, singes; l'un d'eux forme une mosaïque de museau de chien, yeux de cochon, oreilles d'âne, rire de veau et couardise de lièvre. Leurs mains portent négligemment des armes, telles que piques, fusils la crosse en l'air, et aussi des outils du métier de justice, c'est-à-dire un pal et un faisceau de bâtons de bambous. Comme les maisons devant lesquelles passe le cortége sont blanchies à la chaux et le sol d'une argile jaune, le tout fait presque l'effet d'une file d'ombres chinoises. La scène est éclairée par le soleil couchant, et les ombres bizarres des maigres jambes d'hommes et de

cheval ajoutent à la magie baroque de cet effet. Puis ces coquins se culbuttent avec des cabrioles si drôles, avec des sauts si inouïs, et le cheval lui-même s'allonge avec une rapidité si comique, qu'il semble à moitié courant sur le ventre, à moitié volant. Et c'est tout cela que quelques critiques d'ici ont le plus blâmé comme anti-naturel et sentant la caricature.

La France a aussi en fait d'art ses juges inamovibles, qui épluchent, d'après les vieilles règles convenues, toute œuvre nouvelle; ses maîtres, connaisseurs-jurés qui vont flairant dans les ateliers et débitant leur sourire approbateur là où l'on flatte leur marotte; et ces gens n'ont pas manqué de juger le tableau de Decamps. Un monsieur, qui publie une brochure sur chaque exposition, a, par forme de *post-scriptum*, cherché à déprécier dans le *Figaro* le tableau en question, et il s'imagine persifler finement les partisans de cet ouvrage en avouant avec une apparente modestie qu'il n'est « qu'un homme qui décide d'après les idées du « simple jugement, et que son pauvre jugement ne « peut voir dans l'ouvrage de Decamps le grand chef-« d'œuvre qu'y reconnaissent ces esprits immenses « dont la conviction se forme avec des éléments autres

« que le jugement. » L'honnête homme avec son jugement! il ne sait pas quelle justice il se rend à lui-même ! Le pauvre jugement ne doit dans le fait jamais parler le premier, quand il s'agit d'apprécier des œuvres d'art, pas plus qu'il ne joue le premier rôle dans leur création. L'idée d'un morceau naît dans l'âme, et celle-ci demande à l'imagination le secours de sa force réalisatrice. L'imagination lui jette alors toutes ses fleurs, en couvre toute l'idée et l'étoufferait au lieu de la vivifier, si le jugement n'arrivait de son pas boiteux et n'émondait les fleurs surabondantes. Le jugement ne fait que maintenir l'ordre, exercer la police dans le domaine de l'art. Dans la vie, c'est le plus souvent un froid calculateur qui fait l'addition de nos folies. Hélas! il ne constate que trop souvent la faillite d'un cœur ruiné et suppute le déficit avec le plus grand calme.

La grande erreur vient de ce que le critique demande toujours : Que doit faire l'artiste? Il serait bien plus juste de dire : Que veut l'artiste? ou même à quelle inspiration se sentait-il obligé d'obéir? Cette question : Que doit faire l'artiste? a été inventée par cette sorte de philosophes de l'art qui, sans poésie qui leur fût propre, ont abstrait pour leur usage particulier des faits

et des souvenirs de différents chefs-d'œuvre, tracé d'après ce qui existait une règle pour l'avenir, partagé des catégories et des genres et imaginé des définitions et des principes. Ils ne savaient pas que de semblables abstractions ne peuvent en tout cas servir qu'à juger l'imitation; mais que chaque artiste original, chaque génie nouveau doit être jugé d'après l'esthétique qui lui est propre et qui se produit en même temps que son œuvre. Les règles et les préceptes anciens sont encore moins de mise avec de pareils esprits. L'art de l'escrime, dit un auteur contemporain, n'existe pas pour les jeunes géants; car ils refoulent toutes les parades. Il ne s'agit donc, dans les cas semblables à celui qui nous occupe, que de répondre à ces questions: A-t-il les moyens de rendre son idée? les moyens employés étaient-ils les véritables? Nous sommes alors sur le bon terrain. Nous ne mesurons plus rien à une production étrangère et d'après le désir qui est en nous, mais nous nous entendons sur les moyens que Dieu avait donnés à l'artiste pour la manifestation de son idée. Dans les arts récitants, ces moyens consistent en sons et en paroles. Dans les arts plastiques, ce sont les couleurs et les formes. Sons et paroles, couleurs et formes, le visible surtout, ne sont pourtant

que des symboles de l'idée, symboles qui naissent dans l'âme de l'artiste quand il est agité par le saint-esprit du monde; ses œuvres ne sont que des symboles à l'aide desquels il communique aux autres âmes ses propres idées. Celui qui exprime le plus de sentiments et les plus profonds, avec le plus petit nombre de symboles, avec les plus simples, celui-là est le plus grand artiste.

J'attache surtout le plus grand prix à ce que le symbole, abstraction faite de sa signification secrète, charme en outre par lui-même les sens, comme le feraient les fleurs d'un selam qui, indépendamment de leur langage mystérieux, plaisent dejà par le seul attrait d'un beau, frais et éclatant bouquet. Mais un tel accord est-il toujours possible? l'artiste est-il toujours complétement libre dans le choix et la disposition de ses fleurs mystérieuses? ou bien ne fait-il qu'obéir dans cette opération à une puissance occulte? Je réponds affirmativement à une pareille question de dépendance mystique. L'artiste ressemble à cette princesse somnambule qui, la nuit dans les jardins de Bagdad, cueillait avec la science la plus profonde de l'amour et disposait en selam les fleurs les plus rares et n'en savait plus la signification quand elle se réveillait.

Puis elle s'asseyait le matin dans son harem, regardait son bouquet de la nuit, se perdait en réflexions comme à propos d'un songe oublié et finissait par l'envoyer au calife bien-aimé. Le gras eunuque qui le portait, tout ravi qu'il était à la vue de ces belles fleurs, n'en soupçonnait pas le sens. Mais Haroûn-al-Radscid, chef des Croyants, successeur du prophète, possesseur de l'anneau de Salomon, comprenait tout de suite le langage du bouquet; son cœur bondissait de joie; il baisait chaque fleur et il riait en sentant ses larmes tomber sur sa longue barbe.

Je ne suis ni successeur du prophète ni possesseur de l'anneau de Salomon; je n'ai pas non plus de barbe longue, mais je puis assurer pourtant que j'ai compris le beau selam que Decamps nous a rapporté de l'Orient, et que je le comprends encore beaucoup mieux que ne pourraient le faire tous les eunuques avec leur Kislar-Aga, le grand connaisseur suprême, messager intermédiaire dans le harem de l'art. Le bavardage de tous ces connaisseurs incomplets m'est tout à fait insupportable, surtout quand il n'y manque aucune des formules voulues et particulièrement le conseil bienveillant aux jeunes artistes et le pitoyable avis de revenir à la nature et toujours à la chère nature.

En fait d'art, je suis *surnaturaliste*. Je crois que l'artiste ne peut trouver dans la nature tous ses types, mais que les plus remarquables lui sont révélés dans son âme comme la symbolique innée d'idées innées et au même instant. Un moderne professeur d'esthétique, qui a écrit des *Recherches sur l'Italie*, a voulu remettre en honneur le vieux principe de l'imitation de la nature et soutenir que l'artiste plastique devait trouver dans la nature tous ses types. Ce professeur, en étalant ainsi son principe suprême des arts plastiques, avait seulement oublié un de ces arts, l'un des plus primitifs, je veux dire l'architecture, dont on a essayé de retrouver après coup les types dans les feuillages des forêts, dans les grottes des rochers. Ces types n'étaient point dans la nature extérieure, mais bien dans l'âme humaine.

Decamps peut se consoler en disant au critique qui blâme dans son tableau l'absence de nature, et le trot du cheval, et le galop des gens de Hadji-Bey, qu'il a, en peignant, été fidèle à la vérité fantastique et à l'intuition d'un rêve. Dans le fait, quand des figures sombres sont peintes sur un fond clair, elles prennent tout l'aspect d'une vision, semblent ne plus tenir à la terre, et demandent peut-être en conséquence à être

traitées d'une manière moins matérielle, plus aérienne et plus fabuleuse. Le mélange des caractères de la bête et de l'homme dans les figures de ce tableau est encore un motif de plus pour les rendre d'une manière inusitée. Dans ce mélange même est la source de cette verve antique que les Grecs et les Romains ont su exprimer dans leurs innombrables tableaux chimériques, ainsi que nous le voyons avec ravissement sur les murs d'Herculanum et dans les statues de satyres, de centaures, etc. Quant au reproche de caricature, l'artiste en est suffisamment défendu par l'accord de son œuvre, délicieuse musique de couleurs qui résonne d'une manière comique mais harmonieuse, enfin par la magie de son coloris. Les peintres de caricatures sont rarement de bons coloristes, justement à cause de ce morcellement de leur sentiment, qui est la condition de leur vocation pour la caricature; la perfection du coloris naît au contraire de l'âme du peintre et dépend de l'unité de ses sentiments. Je n'ai vu dans les tableaux originaux de Hogarth, à la galerie nationale de Londres, que des barbouillages bigarrés qui juraient les uns contre les autres, véritables émeutes de teintes crues.

J'ai oublié de remarquer que, dans ce tableau de

Decamps, quelques jeunes femmes grecques sans voiles sont assises près de leur fenêtre et regardent passer le baroque cortége. Leur calme et leur beauté forment un contraste tout à fait attrayant. Elles ne rient pas : cette impertinence à cheval et l'obéissance canine qui se culbute tout auprès sont pour elles un spectacle ordinaire. Nous nous sentons d'autant mieux transportés tout de bon dans la patrie de l'absolutisme.

Craignant que cette toile ne me retienne encore plus longtemps, je me hâte de courir à un autre tableau sur lequel est écrit le nom de

LESSORE

et qui attirait chacun par une admirable vérité, et par un luxe de simplicité et de modestie. On s'arrêtait, interdit, quand on arrivait devant cette production qui était désignée au catalogue sous le titre du *Frère malade*. Dans un misérable grenier, sur un misérable grabat, gît un petit garçon malade, qui regarde avec des yeux suppliants un crucifix de bois grossier appendu à la muraille nue. A ses pieds est assis un autre jeune garçon, triste et chagrin, le regard abattu. Sa courte jaquette et son petit pantalon sont propres, mais bien

rapiécés et d'étoffe grossière. La couverture de laine jaunie et l'ameublement, c'est-à-dire l'absence de tous meubles, annoncent une grande indigence. Ce sujet est traité d'une manière qui y répond tout à fait et rappelle les tableaux de mendiants de Murillo. Des ombres fortement tranchées, des touches puissantes, fermes et sérieuses, des couleurs peu fondues, mais appliquées par une main calme et hardie, des tons éteints, sans rien de terne cependant, donnent à ce morceau un caractère que Shakspeare a désigné par les mots : *The modesty of nature*. Entouré de tableaux brillants avec leurs cadres splendides, ce tableau a dû surprendre d'autant plus que le cadre en était vieux et la dorure noircie, tout à fait d'accord avec le sujet et avec la manière de l'artiste. Ainsi, conséquente dans tous les détails de son ensemble et contrastant avec son entourage, cette production faisait une impression mélancolique et profonde sur le spectateur et remplissait l'âme de cette inexprimable compassion qui nous saisit, quand, sortant d'un salon étincelant de lumière et de bonne humeur, nous entrons tout d'un coup dans une rue obscure et qu'une pauvre créature déguenillée nous implore au nom du froid et de la faim. Ce tableau dit beaucoup avec peu de moyens et nous fait penser

et sentir encore davantage. Son auteur porte un nom tout à fait inconnu dans le monde des beaux-arts.

SCHNETZ

est un nom moins obscur. Pourtant je n'en parle pas avec autant de plaisir que du précédent. Les amateurs, qui avaient peut-être vu déjà de meilleurs ouvrages de Schnetz, lui assignaient un rang fort distingué, et je ne puis en conséquence lui refuser ici sa stalle réservée. Il peint bien; mais ce n'est pas, à mon avis, un grand peintre. Son grand tableau du salon de cette année, représentant des paysans italiens qui demandent à la Madone une guérison miraculeuse, a d'excellentes parties isolées; un jeune garçon pris de convulsions est surtout parfaitement dessiné; la partie technique révèle partout un homme habile, mais le tout est plus rédigé que peint; les figures sont mises en scène avec un air déclamatoire, et l'on y cherche en vain la contemplation intérieure, la pensée originelle et l'unité. Schnetz a besoin de beaucoup de moyens pour dire quelque chose, et ce qu'il dit est en grande partie superflu. Un grand artiste peut, à l'occasion, faire du mauvais, tout comme un homme médiocre, mais ja-

mais rien de trop. Des efforts tendus, une volonté visiblement grande peuvent nous intéresser chez un artiste médiocre ; mais les résultats ne peuvent nous faire grand plaisir. C'est la sûreté avec laquelle plane le génie qui nous plaît le plus dans son élévation ; nous prenons plaisir à son vol hardi ; plus nous sommes convaincus de la force puissante de son aile, et plus notre âme confiante se laisse emporter avec lui dans les régions de la lumière la plus éclatante de l'art. Nous éprouvons tout le contraire avec ces génies d'opéra qui nous laissent voir les fils qui les guindent, de telle sorte qu'appréhendant à tout instant leur chute, nous ne regardons leur élévation qu'avec un sentiment de malaise et le cœur serré. Je ne dis pas que les fils à l'aide desquels Schnetz s'enlève sont trop menus, ou que son génie est trop lourd; je puis seulement assurer qu'au lieu d'élever mon âme, il la rabaisse au niveau de la terre.

Schnetz a, par la direction de ses études et par le choix de ses sujets, beaucoup d'analogie avec un peintre qu'on nomme souvent pour cette raison en même temps que lui, mais qui, dans l'exposition de cette année, a dépassé, non-seulement lui, Schnetz, mais tous ses confrères, à peu d'exceptions près.

L. ROBERT

est le nom de ce peintre. Est-il peintre d'histoire ou de genre? vont me demander les syndics-jurés de corporations allemandes. Hélas! je ne puis éluder cette question; il faut donc me résoudre à expliquer ces absurdes qualifications pour obvier une fois pour toutes aux plus grands malentendus. Cette séparation de l'histoire et du genre est tellement faite pour troubler l'esprit, qu'on la croirait inventée par les artistes qui ont travaillé à la tour de Babel. Cependant, elle est de date plus récente. Dans les premières périodes de l'art moderne, il n'y avait que de la peinture d'histoire, c'est-à-dire des représentations de l'histoire sacrée. Plus tard, on a désigné expressément sous le nom de peinture d'histoire les tableaux dont les sujets étaient empruntés, non-seulement à la Bible et à la légende, mais encore à l'histoire antique et profane, ainsi qu'à la mythologie païenne. On les distinguait de ces représentations de la vie ordinaire qui devinrent à la mode, particulièrement dans les Pays-Bas, où l'esprit protestant repoussait également la mythologie catholique et païenne, où peut-être il n'y avait pour ces derniers su-

jets ni modèles ni goût, où cependant vivaient tant de peintres distingués qui cherchaient de l'occupation et tant d'amateurs qui achetaient volontiers des tableaux. Les diverses manifestations de cette vie ordinaire devinrent alors différents *genres*.

Beaucoup de peintres ont représenté d'une manière fort remarquable la gaieté comique des petites existences bourgeoises; mais la perfection technique était malheureusement le principal. Tous ces tableaux ont au moins pour nous un intérêt historique ; car lorsque nous regardons les jolies productions de Mieris, de Netscher, de Jean Stehn, de Gérard Dow, de Van der Werf et de bien d'autres, tout l'esprit de leur temps se révèle merveilleusement à nous, nous voyons, pour ainsi dire, le XVIe siècle par la fenêtre, et prenons sur le fait les occupations et les costumes d'alors. Les peintres hollandais et flamands ont été assez favorisés sous ce dernier rapport : l'habillement des paysans ne manquait pas de pittoresque, celui de la bourgeoisie était pour les hommes une alliance charmante des bonnes aises néerlandaises et de la *grandeza* espagnole; celui des femmes, un mélange bigarré des fantaisies du monde entier et de flegme indigène; par exemple, *mynheer* avait le manteau de velours bourguignon et

la toque chevaleresque, et puis une pipe de terre à la bouche; *mifrow* portait de lourdes robes traînantes de satin de Venise aux reflets chatoyants, des dentelles de Bruxelles, des plumes d'autruches africaines, des fourrures russes, des pantoufles orientales, sur le bras une mandoline espagnole, ou un manchon, ou bien encore un *hondchen* (petit chien) aux soies brunes de la race de Saardam; le petit valet nègre, le tapis de Turquie, les perroquets de toutes couleurs, les fleurs exotiques, les grands vases d'or et d'argent aux arabesques extravagantes, tout cela jetait sur cette existence au fromage de Hollande l'éclat d'un conte d'Orient.

Quand l'art, après un long sommeil, s'est réveillé de nos jours, les artistes ne furent pas médiocrement embarrassés à cause du choix de leurs sujets. La sympathie pour la peinture religieuse et mythologique était complétement éteinte dans la plupart des pays de l'Europe, même dans les États catholiques, et cependant le costume des contemporains semblait par trop répugner au pittoresque pour favoriser des représentations d'histoire du temps et de la vie ordinaire. Notre frac moderne a réellement quelque chose de si prosaïque au fond, qu'on semble ne pouvoir le placer dans un tableau que par manière de parodie. Les peintres

ont donc cherché de tous côtés des costumes pittoresques. Cette cause a principalement contribué à la prédilection pour les sujets de l'histoire plus ancienne, et nous trouvons en Allemagne toute une école qui ne manque certainement pas de talents, laquelle s'occupe sans relâche à affubler de la garde-robe catholique et féodale du moyen âge les hommes et les passions d'aujourd'hui et les couvre du froc du moine ou de l'armure du chevalier. D'autres peintres ont eu recours à d'autres expédients : ils ont choisi pour modèles des populations dont le flot de la civilisation n'a pas encore emporté l'originalité et l'habillement national. De là viennent les scènes des montagnes du Tyrol que nous trouvons si souvent dans les tableaux des peintres de Munich. Ce pays est à leur porte, et le costume de ces montagnards plus pittoresque que celui de nos dandys. De là aussi ces riantes peintures de la vie populaire des Italiens que la plupart des artistes, en raison de leur séjour à Rome, ont sous la main, et qui leur offre cette nature idéale, ces formes humaines d'une noblesse originelle et ces costumes pittoresques après lesquels soupire tout cœur d'artiste.

Robert, Français de naissance, graveur dans sa jeunesse, a passé plus tard à Rome bon nombre d'an-

nées, et les tableaux qu'il a exposés appartiennent à ce même genre dont je viens de parler, la reproduction de la vie du peuple en Italie. « C'est donc un peintre de genre, » réplique mon syndic de corporation; puis je connais une dame peintre d'histoire qui fronce dédaigneusement les narines. Je ne puis d'ailleurs accorder cette dénomination, parce qu'il n'y a plus de peinture d'histoire dans le sens qu'on attachait autrefois à ce mot. Il serait trop vague de réclamer ce nom pour tous les tableaux qui expriment une pensée profonde, d'où il arriverait qu'on se disputerait à propos de chaque tableau pour savoir s'il y aurait pensée, et qu'à la fin de cette dispute, on n'aurait rien gagné qu'un mot. Peut-être si on l'employait dans son acception naturelle, c'est-à-dire pour les représentations de l'histoire du monde, ce mot, peinture d'histoire, désignerait alors spécialement un genre qui se produit actuellement d'une manière bien large, et dont on peut déjà reconnaître un point culminant dans les œuvres de Delaroche.

Avant de m'occuper particulièrement de ce dernier, quelques mots encore sur les tableaux de Robert. Ce sont, comme je l'ai dit, des reproductions exclusives de l'Italie, peintures qui nous représentent de la ma-

nière la plus admirable la grâce de cette terre fortunée. L'art, pendant longtemps l'ornement de l'Italie, se fait maintenant le cicerone de sa magnificence; les couleurs parlantes du peintre nous révèlent ses attraits les plus intimes; une antique magie recouvre sa puissance, et le pays qui nous subjugua autrefois par ses armes et plus tard par sa parole, nous subjugue aujourd'hui par sa beauté. Oui, l'Italie régnera toujours sur nous, et des peintres, comme Robert, nous enchaînent de nouveau à Rome.

On connaît déjà, si je ne me trompe, par des lithographies, les *Piferari* de Robert, qui ont été exposés cette année, et représentent ces joueurs de chalumeau des montagnes d'Albano, qui viennent à Rome vers Noël pour donner de saintes sérénades aux images de la mère de Dieu. Ce morceau est mieux dessiné que peint. Il a quelque chose de raide, de terne, de bolonais, comme une gravure coloriée. Cependant il remue l'âme comme si l'on entendait la musique naïve et pieuse de ces pâtres montagnards.

Moins simple, mais plus pénétrant encore, est un autre tableau de Robert, où l'on voit un cercueil, le corps découvert selon la coutume italienne, que porte au tombeau la confrérie de la Miséricorde. Les

membres de la confrérie, habillés entièrement en noir et couverts d'un camail également noir, qui n'a que deux trous, par lesquels les yeux regardent mystérieusement, s'avancent comme un cortége de spectres. Sur le devant du tableau, en face du spectateur, sont assis le père, la mère et le jeune frère du mort. Pauvrement vêtu, livré à un chagrin profond, la tête penchée et les mains jointes, le vieillard se tait; car il n'est pas de douleur plus grande en ce monde que celle du père qui, contrairement à la loi de la nature, survit à son enfant. La mère, couverte d'une pâleur mortelle, semble se lamenter avec toute la violence du désespoir. L'enfant, pauvre petit lourdaud, tient un pain à la main et veut manger; mais la douleur qu'il partage à son insu, l'empêche d'avaler la moindre bouchée, et sa mine en est d'autant plus affligée. Le mort paraît le fils aîné, l'appui et l'ornement de la famille, la colonne corinthienne de la maison; encore beau de jeunesse et de grâce, presque souriant, il est étendu sur la civière funéraire, en sorte que dans cette composition la vie est terne, laide et triste, et la mort au contraire apparaît belle et aimable : peu s'en faut qu'elle ne sourie.

Le peintre, qui glorifie la mort avec tant de charme,

a pourtant su représenter la vie avec bien plus de magnificence encore : son grand chef-d'œuvre, *les Moissonneurs*, est pour ainsi dire l'apothéose de la vie. A son aspect, on oublie qu'il est un royaume des ombres et l'on doute qu'il puisse y avoir quelque part plus de bonheur et de lumière que sur cette terre. Le ciel, c'est la terre, et les hommes sont saints, déifiés : c'est la grande révélation qui éclate dans les couleurs ravissantes de ce tableau. On y aperçoit une vaste plaine de la Romagne, éclairée par les feux d'un soleil couchant d'Italie. Le milieu de la toile est occupé par un char de paysans traîné par deux grands buffles attelés avec de grosses chaînes et chargé d'une famille de gens de la campagne, qui va faire halte. A droite, sont assises, près de leurs gerbes, des moissonneuses qui se reposent de leur travail, pendant qu'un joueur de musette enfle son instrument, aux sons duquel danse un joyeux compagnon, dans le ravissement de son cœur. On croit entendre la mélodie et la chanson :

Damigella, tutta bella,
Versa, veras in bel vino!

A gauche viennent aussi, avec des gerbes, des femmes jeunes et belles, portant des épis; puis deux jeunes moissonneurs, dont l'un s'avance plein d'une voluptueuse langueur et les yeux baissés, l'autre au contraire fait en l'air avec sa faucille des signaux de joie. Entre les deux buffles se tient un robuste garçon à la poitrine brunie, qui ne paraît être que le valet et se repose sur le timon. Sur le haut de la voiture est étendu, mollement couché, le grand-père, bon vieillard affaibli, dont l'esprit dirige peut-être encore le char de la famille. On voit de l'autre côté le fils, mâle figure, résolue et calme, assis, les jambes croisées, sur le dos de l'un des buffles et tenant dans sa main le fouet, signe visible du commandement. Plus haut, presque debout, se tient la jeune épouse de cet homme avec un enfant dans les bras, rose avec son bouton. A côté d'elle, une tête de jeune homme aussi aimable, aussi brillante, son frère probablement, qui veut étendre la banne de toile sur une perche. Ce tableau devant être gravé, je n'en prolongerai pas la description. Mais ce dont une gravure donnera l'idée aussi peu qu'une description, c'est le charme particulier à cet ouvrage, et ce charme est le coloris. Les figures, toutes plus sombres que le fond, sont éclai-

rées par les reflets du firmament, mais avec des tons si célestes, si admirables, qu'elles brillent par elles-mêmes des teintes les plus éclatantes et les plus gaies, et que cependant tous les contours sont sévèrement détachés. Quelques têtes semblent être des portraits. Mais le peintre n'a point copié la nature avec le scrupule niais de beaucoup de ses confrères et rendu les traits avec une minutie diplomatique. Ainsi que me le faisait remarquer un ami, homme d'esprit, Robert a recueilli d'abord en soi les figures que lui offrait la nature, et, de même que les âmes ne perdent pas dans les feux du purgatoire leur individualité, mais seulement les souillures de la terre, avant de s'élever au séjour des heureux, ainsi ces figures ont été purifiées dans les flammes brûlantes du génie de l'artiste pour entrer, radieuses, dans le ciel de l'art, où règnent encore la vie éternelle et l'éternelle beauté, où Vénus et Marie ne perdent jamais leurs adorateurs, où Roméo et Juliette ne meurent jamais, où Hélène reste toujours jeune, où Hécube au moins ne vieillit plus davantage.

On reconnaît dans le système de couleur du tableau de Robert l'étude de Raphaël. La beauté architectonique et la disposition des groupes me rappellent aussi

ce grand maître. Quelques figures isolées, telles que celles de la mère et de l'enfant, ont également un air de famille avec les figures de Raphaël, mais avec celles de sa première période, à l'époque où il copiait encore fidèlement les types sévères du Pérugin, mais en les adoucissant, en leur prêtant de la grâce.

Je ne m'aviserai pas d'établir un parallèle entre Robert et le plus grand peintre de la grande époque catholique; mais je ne puis m'empêcher de reconnaître leur parenté. Ce n'est à la vérité qu'un air de famille, tout entier dans les formes matérielles, mais non dans l'esprit. Raphaël est tout imbu de christianisme catholique, religion qui exprime le combat de l'esprit contre la matière ou du ciel contre la terre, qui a l'oppression de la matière pour objet, appelle péché toute protestation de cette dernière et voudrait spiritualiser la terre ou plutôt la sacrifier au ciel. Mais Robert appartient à un peuple chez lequel le catholicisme est, sinon mort, du moins très-avancé dans son agonie. Car, pour le dire en passant, l'expression de la charte que le catholicisme est la religion de la majorité du peuple n'est qu'un pieux mensonge contre lequel la foule brutale protestait d'une manière tant soit peu respectueuse, quand, récemment, elle démo-

lissait les églises et donnait aux images des saints des leçons de natation dans la Seine. Robert est Français et, comme la plupart de ses compatriotes, obéit à son insu à une doctrine encore voilée qui ne veut pas entendre parler d'un combat de l'esprit contre la matière, qui n'interdit pas à l'homme les jouissances certaines d'ici-bas, et lui promet en même temps des joies célestes dans l'azur de l'infini, qui veut au contraire béatifier l'homme dès cette vie terrestre et regarde le monde sensible comme aussi sacré que le monde spirituel. *Les Moissonneurs* de Robert ne sont donc pas seulement purs de tout péché, mais ils ne savent même ce que c'est qu'un péché. Leur travail de tous les jours est leur piété; ils prient donc continuellement sans remuer les lèvres, sont bienheureux sans paradis, réconciliés sans sacrifice expiatoire, purs de toute tache originelle, saints et archi-saints. Aussi, quand, dans les tableaux catholiques, les têtes seules, comme siége de l'esprit, rayonnent de l'auréole, symbole de la spiritualisation, nous voyons au contraire dans le tableau de Robert la matière également béatifiée et tout l'homme, corps et tête, flottant dans une lumière céleste, comme au milieu d'une gloire.

Mais le catholicisme n'est pas seulement éteint dans

la France nouvelle; il n'a même pas ici d'influence réactionnaire sur l'art, comme dans notre Allemagne protestante, où il a regagné une nouvelle valeur à l'aide de la poésie qui embellit toujours les ruines du passé. Il y a peut-être chez les Français une sourde rancune qui les dégoûte des sujets catholiques, pendant que toutes les autres représentations de l'histoire réveillent chez eux un puissant intérêt. Cette remarque peut se prouver par un fait que j'expliquerai à son tour par la remarque. Le nombre des tableaux représentant des scènes religieuses de l'Ancien ou du Nouveau Testament, ou de la Légende, est si minime au salon de cette année, que telle subdivision d'un genre tout mondain a fourni plus de morceaux, et certainement de meilleurs. Après un calcul exact, je trouve dans les trois mille articles du catalogue vingt-neuf de ces tableaux de religion, tandis que les seuls tableaux dont les romans de Walter Scott ont fourni les sujets dépassent le nombre trente. Je puis donc, quand je parle de la peinture française, employer dans leur signification la plus naturelle, et sans craindre d'être mal compris, les mots peinture historique et école historique.

DELAROCHE

Il est le coryphée de l'école vouée à cette tâche. Cet artiste n'a pas de prédilection pour le passé en lui-même, mais pour la représentation de ces temps, pour la reproduction de leur esprit, pour leur histoire écrite avec des couleurs. C'est le goût actuel de la plupart des peintres français; le salon était rempli de scènes empruntées à l'histoire, et les noms de Devéria, Steuben et Johannot méritent une mention des plus distinguées.

Delar che, grand peintre d'histoire, a mis à l'exposition de cette année quatre morceaux. Deux se rapportent à l'histoire de France, les deux autres à celle d'Angleterre. Les premiers sont de petite dimension, ce qu'on appelle des tableaux de chevalet, riches en figures pourtant et très-pittoresques. L'un représente le cardinal de Richelieu mourant, qui remonte le Rhône, de Tarascon à Lyon, dans une barque à laquelle est attaché un autre bateau, où sont Cinq-Mars et de Thou, que le cardinal conduit à Lyon pour les y faire décapiter. Deux bateaux qui se suivent ainsi, sont une conception peu favorable : cependant elle a été

traitée ici avec beaucoup d'adresse. La couleur est brillante, presque éblouissante, et les figures semblent nager dans la pourpre dorée du soleil couchant. Cet éclat contraste d'autant plus avec le sort au-devant duquel vont les trois principaux personnages. Quelque variée, quelque riante que soit la décoration de ces deux barques, elles ne voguent pas moins vers le sombre royaume de la mort. Les rayons étincelants du soleil ne sont qu'un fanal d'adieu : c'est le soir ; il faut que lui-même disparaisse bientôt aussi : il n'a plus qu'à répandre sur la terre des teintes d'un rouge sanglant, puis tout rentrera dans la nuit.

Non moins brillant et d'un sens non moins tragique, nous apparaît le pendant historique qui représente aussi les derniers jours d'un cardinal-ministre, de Mazarin. Il est étendu sur un superbe lit de parade, au milieu d'un entourage bariolé de joyeux courtisans et d'une somptueuse domesticité, lesquels babillent entre eux, jouent aux cartes, se promènent dans l'appartement ; tous personnages aux couleurs chatoyantes, êtres superflus, très-superflus, surtout pour un homme qui va mourir. De charmants costumes, restes de ceux de la Fronde, non surchargés encore de rosettes d'or, de broderies, de rubans et

d'aiguillettes comme cela arriva plus tard avec le luxe de Louis XIV, quand les derniers chevaliers se changèrent en cavaliers ayant les entrées à la cour, tout à fait à la façon de leur ancien glaive de bataille dont la lame s'amincissait chaque jour jusqu'à ce qu'elle fût devenue une absurde épée de parade. Les costumes du tableau dont je parle sont encore simples, le justaucorps et la gorgerette rappellent la guerre, premier métier de la noblesse ; les plumes mêmes des chapeaux semblent se dresser fièrement, et ne pas s'incliner à tous les vents de cour. La chevelure des hommes tombe encore en boucles naturelles sur leurs épaules ; les dames portent la spirituelle frisure à la Sévigné. Les habillements de celles-ci annoncent cependant déjà la transition au mauvais goût, à longue queue, à larges hanches de la période suivante. Mais les corsets ont encore une grâce naïve, et les attraits éblouissants en ressortent comme d'une corne d'abondance. Il n'y a dans cette composition que de jolies femmes, de véritables masques de cour ; le sourire de l'amour sur les lèvres, peut-être un amer déplaisir au fond du cœur ; des lèvres innocentes comme des fleurs, et derrière, une méchante petite langue comme le serpent caché. Trois de ces dames caquetant, chucho-

tant, sont assises à gauche du lit du cardinal, et près d'elles un prêtre à l'oreille fine, au regard exercé, au nez subtil. A droite du lit, une table à laquelle sont assis trois cavaliers et une dame qui jouent aux cartes, au lansquenet peut-être, excellent jeu qui m'a fait gagner une fois six thalers à Gœttingue. Un noble courtisan, en manteau violet foncé chamarré d'une croix rouge, s'avance dans le milieu de la chambre, et fait la révérence la plus belle et la plus pliée. Dans le coin du tableau à droite viennent deux dames de cour et un abbé. Celui-ci donne à l'une d'elles un papier à lire, peut-être un sonnet de sa fabrique, pendant qu'il lorgne l'autre, laquelle joue rapidement de l'éventail, léger télégraphe de l'amour. Les deux dames sont de ravissantes créatures, l'une, rose dans tout son éclat matinal, l'autre plus vaporeusement pâle, comme une étoile amoureuse. Au fond du tableau sont assis des valets de cour qui bavardent, se communiquent peut-être de grands secrets d'état et de cotillon, ou parient que Mazarin sera mort dans une heure. Au fait, celui-ci paraît bien près de sa fin : son visage a la pâleur d'un cadavre, ses yeux sont affaissés et son nez s'allonge d'une façon bien inquiétante. Il doit sentir s'éteindre peu à peu en lui cette flamme douloureuse

qu'on appelle la vie. Tout lui devient sombre et froid, et l'aile de l'ange des ténèbres touche déjà son front; au même instant la dame qui joue se tourne vers lui pour lui montrer ses cartes, et semble lui demander si elle doit couper le valet avec son cœur.

J'ai dit que les deux autres tableaux de Delaroche représentent des sujets de l'histoire d'Angleterre. Les personnages sont de grandeur naturelle et peints plus simplement. L'un nous montre les deux jeunes princes anglais que leur oncle Richard III fit assassiner dans la Tour. Le jeune roi et son frère sont assis sur un lit antique au moment où leur petit chien court en aboyant avec inquiétude vers la porte comme pour annoncer l'approche des meurtriers. Le roi, encore enfant et presque adolescent, est une touchante figure. En dépit de sa jeunesse, il paraît déjà avoir bien souffert : une grandeur tragique est répandue sur son visage pâle et maladif, et ses jambes, qui pendent mollement, donnent à son corps un aspect brisé comme une fleur froissée. Tout cela, ai-je dit, est de la plus grande simplicité, et l'impression en est d'autant plus puissante.

Cependant l'autre tableau excite des sentiments bien plus douloureux encore. C'est une scène de cette effrayante tragédie qui a été traduite aussi en français

et qui a fait couler bien des larmes des deux côtés du canal, sans compter qu'elle a profondément ému aussi les spectateurs allemands. Nous voyons sur la toile les deux héros de la pièce, le premier, cadavre dans le cercueil, le second, plein de vie, levant le couvercle du cercueil pour considérer son ennemi mort. Après tout, ne sont-ce pas, au lieu des héros eux-mêmes, de simples acteurs, auxquels le directeur du monde a assigné leurs rôles et qui, peut-être sans le savoir, ont représenté le tragique combat de deux principes? Je ne les nommerai point ces deux principes ennemis, ces deux grandes pensées qui se combattaient peut-être déjà dans l'âme de Dieu au moment de la création et que nous voyons dans ce tableau en présence l'un de l'autre, le premier outrageusement blessé et sanglant dans la personne de Charles Stuart, le second arrogant et victorieux dans la personne d'Olivier Cromwell.

Dans l'une des salles sombres de Whitehall, est placé sur des siéges de velours rouge le cercueil du roi décapité, et devant se tient un homme qui, d'une main calme, lève le couvercle pour contempler le cadavre. Cet homme est tout seul. Tout son être est large et ramassé, sa tenue négligée, son visage celui d'un honnête et rustique campagnard; son costume,

d'un soldat dépouillé de tout ornement par la sévérité puritaine : une longue veste de velours brun sur une jaquette de cuir jaune, des bottes de cavalier qui montent si haut qu'on aperçoit à peine un haut-de-chausses noir, un ceinturon d'un jaune sale d'où pend une épée à garde en coquille; sur ses cheveux courts, un chapeau noir retroussé avec une plume rouge; un petit col blanc croisé sous lequel on aperçoit un bout d'armure, des gants de cuir jaune sales et décousus, la main gauche appuyée sur une canne; l'autre, comme je l'ai dit, tient ouvert le cercueil du roi.

Les morts ont sur la figure une expression distinguée qui fait paraître bien inférieur tout homme vivant qu'on aperçoit près d'eux; car ils le surpassent toujours de toute la hauteur d'une indépendance, d'une absence de passion et d'une froideur de grand seigneur. Les hommes le sentent bien, et par respect pour le rang supérieur des morts, la garde prend les armes, et les présente quand passe devant le poste un convoi funéraire, ne fût-ce que le corps d'un pauvre savetier. On comprend donc facilement combien la position d'Olivier Cromwell lui est défavorable dans toute comparaison avec le roi mort. Celui-ci, glorifié par son récent martyre, sanctifié par la majesté du malheur, le cou

entouré d'une pourpre de sang, le baiser de Melpomène sur les lèvres, forme le contraste le plus écrasant avec cette figure puritaine animée d'une vie grossièrement robuste. Le contraste est encore tranché d'une manière bien remarquable entre les vêtements de celui-ci et les dernières marques de splendeur de la majesté tombée, le riche coussin de soie dans le cercueil et l'élégance d'une éblouissante chemise garnie de point de Brabant, dont on a revêtu le cadavre.

Quelle grande, quelle universelle douleur le peintre a exprimée ici en peu de traits! Elle est étendue là, misérablement sanglante, cette splendeur de la royauté, autrefois la consolation et l'ornement du genre humain. La vie de l'Angleterre est depuis ce temps devenue terne et décolorée, et la poésie a fui avec effroi cette terre qu'elle avait parée des plus riantes couleurs. Que je l'ai senti profondément quand je suis passé à minuit devant la fenêtre fatale de Whitehall, et que la prose froidement humide de l'Angleterre d'aujourd'hui glaçait tous mes sens! Mais pourquoi mon âme n'a-t-elle pas été émue des mêmes sentiments lorsque je traversai naguère pour la première fois la terrible place où Louis XVI fut mis à mort? Je crois que c'est parce que celui-ci, lorsqu'il mourut, n'était plus roi et qu'il

avait déjà perdu sa couronne quand sa tête tomba. Le roi Charles ne perdit sa couronne qu'avec sa tête. Il croyait à cette couronne, à son droit absolu pour lequel il combattit, svelte et audacieux chevalier. Il mourut noblement orgueilleux, protestant contre l'illégalité de son jugement, véritable martyr de la royauté par la grâce de Dieu. Le pauvre Bourbon n'a pas eu cette gloire : sa tête, avant sa mort, était déjà découronnée, profanée, avilie par un bonnet de jacobin ; il ne croyait plus à soi, mais bien à la compétence de ses juges : il ne protesta que de son innocence. Il n'était, en vérité, que bourgeoisement vertueux, bon gros père de famille. Sa mort a un caractère plus sentimental que tragique. Il sent trop les romans de famille allemands d'Auguste Lafontaine... Une larme pour Louis Capet, un laurier pour Charles Stuart !

On ne peut guère nier que Delaroche, en exposant son tableau, ne semble avoir eu l'intention d'appeler les parallèles historiques, et qu'après en avoir fait entre Charles Ier et Louis XVI, on en a fait entre Cromwell et Napoléon. Pour moi, je dois dire qu'en comparant ces deux derniers, on a fait tort à tous les deux ; car Napoléon est resté pur de la responsabilité du sang versé. Quant à Cromwell, il n'est jamais dès-

cendu au point de se faire sacrer par un prêtre dans la nef de Notre-Dame et de cajoler ainsi le sacerdoce, lui le fils de la révolution victorieuse ! Il y a dans la vie de l'un une tache de sang ; dans celle de l'autre, une tache d'huile. Tous deux, au reste, sentaient bien leur faute. La révolution de Paris poursuivait Napoléon comme l'esprit d'une mère assassinée ; il entendait partout sa voix, même la nuit. Elle l'arrachait, plein d'effroi, des bras de la légitimité qui était venue partager sa couche, et on le voyait alors errer rapidement dans les vastes salles des Tuileries, la tempête dans le sein, la fureur à la bouche ; puis quand, le matin venu, il prenait, pâle et fatigué, place au conseil d'État, il se plaignait de l'idéologie, toujours l'idéologie, cette pernicieuse idéologie, et Corvisart secouait la tête.

Si Cromwell ne pouvait non plus dormir tranquille et se promenait la nuit avec inquiétude dans Whitehall, ce n'est pas, comme le croyaient quelques dévots cavaliers, parce qu'il était poursuivi par une ombre de roi toute sanglante ; il redoutait tout simplement des vengeurs en chair et en os et les poignards matériels de ses ennemis. Aussi portait-il toujours une armure sous son pourpoint, et il devint de plus en plus défiant,

et enfin depuis l'instant où parut le pamphlet *Tuer n'est pas assassiner*, Olivier Cromwell ne laissa plus échapper un sourire.

Mais si la comparaison entre le protecteur et l'empereur offre peu de ressemblances, la moisson est en revanche beaucoup plus riche dans le parallèle entre les fautes des Stuarts et celles des Bourbons, entre les périodes de restauration dans les deux pays. On dirait d'une seule et même histoire de fatalité. Nous avons aussi aujourd'hui la quasi-légitimité de la nouvelle dynastie, comme jadis en Angleterre. C'est encore au foyer du jésuitisme qu'on forge, comme autrefois, les armes sacrées; l'Église hors de laquelle il n'est point de salut soupire et intrigue tout à fait de même en faveur de l'enfant du miracle. Il ne manque plus maintenant au prétendant français que de reparaître, comme autrefois le prétendant anglais, dans sa patrie! Eh! mon Dieu, qu'il vienne! je lui prédis le sort inverse de celui de Saül, qui cherchait les ânes de son père et qui trouva une couronne : le jeune Henri viendra en France pour y chercher une couronne et il n'y trouvera que les ânes de son père.

Les gens qui voyaient ce tableau de Cromwell étaient surtout fort occupés à rechercher quelles pouvaient

être les pensées de ce personnage devant le cadavre de Charles. L'histoire rapporte deux versions sur cette scène. D'après l'une, Cromwell se serait fait ouvrir le cercueil la nuit, à la lueur des flambeaux, et serait demeuré longtemps en présence de ce spectacle, le corps immobile et le visage défait comme une statue muette. Selon l'autre tradition, il ouvrit le cercueil en plein jour, considéra avec calme le mort, et dit : « C'est un homme fortement constitué, et il aurait pu vivre encore longtemps. » Je pense, moi, que Delaroche avait en vue cette légende plus démocratique.

La figure de son Cromwell n'exprime ni étonnement, ni stupéfaction, ni agitation quelconque de l'âme ; tout au contraire, le spectateur est remué par l'aspect du calme effrayant et horrible du visage de cet homme. Elle nous apparaît, cette figure, ferme et assurée, *brutale comme un fait*, puissante sans pathos, à la fois démoniaque et naturelle, merveilleusement ordinaire, et elle considère son ouvrage comme un bûcheron qui vient d'abattre un chêne. Il l'a abattu avec calme le grand chêne qui étendait autrefois si fièrement ses branches sur l'Angleterre et sur l'Écosse, le chêne royal sous l'ombrage duquel avaient fleuri tant de belles générations d'hommes,

où les sylphes de la poésie avaient dansé leurs rondes les plus gracieuses; il l'a abattu tranquillement avec sa hache fatale, et l'arbre majestueux est étendu à terre avec son feuillage protecteur et sa couronne tout entière..... Hache fatale!

Do you not think, sir, that the guillotine is a great improvement? (Ne pensez-vous pas, monsieur, que la guillotine est un grand perfectionnement?) Telles furent un jour les paroles croassantes par lesquelles un Anglais, qui se trouvait derrière moi, interrompit les sensations que je viens de décrire et qui remplissaient si douloureusement mon âme, pendant que je considérais la blessure du cou de Charles Stuart dans le tableau de Delaroche. Au fait, il l'a peinte avec un ton sanguin trop cru. Le couvercle du cercueil est aussi mal dessiné et lui donne l'air d'une boîte à violon. Dans tout le reste, le tableau est peint avec une incomparable supériorité. C'est tout ensemble la finesse de Vandyck et la hardiesse d'ombres de Rembrandt : je me suis rappelé surtout les figures républicaines que celui-ci a mises dans son grand tableau historique du corps de garde que j'ai vu dans le Trippenhuis à Amsterdam.

Le caractère du talent de Delaroche, ainsi que de

la plus grande partie des peintres ses confrères, se rapproche surtout de l'école des Pays-Bas; si ce n'est que la grâce française traite les sujets avec une légèreté de meilleur goût et que l'élégance nationale se joue agréablement à la surface. Ainsi j'appellerais volontiers Delaroche un Néerlandais élégant. Je rapporterai peut-être ailleurs les conversations que j'ai entendues si souvent devant son Cromwell. Aucun endroit n'était plus favorable à l'observation des sentiments populaires et des opinions du jour. Le tableau était placé dans le grand salon, et tout à côté l'on avait appendu l'autre admirable chef-d'œuvre de Robert, qui venait là comme soulagement et comme consolation. En effet quand la figure rudement soldatesque de ce puritain, de ce terrible moissonneur, qui se détachait sur un fond sombre devant cette tête royale fauchée, ébranlait le spectateur et remuait en lui les passions politiques, l'âme se sentait tout aussitôt calmée à l'aspect de ces moissonneurs plus pacifiques qui, revenant avec leurs gerbes bien plus belles à la fête des moissons de l'amour et de la paix, s'épanouissaient sous la lumière du ciel le plus éclatant. Si nous sentons devant l'un de ces tableaux que la grande lutte des siècles modernes n'est pas finie, que le sol

tremble encore sous nos pas; si nous entendons encore le rugissement de la tempête qui menace d'arracher le monde de ses fondements; si nous y apercevons l'abîme toujours béant qui engloutit sans se lasser des torrens de sang, en sorte que la peur affreuse d'une ruine totale nous saisit, nous voyons sur l'autre avec quelle solidité calme reste toujours assise la terre, avec quel amour elle continue à livrer ses fruits dorés, même après avoir été foulée et trépignée aux pieds par la grande tragédie universelle de Rome avec toute sa troupe de gladiateurs, d'empereurs, de vices et d'éléphants. Quand nous avons contemplé sur le premier tableau cette histoire qui se roule si follement dans le sang et dans la boue, puis se tient timidement coi, souvent pendant des siècles, pour bondir de nouveau tout à coup et promener à droite et à gauche sa fureur, ce que nous nommons l'histoire du monde, nous voyons sur le second cette autre histoire bien plus grande, à qui pourtant suffit le théâtre d'un char attelé de buffles, histoire sans commencement ni fin, qui se reprend sans cesse, simple comme la mer, comme le ciel, comme les saisons, une histoire sainte que le poëte raconte et dont on trouve les archives dans le cœur de tous les hommes, l'histoire

de l'humanité ! Vraiment c'était chose bienfaisante et salutaire que ce voisinage des tableaux de Robert et de Delaroche. Que de fois, après avoir longtemps considéré le Cromwell et sympathisé avec le personnage au point de croire entendre ses réflexions, durs monosyllabes grommelés et sifflés à regret dans le caractère de cette prononciation anglaise qui tient du grondement lointain de la mer et des cris aigus des mouettes, je me sentis rappelé par une magie secrète au charme paisible du tableau voisin. Il me semblait alors entendre cette riante harmonie, la douce langue de Toscane résonnant sur des lèvres romaines, et mon âme était calmée et réjouie.

J'entends dire que Delaroche peint maintenant un pendant à son Cromwell, un Napoléon à Sainte-Hélène, et qu'il a choisi le moment où sir Hudson Lowe, le bourreau tory, lève le linceul qui recouvre le cadavre de ce grand représentant de la démocratie.

FIN

TABLE

Pages.

Préface de la nouvelle édition, par M. Henri Julia..... 1

Péface de l'édition allemande..... 5

Lettres écrites à la *Gazette universelle d'Augsbourg* (1831-1832)..... 23

Fragments (1832)..... 224

Lettres confidentielles adressées à M. Auguste Lewald, directeur de la *Revue théâtrale* de Stuttgard (1838).... 236

Salon de 1831..... 324

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.